

La dernière branche

E*st-ce pour faire échec au temps
que nous gardons la mémoire du vécu ?*

(Philippe Lejeune)

Auteur : Denis Desfossés

Ce livre est imprimé par: Le Caius du livre inc., Montréal

Infographie : StudioGrafik, Sorel

Tous droits de reproduction, en totalité ou en partie de cet ouvrage, sont interdits.

Catalogue avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Canada.

Dépôt légal : 2016
ISBN 978-2-9816117-0-3

La dernière branche.

Avant-propos

Le récit qui va suivre est une histoire vraie. Certains personnages ont été imaginés ou colorés afin d'assurer un lien utile à l'histoire ; mais l'ensemble des personnages, les moments forts et les moments historiques dans lesquels baignent les acteurs sont réels et rigoureux.

Recréer un contexte plausible de faits qui couvrent plus de trois cents ans d'histoire exige une étude des mœurs du temps et des épiphénomènes dans lesquels ont évolué les personnages. Afin d'aider le lecteur à situer l'action, vous trouverez en aval (page huit) une table généalogique du temps qui campe les personnages ou les événements en parallèle avec le vécu des dix générations de la famille.

Également, afin de prêter vie aux personnages et de bien les situer dans leur époque, l'auteur fait usage, à plusieurs reprises, de québécoismes. Ce régionalisme utilisé par une population qui a été privée pendant des centaines d'années de son lexique d'origine, traduit bien sa réalité du moment. Ces mots imaginés, empruntés, inventés et créés ont été des armes de résistance pour cette nation francophone isolée de la Mère Patrie.

Ainsi, pour faciliter la compréhension du texte, l'auteur a multiplié les annotations explicatives en bas de page afin de faciliter le décodage du roman.

Je souhaite, par le présent récit, permettre à toute une génération de revivre les épisodes d'un peuple naissant qui a, bien malgré lui, dû s'adapter à un environnement, à un isolement et à des situations qui étaient trop souvent hors de son contrôle.

Prologue

La généalogie est la science qui a pour objet la recherche de l'origine et de la filiation des personnes et des familles.

Nous savons tous que si nous voulons nous projeter dans un avenir proche ou lointain, il est sage et même essentiel d'établir au préalable le cheminement passé qui nous a conduits à ce que nous sommes devenus aujourd'hui. Un vieil adage dit : « Si tu veux savoir où tu vas, tu dois d'abord savoir d'où tu viens ». C'est à cette connaissance de l'histoire, l'histoire particulière de chacun de nous, que nous convie la généalogie.

Mais il n'est pas toujours possible de retracer fidèlement chacune des branches d'un arbre généalogique, car certaines branches sont absentes. Un manque de données, dû à l'absence de traces ou d'écrits, ne nous permet pas toujours d'établir la ligne directrice ou de retrouver le fil conducteur.

Alors, c'est ici que l'histoire générale d'un peuple, les transmissions orales d'individus à individus et l'imagination fertile d'un auteur peuvent nous conduire vers une piste acceptable.

Dans la saga qui nous occupe, nous suivrons le cheminement d'une famille canadienne-française qui a vécu l'épopée des arrivants en sol québécois. Une famille qui a marqué, à sa façon, le cours de l'histoire. Cette famille a bâti, dans la mesure de son humble existence, une maille, une boucle de fil reliée à d'autres boucles, et qui, par son existence, son acharnement et je dirais même par sa résilience, a contribué à créer notre tissu social, notre identité québécoise d'aujourd'hui.

Il fut mentionné précédemment que certaines données sont manquantes et dans le cas qui nous occupe, il y a peut-être même un pan entier de la demeure que nous devons reconstruire sans fondement avéré.

Comme beaucoup de familles canadiennes-françaises originelles ont côtoyé et même lié leur descendance avec les peuples autochtones amérindiens, il est parfois difficile, voire impossible, de confirmer ou de contredire cette filiation interracial.

Compte tenu du manque flagrant d'écrits, de preuves concrètes et de traces tangibles, nous nous baserons sur des écrits historiques plus généraux, des suppositions et des faits non confirmés pour reconstituer ces pièces manquantes. Nous puiserons parfois dans l'imaginaire pour redessiner les mœurs, les coutumes et les personnages des premiers colons et des peuples des premières nations.

En contrepartie, une solide documentation fondée sur des registres baptismaux, matrimoniaux ou sépulcraux, nous permettra de reconstituer assez fidèlement le cheminement de la famille française «**Laspron** » en terre d'Amérique.

Cette famille, qui prend sa source au cœur d'une France féodale du 17^e siècle, nous entraînera inexorablement dans l'aventure, en osant franchir le pas, en s'expatriant sur ce continent sauvage et menaçant.

Sous le règne du roi Soleil, Louis XIV, Jean Laspron et Anne Renault découvriront à leur tour, comme beaucoup de pionniers l'ont fait avant eux, le Nouveau Monde, ce Canada dit : « terre d'espoir ».

Alors, si le cœur vous en dit, lançons-nous dans cette aventure magnifique afin de connaître une branche de ce gigantesque arbre généalogique que constitue notre passé ancestral.



Tableau généalogique (*années de mariage*)

En France :

Jean Laspron et Marguerite de Laby * 1635 *
Saint-Jacques-de-la-Charité sur Loire (France).
(Sous le règne d'Henri IV)

Première génération :

Jean Laspron (fils) et Anne Renaud * 1669 *
villes de Québec (Nouvelle-France).
(Sous le règne de Louis XIV)

Deuxième génération :

Jean-Baptiste Laspron et Magdeleine Geoffroy
* 1700 * Trois-Rivières (N.-France)
(Du Saint-Laurent à la Louisiane)

Troisième génération :

Claude Laspron dit Desfossés et Françoise Guertin
* 1731 * Verchères (N.-France)
(Guerre de sept ans)

Quatrième génération :

Joseph Desfossés et Magdeleine Boudraut
* 1770 * Nicolet (Canada)
(Naissance des États-Unis d'Amérique)

Cinquième génération :

Louis Desfossés et Magdeleine Lacourse
* 1801 * Bécancour (Canada)
(Europe de Napoléon)

Sixième génération :

Basilide Desfossés et Marie-Agathe Jannel
* 1833 * St-François-du-Lac (Canada)
(Vers la Confédération)

Septième génération :

Joseph Ludger Desfossés et Victoria Durand
* 1872 * St-François-du-Lac (Canada)
(Guerre américaine de Sécession)

Huitième génération :

Joseph Zéphirin Desfossés et Élisabeth Tessier
* 1904 * St-François-du-Lac (Canada)
(Après la Grande Dépression)

Neuvième génération :

Elphège Conrad Desfossés et Juliette Janvier
* 1936 * Cap-de-la-Madeleine (Canada)
(Guerres et crise monétaire)

Dixième génération :

Denis Patrick Desfossés et Purck Gauvin * 1971 *
Cap-de-la-Madeleine (Canada)
(Un Québec différent)

Automne de l'année 1600, au Canada.

L'automne explosait de ces mille et une teintes. L'air de l'après-midi avait gardé des relents d'été, mais depuis quelques jours, les nuits étaient déjà beaucoup plus fraîches.

Hiawatha lança sur ses épaules une cape légère et soyeuse de peaux de lièvres gris afin de se protéger du vent tiède qui fraîchissait rapidement avec le déclin du soleil. Elle quitta le campement à la recherche de branchages secs et de sapinage rouge nécessaire à l'alimentation du feu de cuisson. Même si le soleil disparaissait maintenant plus rapidement derrière les arbres en laissant de longues traînées d'ombre sur le sol, elle savait qu'il lui restait encore quelques heures de lumière avant la tombée de la nuit.

Les Algonquiens, son peuple, se préparaient depuis déjà plusieurs semaines à l'arrivée de la prochaine saison froide. Des wigwams imposants, en forme de dômes, avaient remplacé les Tipis de chasse plus légers.

Les hommes avaient rechaussé de paille et de terre la base des habitations afin de mieux les isoler contre le froid mordant qui allait bientôt sévir. Les viandes sauvages et les poissons avaient été séchés, saumurés et exposés à la fumée afin de les conserver pour la saison hivernale.

En cette année 1600, le territoire américain était habité par une population évaluée à près d'un quart de million d'habitants. Plus de 50 tribus se côtoyaient dans une harmonie plus ou moins précaire. Des alliances avaient été établies entre certains peuples, des alliances qui se construisaient, se modifiaient et se détruisaient au gré des événements. Une animosité latente et malsaine persistait cependant toujours entre les Algonquiens et les Iroquoiens.

Les Ojibwés, groupement relié aux *Algonquiens**, étaient demeurés un peuple nomade, strictement pêcheur, chasseurs et cueilleurs. Peu belliqueux, ils redoutaient plus que tout, leurs voisins, les Mohawks qui habitaient plus au Sud. Ces *Iroquoiens** avaient un langage, une culture et un mode de vie très différents des Ojibwés.

Leurs mœurs guerrières et agressives étaient redoutées dans toute la vallée, et l'on n'aimait pas côtoyer cette race démons. Mais tant que chacun gardait ses distances, une paix relative régnait.

Cet après-midi-là, Hiawatha avait bien travaillé. Elle avait préparé une peau de caribou en la grattant de son couteau de pierre. Pendant des heures, elle avait répété le même geste afin d'enlever toutes traces de sang ou de gras qui auraient pu gâter la peau. Elle avait, par la suite, bien frotté l'intérieur de la fourrure avec la cervelle de l'animal pour bien l'assouplir. Puis elle avait même eu le temps de commencer à coudre des pièces détachées de l'animal avec les nerfs séchés de la bête.

(**Algonquiens et iroquoiens*: Groupes linguistiques de nations autochtones du nord de l'Amérique. Les Algonquins se disaient : « Les vrais hommes issus de cette terre. »

Elle était maintenant fatiguée et tendue. Ce travail harassant avait exigé d'elle des heures de patience, d'attention et de dextérité. Cette tâche routinière et minutieuse lui procurait toujours des courbatures aux épaules et au cou. Lasse, elle devait prendre un moment pour se détendre.

Quitter le camp quelques instants, aller se perdre dans la nature et respirer l'air automnal des feuilles qui se décomposent au sol ; « voilà le bonheur », se dit-elle ! C'était dans ces petites choses simples et élémentaires qu'elle retrouvait chaque fois les plus grandes joies.

Avant de partir, elle avait pris soin de se munir de son « *ouragan** » afin d'avoir un récipient utile à la cueillette du petit bois d'allumage.

(* ouragan : panier d'écorce de bouleau de petite dimension.)

Une balade en solitaire en forêt lui faisait toujours grand bien. Elle profitait de ces moments d'intériorité pour faire le vide et se recentrer sur l'essentiel. Elle poussait même son dialogue intérieur vers la spiritualité en remerciant la mère Carcajou, son animal fétiche, de ses bontés.

Un vol de *bernaches** qui fendait le ciel de sa formation en « V » attira l'attention de la jeune femme. C'était le signe incontestable de la morte-saison.

Elle était satisfaite et heureuse de la vie qu'elle menait. Elle avait deux beaux enfants respectivement de deux et trois ans, un mari dévoué, aimant et attentionné qui la comblait et la protégeait. De plus, elle était appréciée de sa communauté et consciente de l'utilité et de l'importance de la place qu'elle occupait dans le groupe. Sa tribu était prospère et la nature qui l'entourait, abondante.

(*La *Bernache* ou l'oie du Canada (Outarde) est un grand oiseau migrateur qui quitte les régions nordiques, l'automne venu.)

Toutes les petites choses de la vie, elle les chérissait et ils étaient l'essence même de son bonheur. Il était donc juste et naturel qu'elle rende grâce à son animal déifié, celui-là même qui veillait avec bonté sur elle et sa famille.

Elle fit un long chemin en fagotant ici et là des branches mortes qu'elle rassemblait et laissait derrière elle. Elle déambula ainsi nonchalamment en repensant aux moments amoureux que son mari affectueux lui avait procurés la nuit précédente. Elle poussa même sa randonnée jusqu'à la rivière, sachant bien qu'elle le verrait.

Une *buse** à queue rousse camouflée dans le feuillage d'un chêne encore vert attira son attention. L'oiseau semblait épier les mouvements d'une souris invisible dans l'herbe haute. Ses sens étaient à l'affût. Observer les animaux était devenu comme une seconde nature chez elle.

(*Buse (*Buteo jamaicensis*) espèce d'oiseau de proie ou rapace d'amérique.)

Un grondement sourd qui emplissait le sous-bois lui indiqua qu'elle était à proximité du cours d'eau tumultueux. Elle perçut peu à peu des voies familières à proximité. Elle s'approcha silencieusement en gardant un bosquet de feuilles de *Sumac** rouges comme écran entre elle et les hommes qu'elle reconnut. Elle les épia quelques minutes avant de se laisser voir.

Trois membres de son clan s'affairaient à coudre sur une armature de cèdre, des pièces d'écorce de bouleau. Depuis le matin, son mari Dewinda et deux de ses compagnons achevaient la construction d'un canot commencé depuis plusieurs jours. Les hommes assemblaient les morceaux d'écorces avec le « *watap** » et les enduisaient par la suite d'une gomme de pin chaude et visqueuse.

(*Le *Sumac* appelé aussi Vinaigrier est une espèce d'arbre à rameaux poilus qui se teinte de rouge éclatant, l'automne venu.)

(**watap* : racine d'épinette rouge dont on se sert pour coudre l'écorce.)

Hiawatha, un peu timide, se présenta à eux en les saluant avec un sourire radieux. Elle ne put s'empêcher d'exprimer un signe d'affection pour l'homme de son coeur qui la regardait tendrement. La main sur sa poitrine, Dawinda lui rendit le signe d'amitié.

Le geste, même léger de Dawinda, ne passa pas inaperçu auprès des autres hommes et fut imité par les compagnons moqueurs. Une rougeur embarrassante apparut sur le visage du jeune homme timide. Ses collègues, un peu taquins, en profitèrent pour lui lancer des plaisanteries amicales et un peu grivoises. La présence de la femme avait apporté aux hommes un moment de détente amicale ; mais les journées étaient courtes et les travailleurs se remirent à la tâche avec un grand rire de joie communicatif.

Hiawatha ne s'attarda pas. Satisfaite de sa visite et ne voulant pas gêner les travailleurs plus longtemps, elle se retira simplement afin de ne pas retarder davantage les hommes. Elle reprit donc le chemin du retour.

Tout en recueillant sur son passage les fagots de bois qu'elle avait entassés tout au long de son parcours, elle fredonnait une vieille mélodie apprise de sa grand-mère. La chanson évoquait la beauté de la nature et l'harmonie entre les divers éléments de la création. Elle avait le cœur léger et joyeux, et bizarrement, elle ne ressentait même plus les courbatures de sa rude journée qui l'avaient accablée quelques heures plus tôt.

Elle n'était plus très loin maintenant du campement, car elle apercevait au-dessus du faîte des arbres, des volutes de fumée éparses qui s'échappaient des habitations de sa tribu.

Soudain, elle entendit un bruit de froissement de feuilles tout près d'un bosquet à sa droite.

Peut-être un animal s'était-il pris dans un collet tendu là par un membre de la communauté ?

Curieuse et sans appréhension, elle déposa son tas de bois encombrant au sol et s'approcha doucement de l'endroit suspect.

Avec maintes précautions, elle se pencha pour découvrir sans doute, à travers les feuilles jonchant le sol, un lièvre capturé.

C'est à ce moment précis qu'elle se sentit soulevée de terre par des bras puissants qui l'immobilisaient. Elle n'eut pas le temps de lancer un seul cri, car une main rugueuse et brutale se posa prestement sur sa bouche, l'étouffant presque. Elle se débattit du mieux qu'elle le put jusqu'au moment où un objet contondant s'abattit sur sa tête. Un éclair foudroyant l'aveugla instantanément et une grande noirceur tomba.



Oriwayan était un homme grand et musclé. Son nez camus, ses yeux perçants et son menton énergique étaient dissimulés derrière des peintures de guerre comme seuls les Mohawks savaient les faire. Il était accompagné de cinq guerriers de son clan et ils avaient pour mission de capturer quelques femmes des tribus ennemies environnantes. On ne cherchait pas querelle ou méchanceté envers les peuples visés, mais la simple nécessité exigeait l'action en cours.

Plusieurs lunes passées, la tribu avait subi une grande calamité. Une mystérieuse fièvre maligne et fulgurante avait touché toute la communauté et plusieurs de ses frères, sœurs ou fils avaient été emportés par le grand mal. Maintenant, des enfants du clan de la « Tortue » étaient sans mères et des hommes valeureux sans épouses. Il y avait un grand vide au sein de la tribu et un déséquilibre insoutenable dans les familles malheureuses.

Le conseil des sages avait décidé qu'une action risquée, mais essentielle devait être prise. Des femmes étrangères allaient être enlevées et conduites au camp pour remplacer celles qui avaient quitté la tribu pour le monde des esprits.

Ainsi le rapt en cours allait corriger une grave malédiction et ressourcer l'essence même du clan.

La femme ojibwée qu'ils venaient d'enlever était leur troisième victime. La veille, sans éveiller aucun soupçon, ils avaient capturé deux jeunes Naskapus près de la chute qui gronde. Ayant maintenant trois prisonnières, il était temps de retourner vers la grande rivière, là où les attendaient leurs canots dissimulés sous des branchages.

Leur tribu était à cinq jours de canot, plus à l'Ouest, et ils ne voulaient pas s'attarder davantage dans ce territoire ennemi qui allait vite leur devenir bientôt hostile. L'action feutrée avait été menée avec adresse et il ne fallait pas tenter le mauvais sort, de peur que des poursuivants spoliés se lancent à leur trousse.

L'incursion devait être rapide et sans traces.

Hiawatha, bâillonnée et ficelée comme un ballot de marchandise, gisait, dans une eau saumâtre, au fond du canot de ses ravisseurs. Elle avait bien repris connaissance depuis peu, mais elle avait l'estomac chamboulé. En plus de sa nausée persistante, un mal de tête pénible martelait un côté de son visage. Son œil droit et son front étaient tuméfiés. Un filet de sang coagulé rendait une partie de sa chevelure croûteuse et sale. Son visage hagard révélait l'état effaré dans lequel elle se trouvait.

Quand elle reprit vraiment tous ses sens, elle comprit que les deux solides payeurs, qui l'encadraient, faisaient partie de ceux que son peuple tout entier haïssait et craignait plus que tout. Elle reconnut immédiatement leurs crânes rasés où ne subsistait qu'une bande de cheveux dressés vers le ciel, leur impressionnante stature et leurs visages recouverts de peintures terrifiantes.

C'était des Iroquois, les pires ennemis de son peuple.

Pendant des jours, Hiawatha et les deux autres prisonnières, des étrangères qu'elle ne connaissait pas, furent trimballées d'un camp à l'autre, d'un canot à l'autre, comme des bêtes captives.

Elles avaient froid et la faim les tenaillait. Elles étaient à peine nourries, presque nues et surtout désemparées. Chaque jour qui passait les éloignait irrémédiablement des leurs. De plus, comme pour ajouter au supplice, il leur était interdit de parler sous peine d'être battues à nouveau. Une frayeur oppressante et silencieuse les habitait.

Dans ce cauchemar inhumain et oppressant, Hiawatha trouva un allègement à sa peine. Un des six ravisseurs, celui qui semblait le meneur, lui accordait, à l'occasion, une certaine sollicitude.

En effet, celui que les autres appelaient Oriwayan, l'homme qui semblait être le chef d'expédition, éprouvait une certaine sympathie pour Hiawatha.

Lors des arrêts en bordure de la grande rivière, il lui apportait, à l'occasion, un peu d'eau et parfois même les restes de son repas. Le soir, il veillait sur elle en lui faisant une place près du feu.

Jour après jour, sans trop s'en rendre compte, elle développait, à l'égard de son geôlier amical et protecteur, une forme d'attachement, de sollicitudes reliées à son insécurité. Elle était en état de survie et elle s'accrochait au moindre détail pour ne pas sombrer dans le désespoir.

Ce ravisseur, si brut fût-il, n'était-il pas l'unique être qui la considérait avec un peu d'humanité dans ce périple forcé et dégradant ?

Hiawatha avait 20 ans, et en cet automne 1600. Sa destinée allait changer du tout au tout.

P rintemps de l'année 1601, en France.

L'hirondelle bicolore se posa doucement sur une branche encore nue et fit entendre son gazouillis. Sa seule présence était réconfortante et même salulaire. Jamais n'avait-on connu un hiver si terrible dans la petite ville de St-Jacques-de-la-Charité sur Loire. On espérait désormais voir les mauvais jours définitivement derrière nous. Serait-il possible d'oublier un hiver si dévastateur ?

L'hiver 1601 avait été d'une extrême rigueur sur tout le nord de la France et l'on comptait par centaines les morts subites. Le froid tueur n'était pas l'unique responsable de tous ces décès ; la nourriture insuffisante ou de piètre qualité, le chauffage inadéquat des habitations et la pauvreté endémique de la population avaient contribué à rendre les gens vulnérables et sans recours face à un tel froid. Maladies pulmonaires, anémie pernicieuse, fièvre mortelle...

Des maux imparables fauchaient aveuglément les gens dans leur chaumière. La mort rôdait et tous espéraient y échapper.

La famille de Jehan Laspron n'avait pas été épargnée, car la calamité s'était invitée dans cette demeure. Le patriarche de la famille, Baptiste, 62 ans, était décédé en décembre, emporté par une pneumonie infectieuse et mystérieuse. Il avait d'abord été accablé d'une toux persistante, accompagnée de frissons et de lassitude. Puis, peu à peu, son état s'était aggravé. Le vieil homme, à bout de souffle, avait craché ses poumons dans des expectorations sanguinolentes, puis ses dernières forces l'avaient abandonné.

On ne connaissait pas la cause exacte de la maladie qui avait frappé l'aïeul, mais on soupçonnait que le même mal s'était probablement communiqué à la petite dernière de la famille, Blanche, 16 mois. Celle-ci avait souffert d'une fièvre longue et intense pendant près de sept semaines et doucement, en fin de février, elle était allée rejoindre les anges dans un monde où l'âpreté de cette vie était absente.

Deux décès en si peu de temps avaient créé un vif désarroi dans la famille Laspron et creusé un vide douloureux dans l'esprit de chacun.

Pourtant, deux ans auparavant, le bon roi Henri avait mis fin, par le traité de Nantes, aux Guerres interminables des Religions. Tous ces conflits, sans fin, provoqués par une orgueilleuse noblesse, avaient miné, pendant des années, l'économie entière de la France et sa structure agricole avait été ruinée. La misère habitait tous les foyers. Contrairement aux espoirs du peuple et de son roi, la fin des combats n'allait pas être synonyme d'abondance et de prospérité pour le pays. Il fallait refaire les réserves, remettre l'économie à niveau et redonner espoir au bon peuple.

Mais, ce n'était pas l'hiver rigoureux de 1601 qui allait redonner confiance à l'ouvrier agricole si durement éprouvé.

La famille Laspron, à cette époque de misère, habitait, comme la plupart des habitants, une grande maison d'une pièce.

Le plancher était fait de terre battue et l'âtre du foyer, situé sur le mur ouest de la demeure, avait peine à tempérer toute l'habitation. Neuf enfants et quatre adultes partageaient les paillasses de fortune qui jonchaient le sol terreux. Ils avaient été quinze avant le terrible hiver.

La maison paraissait maintenant plus grande, mais la douleur des cœurs meurtris emplissait à elle seule, la maisonnée tout entière.

Jehan, l'aîné des garçons, était devenu au fil des événements, et bien malgré lui, le chef de famille. Après ce terrible hiver où il avait tant perdu, il ne lui restait plus que sa jeune femme Marguerite, ses sept enfants, sa vieille mère Laura, sa sœur Isabelle et ses deux neveux.

La malédiction, qui s'était abattue sur les habitants de Saint-Jacques-de-la-charité, avait miraculeusement épargné le cheptel de la communauté. Par le plus grand des hasards, la maladie n'avait pas eu prise sur les animaux.

Ainsi, dans l'étable adossée à l'habitation principale des Laspron, une sorte d'extension de la maison, logeait toujours les six poules pondeuses de la famille, la vieille vache osseuse qui produisait encore un bon lait et deux brebis nerveuses qui animaient les lieux de leurs bêlements.

Même si dans cette maison froide, mal isolée, les gens avaient eu peine à s'alimenter, il n'était pas question d'abattre les animaux de l'étable pour la viande ; ils étaient leurs seuls biens durables. Les œufs, le lait et la laine permettaient à la famille de mieux vivre en temps normal et de survivre lorsque la nature se faisait dévastatrice.

Mais maintenant, avec le retour du printemps et de son soleil bienfaisant, on pouvait désormais espérer des jours meilleurs. Peu à peu, on retournait les bêtes aux champs pour qu'elles se refassent des forces. Les nouvelles pousses printanières qui surgissaient miraculeusement du sol à peine dégelé faisaient le bonheur des animaux enfin libérés de l'étable et redonnaient espoir aux habitants.

Pour les femmes, il fallait se remettre à la tâche. La terre fertile du potager attendant à la cabane devait être retournée afin de permettre l'ensemencement éminent. Les choux, les pommes de terre, les fèves, les navets et quelques variétés de lentilles engrangés avaient été salutaires jusque-là, mais il fallait maintenant refaire les provisions épuisées.

Les Laspron étaient des engagés du seigneur comme la plupart des voisins immédiats et ils avaient le privilège de faire paître leurs bêtes sur les terrains communaux et d'utiliser des lopins de terre fertile pour leur propre subsistance. On appelait alors la « tenure » ces terres que le bon seigneur mettait à la disposition de ses serfs en échange de redevances et de services.

Le mois de mai était également le retour des hommes sur les terres du seigneur Lenoncourt. Du printemps à l'automne, Jehan et trois de ses fils, les plus âgés, Isaac, Jérôme et Jean, prêtaient leurs services au domaine.

Cette obligation de servage appelée « glèbe » permettait aux habitants de vendre leur labour au propriétaire, en échange de quelques sous, qui permettaient de payer leurs propres semences ainsi que le fourrage essentiel à leurs chétives bêtes.

Les heures travaillées étaient longues et chaque semaine amenait son lot d'occupation.

Au printemps, il y avait l'abattage, l'essouchage, les labours, les semences, puis l'été venu il y avait la moisson, les foins et les vendanges qui précédaient inlassablement les travaux d'automne. Les journées étaient harassantes et les hommes et les enfants, cassés en deux du matin au soir, s'échinaient jusqu'à s'éreinter. Des journées de douze heures et des semaines de six jours ; autant dire que l'homme était absent du foyer conjugal pendant près de six mois.

À cette époque, la société rurale peu exigeante était encadrée par la noblesse ou le clergé. Ainsi le seigneur Lenoncourt, familier de la cour de France, était le premier dignitaire de la région et la personne la plus puissante du domaine, après le roi.

Il avait le monopole du moulin à farine et du pressoir à vigne. Il possédait la plupart des terres et était titulaire de la basse justice. Pour encadrer tous ces travailleurs agricoles ignares et parfois rébarbatifs, le seigneur usait à l'occasion de la force quand la persuasion était insuffisante. Faire respecter les règles et les lois seigneuriales n'était pas toujours une mince tâche ; c'est pourquoi le Préfet du village et ses hommes armés, d'une fidélité indéfectible, étaient les piliers sur lesquels pouvait compter le pouvoir dominant.

Bon an, mauvais an, les paysans besogneux se soumettaient au bon vouloir de cette hiérarchie monarchique et se pliaient à ses exigences.

En plus de cette servilité de misère, le bon peuple devait payer des droits seigneuriaux et royaux. Il y avait le « *cens* » sur leur salaire d'engagé et le « *champart* » qui était une forme de taxe en nature prélevée sur les récoltes particulières de chaque paysan.

Les hommes pestaient entre eux, secrètement, contre ces lourdes taxes ; mais personne n'osait prendre l'initiative de se plaindre à l'intendant ou au seigneur. Malgré tout, se disait-on, c'était grâce à la noblesse si les familles n'étaient pas à la rue. Contrairement aux grandes villes du pays où la misère était parfois criante, la campagne offrait un milieu plus humain où l'on arrivait à se nourrir deux fois par jour.

Au milieu du champ frais retourné, le jeune Jean Laspron était songeur. Du haut de ses douze ans, il regardait son père Jehan s'échiner à la tâche. Il voyait un pauvre homme d'à peine trente-six ans déjà rendu vieux et courbé par l'âpreté d'un travail, quasi inhumain. Il eut pitié pour l'homme qu'il admirait.

Le garçon soucieux se dit qu'il quitterait un jour cette vie ingrate. Il saurait sûrement trouver d'autres lieux, une autre vie plus décente et agréable, là où il pourrait éviter cette vie d'ilote.

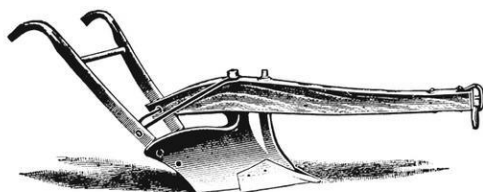
N'avait-il pas appris grâce à Barthélemy, un de ses meilleurs amis, qu'un vieux marin racontait, le dimanche après la messe, à ceux qui voulaient bien le croire, qu'il avait traversé l'immense mer océane. Le bourlingueur disait revenir d'une formidable odyssée à *Cathay** où il avait vu des peuples bizarres, des paysages verdoyants d'une incroyable beauté et des richesses incroyables. Il disait que son équipage avait atteint aussi les Indes et que désormais, le commerce avec ces contrées lointaines et mystérieuses s'ouvrait à ceux qui osaient l'aventure.

Dans son imaginaire de jeune adolescent, il se voyait déjà mousse sur un immense navire, garni de voiles blanches gonflées par les vents du large, sur un océan azure et sans fin. L'air était frais et le vent jouait dans ses cheveux. Il voguait en pensée vers d'étranges et fabuleux pays imaginaires où la richesse et la gloire l'attendaient. Mais, qu'était-ce ce monde lointain que l'on appelait les « Indes » ?

(**Cathay* : Ancien nom sous lequel était connue autrefois la Chine.)

Soudain, un coup de coude le ramena à la réalité. Son frère Isaac, à ses côtés, lui lança impatientement :

- Hé Ti-Jean ! Reviens sur terre et empoigne les rênes de la jument si tu veux que l'on termine ce sillon-là aujourd'hui !



Été de l'année 1609, en Amérique

Plusieurs fumées blanches s'échappaient du campement. Six longues cabanes d'écorces nommées « Cabane Longue » en raison de leurs formes rectangulaires, occupaient le centre de la fortification. Une solide barricade constituée de pieux de bois effilés isolait le village de la forêt environnante et une seule ouverture, sur la face sud, permettait l'accès au monde extérieur et particulièrement à la rivière voisine, source d'approvisionnement en eau fraîche.

Les Mohawks pratiquaient une vie sédentaire, agricole et communale. L'organisation tribale des Iroquoiens était égalitaire et matrilineaire. Pas de chefs de clan, car chacun connaissait sa tâche et sa complémentarité. Il était impensable qu'un individu prime sur les autres. Dans chaque maison longue, c'est l'aînée « mère » qui veillait sur son clan. Elle était la gardienne de tous les noms de la maisonnée, des coutumes du groupe et de la tradition de la famille.

Neuf hivers s'étaient écoulés depuis que la vie d'Hiawatha avait été chamboulée. Neuf années de renonciation et de soumission. Elle s'était bien sûr adaptée à sa nouvelle réalité et elle vivait désormais en conformité avec ceux qui avaient été jadis ses ennemis. Elle avait appris à apprécier ce peuple qu'elle craignait jadis et était devenue un membre à part entière de cette collectivité besogneuse.

Au départ, elle avait eu beaucoup de mal à s'intégrer. Non pas qu'elle fut mal traitée ou mal acceptée, car chacun l'avait admise dans le clan facilement, mais elle était là contre son gré et elle avait toujours refusé d'être séparée des siens.

Une tristesse indéfinissable l'avait habitée longtemps et un deuil pénible l'avait plongé dans une période noire, proche de la dépression. Son enlèvement, la séparation de sa famille et son adaptation avaient été un épisode malheureux de son existence. Sa vie antérieure, ses enfants, son mari, tout lui manquait. Mais comme toujours, le temps faisait son œuvre et après plusieurs mois d'espoir vain, elle s'était acclimatée à son nouvel environnement.

Comme l'eau qui coule dans la rivière, la vie avait suivi son cours. Elle était maintenant intégrée à sa famille d'adoption, elle avait fait sa place au sein de sa nouvelle communauté et était même devenue une personne très estimée dans sa nouvelle collectivité.

Dans son jeune âge, Hiawatha, qui avait reçu de sa mère algonquienne certains secrets concernant les plantes médicinales, exploitait son talent médical auprès des enfants et des malades de la tribu. Sa réputation se propagea bientôt dans les tribus voisines et l'on interpréta son habileté comme étant un don des esprits. Comme elle possédait également une aptitude particulière pour interpréter les songes de ses semblables, la femme devint rapidement, pour l'ensemble de la tribu, une sorte de chaman que tous consultaient à la moindre occasion. Si un enfant allait mal, si une mère accouchait ou si un aîné affaibli avait besoin de soin, c'est à Hiawatha que l'on confiait la tâche de guérisseuse.

Elle savait reconforter les malades par ses herbes magiques et guérir les maux de l'esprit par son écoute attentive.

Dans sa nouvelle vie, elle était redevenue mère. Son conjoint désigné, Oriwayan, lui avait donné six beaux enfants en parfaite santé. Elle avait appris à aimer ce grand guerrier redouté de tous mais si doux et aimant pour ses proches. Le guerrier avait toujours été son protecteur au sein de la tribu et un père affectueux pour ses enfants.

Mais une obsession secrète et indélébile était restée gravée au fond du cœur de la femme ojibwée ; « Oriwayan n'allait jamais remplacer Dawinda, son premier époux ».

Malgré sa vie trépidante et appréciée, chaque journée ramenait, dans son subconscient une pensée profonde, un moment de lourdeur étouffante, comme un mal indéfinissable qui se traduisait par ces quelques mots:

« Qu'était devenue sa première famille ojibwée ? »

Elle devait taire cette pensée qui n'était qu'une plaie béante.

Dans la maison longue où elle partageait le quotidien avec les femmes du clan, ses enfants mohawks se mêlaient gaiement aux vingt-six enfants de tous les âges qui constituaient la grande famille de la maisonnée. Hiawatha était donc mère, soignante et éducatrice de l'ensemble de ce matriclan. Tous les enfants avaient des mères et toutes les femmes étaient mères de l'ensemble des enfants.

Ainsi le temps passait; les lunes, les saisons et les années. Mais elle ne réussissait pas complètement à effacer son ancienne vie, celle qu'elle avait tant chérie.

Un jour cependant, un événement inattendu se produisit, un événement qui allait être précurseur d'un grand changement.

Alors que les hommes de la tribu s'affairaient à défricher une nouvelle parcelle de terrain non loin de l'enceinte des fortifications, un groupe de six guerriers amis de la tribu des Onontagués, fit son apparition à l'orée du champ.

Les femmes qui désherbaient, dans un champ voisin, les plantations de fèves, de citrouilles, de maïs et de tabac furent les premières à les apercevoir. Surprises, elles s'inquiétèrent d'abord et se rassemblèrent ; puis, craintives, elles se dirigèrent vers les hommes de leur clan.

Les Onontagués étaient membres d'une des six tribus qui constituait la confédération de « La ligue des maisons longues ». Les Mohawks étaient associés aux Agniers, aux Onneiouts, aux Tsonnontouans, aux Goyogouins et aux Onontagués dans une grande confrérie qui avait pour but d'éviter des guerres fratricides entre Iroquoïens et de créer un front commun contre toutes agressions des autres peuplades hostiles.

Les six arrivants, d'abord quelque peu nerveux, s'approchèrent maladroitement et levèrent une main qu'ils abattirent sur leur thorax en signe de paix et d'amitié. Les travailleurs des champs aux aguets, reconnurent finalement les intrus et les accueillirent chaleureusement avec de grands gestes d'amitié. Les femmes rassurées se joignirent au groupement et tous laissèrent de côté momentanément le travail des champs.

Une telle visite était appréciée de part et d'autre. Elle permettait aux visiteurs de faire escale chez leurs hôtes pour s'approvisionner en nourriture fraîche, se reposer et échanger. En contrepartie, les hôtes en profitaient pour recueillir des nouvelles, des potins ou parfois même de vulgaires commérages issus de la vie des communautés avoisinantes.

Ce jour-là, les six visiteurs semblaient particulièrement fébriles et fort volubiles. Ils apportaient des nouvelles inattendues et dignes d'attention.

Le plus âgé du groupe, après avoir émis quelques formules de politesses, se lança, avec de grands gestes à l'appui, dans un monologue où il exprimait son étonnement et même son effarement. Les six autres guerriers, impatients de se faire entendre, étaient tout aussi secoués que le narrateur.

L'homme Onontangué disait avoir vu près d'Hochelaga, lors du troc habituel des fourrures avec des Algonquins, un groupe d'hommes bizarres. Des hommes d'une tribu inconnue.

Ceux-ci avaient le teint blême, comme celui des cadavres, et ils étaient vêtus de costumes grotesques et de coiffures bizarres. Ils ne parlaient qu'avec des mouvements exagérés des bras. Un langage inconnu sortait de leurs bouches molles et laissait voir leurs dents pourries. Ils avaient le visage aussi chevelu que le dessus de leur tête.

Le père d'Hiawatha avait déjà raconté à sa fille, alors qu'elle était très jeune, que des personnages blancs étaient venus d'au-delà des mers sur de grands oiseaux flottants. Mais Hiawatha avait cru que ces contes étaient issus de l'imaginaire des adultes. D'ailleurs, ces histoires étranges émanaient de gens qui habitaient très loin de son territoire. Jamais un membre immédiat de sa communauté n'avait vu de ses yeux, de tels êtres fantasques. Toutes ces histoires d'hommes venus d'ailleurs demeuraient fabuleuses autant que l'existence des peuples lointains qui avaient rapporté ces légendes.

Mais aujourd'hui, que quelqu'un vienne raconter les mêmes histoires, des personnes aussi crédibles que ces six Onontagués, laissait Hiawatha pantoise.

Des hommes blancs, à Hocholega, aussi loin de la mer et si près d'eux!

Était-ce possible ?

Pour concrétiser ses dires, un des hommes Onontangué exhiba un poignard qu'il avait reçu en échange de quelques peaux de castors. L'arme fait de matériaux inconnus et possédant une lame brillante, courte et pointue, fit l'admiration de l'attroupement.

Tonguaty, le plus jeune des six guerriers ajouta que ces démons blancs possédaient même des bâtons magiques. Ils avaient de longs bouts de bois qui lançaient le feu. Cette dernière affirmation sema un rire de dérision dans l'assemblée. Chacun demeura sceptique et perplexe. Que d'imagination se dirent-ils !

Malgré tout, ces nouveaux hommes barbus et puants semblaient possédés des objets peu communs et avaient peut-être même un pouvoir divin encore inconnu. Hiawatha, dans toute sa sagesse, se demandait si ces êtres indéfinissables apportaient avec eux la paix ou le malheur.

Les ouvriers agricoles, encore sous le choc de ses révélations fantastiques, quittèrent leurs champs plus tôt qu'à l'habitude et accompagnèrent les six convives au grand campement afin que tous puissent prendre connaissance des « dires » de ces invités.

Cette visite inattendue fut l'occasion d'un grand « pow-wow ».

La fête avait pour but de saluer la venue des visiteurs et surtout de permettre à l'ensemble de la bourgade d'échanger autour de cette nouvelle incroyable et surréaliste. Il était bon que chacun s'exprime sur le sujet. Les conversations des plus jeunes comme celles des aînés se poursuivirent ainsi jusqu'à tard dans la nuit.

Sans en être tout à fait conscients à ce moment-là, les années à venir allaient révéler aux Mohawks et aux autres peuplades autochtones que ces étrangers, venus d'on ne sait où, allaient chambouler à tout jamais leur avenir.

Hiawatha avait raison de s'inquiéter !

L'hiver de l'année 1636, en France.

La neige tombait doucement dans les rues de St-Jacques-de-la-Charité et l'hiver demeurait relativement doux pour ce mois de janvier.

Loin de là, à Paris, on célébrait la réconciliation de la reine mère, Marie de Médicis, avec son fils, le roi Louis XIII dit « Louis le Juste ».

Si la cour se réjouissait de ce moment royal, cette allégresse des nobles n'allait pas changer grand-chose dans le quotidien paisible des villageois éloignés de la Métropole.

Chez les Laspron, on n'était même pas au fait de ces événements mondains. La vie poursuivait son cours et l'hiver permettait enfin un répit aux hommes de la terre. Les conditions de vie s'étaient tout de même améliorées sous les règnes successifs du bon roi Henri et de son successeur l'enfant-roi Louis XIII.

Les dernières années avaient permis au progrès de s'installer et la prospérité du royaume commençait à poindre grâce à la bonne gestion de certains ministres, dont le duc de Sully.

À trente et un ans, Jean était maintenant le maître de la maisonnée. Les vingt dernières années avaient entraîné le jeune homme dans une spirale d'événements qui avaient relégué bien loin derrière lui ses rêves ambitieux de voyages et d'aventures outre-mer.

La vie l'avait conduit tel le charretier conduit son attelage.

La mort prématurée de son père, ses amours pour la belle Marguerite, le départ de ses frères, le mariage de ses sœurs... Tout s'était déroulé trop vite. Il n'avait eu aucun répit.

Il avait vite compris que ce ne serait finalement pas lui qui naviguerait un jour sur les océans à la découverte du Nouveau Monde comme il se l'était imaginé plus jeune. Le temps l'avait entraîné inexorablement dans sa suite. Son sort avait été scellé avant même qu'il le réalise.

Il avait épousé, l'année précédente, la jeune Marguerite de Laby qui n'avait alors que quatorze ans. Il habitait maintenant avec sa jeune conjointe, une de ses soeurs et sa mère, dans la résidence qu'avait habitée bien avant lui son père Jehan et son aïeul Baptiste. Trois de ses sœurs, les plus âgées, s'étaient mariées et une autre était devenue religieuse chez les Ursulines. Son frère aîné, Isaac, maintenant militaire de carrière, résidait pour sa part à Paris, alors que ses deux autres frères Jérôme et Jacques s'étaient fait embaucher récemment par un riche armateur dans la ville portuaire de Saint-Malo.

Jean n'était pas que le maître de la maisonnée ; il était également devenu l'homme de confiance de la seigneurie Lenoncourt. C'est lui qui dirigeait les hommes lors des labours et des récoltes. Il avait acquis le respect du seigneur et de chacun de ses employés. Grâce à ses talents de meneur d'hommes, il avait su améliorer le sort des ouvriers agricoles, créer un climat harmonieux et augmenter la productivité de chacun.

Mais l'arrivée de l'hiver mettait un terme aux travaux de la terre. La saison froide engourdissait les ardeurs des animaux et des hommes.

Ces longs moments d'oisiveté étaient appréciés de tous et laissaient place à la flânerie. Les hommes se refaisaient une santé et s'occupaient à de menus travaux tels que la réparation des outils de labour, le tressage des courroies de cuir et l'abattage du bois de chauffage.

Pour leur part, les femmes, qui avaient fait, depuis peu, les dernières récoltes du potager, préparaient les conserves hivernales. Elles en profitaient également pour effectuer des travaux de reprise sur les vêtements usés ou confectionner des ouvrages de tissage.

Pour tromper l'ennui et garder le contact avec ses voisins, Jean aimait bien, à l'occasion, s'évader de la maison et retrouver, à l'auberge du village, quelques amis pour bavarder.

Ce soir-là, alors qu'il ingurgitait un troisième verre de gnôle, Barthélemy, son ami de toujours, un peu ivre, lui remémorait les bons moments de leur jeunesse. Il racontait, avec beaucoup de détails à l'appui, les moments frivoles de leur adolescence où ils avaient courisé, chacun à leur tour, la grosse Bertha qui se laissait si facilement tripoter. Puis ils s'éclatèrent de rire en revoyant les tours pendables qu'ils avaient joués à Bertaut, le fou du village.

De fil en aiguille, ils en vinrent à aborder leur grand rêve de toujours, celui de partir à l'aventure sur les mers du globe. Une certaine nostalgie tinta les propos des jeunes fermiers devant cette opportunité manquée de partir loin vers l'inconnu.

Mais leurs dernières paroles ne restèrent pas sans écho, car à leur insu, quelqu'un les épiait. Un homme âgé, qui était assis à la table voisine, se joignit à eux.

Le vieux marin avait entendu les derniers propos des jeunes travailleurs agricoles et il voulut leur faire part de son expérience personnelle.

- Vous savez les gars... J'ai traversé trois fois l'océan, dont une fois avec le gouverneur Champlain. J'ai vu la nouvelle terre et ses sauvages.

À la fois surpris de voir l'inconnu ainsi s'immiscer dans leur cercle intime et tout aussi intéressé par les dires de l'inconnu, le jovial Barthélemy l'accueillit en levant son verre:

- Racontez-nous vos aventures, mon bon ami. Lui lança-t-il, amicalement ?

Flatté et enorgueilli par l'intérêt qu'il suscitait, le bonhomme prit ses aises et entreprit un long monologue sur ses aventures d'antan mi-réelles, mi-fictives. Il avait bien traversé l'Atlantique à trois reprises, mais ce qu'il avait vu et ce qu'il racontait souffrait légèrement d'exagération oratoire.

Mais comme la soirée était encore jeune, les deux amis s'accoudèrent pour écouter l'homme verbeux.

Il racontait avoir vu des îles fabuleuses et des peuplades colorées et parées de riches bijoux. Partout, où il avait été, la végétation était luxuriante et les habitations couvertes d'or. Les femmes indigènes étaient nues et d'une beauté incomparable. Le ton caverneux de sa voix et l'enflure de ses propos firent que d'autres convives se joignirent bientôt au trio. Ce nouvel auditoire relança de plus belle le bourlingueur dans ses histoires rocambolesques.

Pendant que le bonhomme monopolisait l'attroupement, Jean distrait et songeur s'égara dans ses pensées.

L'impossibilité de réaliser un jour son rêve de jeunesse, la responsabilité écrasante qui lui était maintenant dévolue et le temps qui fuyait inlassablement, le plongea dans un état de langueur et même de mélancolie.

Il vida sa chope au contenu un peu tiède et reprit ses esprits. Il se dit intérieurement :

- Si la destinée m'a conduit là où je suis maintenant, il faut faire avec. Et qui sait ! Peut-être qu'un jour aurait-il un fils qui, lui, réalisera la grande traversée.

C'est ce qui se produisit plusieurs années plus tard.



La Nouvelle-France, Québec.

(L'arrivée de la première génération des Laspron en Amérique)

Ce début du mois de septembre 1665 était lumineux. La végétation mature commençait à revêtir son feuillage automnal. Chaque arbre, chaque arbuste se paraient subtilement de quelques touches de jaune ou de rouge qui contrastaient agréablement dans ce feuillage encore très vert.

L'estomac chamboulé et le teint blême, le soldat Jean Laspron dit De La Charité, fils de Jean Laspron de Saint-Jacques-de-La-Charité sur Loire, débarquait d'un des frêles navires de bois accostés au port de Québec. Il était soldat du régiment de Carignan-Salières et venait d'effectuer une très longue traversée de 112 jours sur le grand océan. Le voyage avait été harassant et même périlleux entre le port de La Rochelle en France et la Colonie d'Amérique. Il y avait plus de cent malades à bord du navire « *La Justice* » et plusieurs matelots ou soldats étaient même décédés durant le voyage.

D'autres navires tels « Le Brézé » et « Le Tenon » avaient déjà débarqué les compagnies Monteil, de Chambly, Tracy et La Brisardière à la fin juin, alors que « L'Aigle d'or de Brouage » et le « La Paix » avaient conduit les compagnies Maximy, Colonelle, Saurel, La Motte, Contrecoeur et La Fredyère à destination en août. Avec l'arrivée tardive du « Saint-Sébastien » et de « La justice » en septembre, le régiment de Carignan-Salière avait enfin mis pied à terre avec tous ses effectifs.

Le roi Louis XIV, par décret royal, avait mandaté le Marquis Henri de Chasteland de Salières de mater, une fois pour toutes, les indigènes récalcitrants de la Nouvelle-France. Ces rebelles, qui n'en finissaient plus de harceler et même de tuer les humbles paysans, devaient être repoussés très loin dans le pays profond. Un régiment composé de 20 compagnies, de 50 à 66 hommes chacune, et d'une vingtaine d'officiers supérieurs, fut formé et acheminé vers le Canada pour imposer la suprématie française aux sauvages et rétablir l'ordre dans la colonie naissante. Le régiment, avec ses 1300 militaires, représentait, en nombre, le tiers de la population totale de la Nouvelle-France.

De tous les navires qui avaient pris la mer en mai 1665, *La justice*, bâtiment commandé par le capitaine Guillet, fut le dernier bateau à accoster à Québec. Ce délai, causés par la laborieuse traversée océanique, ralentirent quelque peu la réalisation du plan initial préétabli par le gouverneur de Courcelles. C'est avec plus d'un mois de retard que les troupes furent enfin entièrement rassemblées.

Jean, encore nauséeux, ramassa son barda et son mousquet et rejoignit les rangs de sa division sur le quai. Même les pieds bien ancrés sur la terre ferme, il lui semblait ressentir encore le tangage de sa longue traversée. Son bel uniforme militaire brun agrémenté de *bouffettes** de ruban bleu et de jonquilles était un peu défraîchi et sali après une telle traversée ; mais le jeune homme gardait tout de même un port altier, car il était fier d'appartenir à une armée aussi renommée.

(**Bouffettes* : petite touffe de rubans de soie employée comme ornement.)

Il fut cependant étonné et un peu déçu de constater que le port de Québec et sa ville n'avaient pas l'ampleur de ce qu'il avait imaginé. Québec ne semblait être qu'une grosse bourgade entourée d'une muraille de pierres, rien de comparable à une des grandes villes portuaires françaises.

Combien de fois le père Laspron avait-il dit et répété à ses fils qu'il avait rêvé toute sa vie de faire le voyage outremer. L'Amérique était, disait-il, une terre d'abondance et d'avenir où tout était possible. Voilà que maintenant, lui, Jean, le fils Laspron avait réalisé la grande traversée et débarqué en Amérique. Il était content d'avoir réalisé le rêve de son paternel, mais un peu désabusé de ce qu'il voyait. La petite ville peu inspirante, et sa forêt omniprésente ressemblaient peu l'idée qu'il s'était fait.... Il commençait à douter un peu des discours élogieux et des vantardises entendus.

Tout en gardant le pas, Jean quitta les quais de la basse-ville où l'on trouvait ateliers, échoppes, chantier et maisons rudimentaires éparpillées ici et là, pour gravir, avec son bataillon, la montée abrupte qui le conduisit à la Hauteville.

La citadelle, située sur l'imprenable falaise du Cap-aux-Diamants, était protégée de quelques canons et d'une immense porte de bois. Les murailles, un peu décrépites par endroit, laissaient imaginer que la fortification résistait mal aux affres des hivers canadiens.

Tout au long de sa marche laborieuse, des attroupements de paysans curieux regardaient passer le cortège militaire.

Les habitants de la place, heureux de voir arriver ces valeureux soldats, clamaient leur satisfaction au passage des jeunes hommes aux habits militaires un peu clinquants. On les accueillait avec joie et tous semblaient souriants, accueillants et satisfaits de les voir débarquer en si grand nombre.

Jean garda le pas malgré le fait que ce nouvel environnement distrayait son attention.

Les hommes qu'il voyait tout au long de sa marche étaient étrangement vêtus d'habits rudimentaires faits de peaux de bête et de chaussures de cuir souple comme il n'en avait jamais vu.

Les femmes portaient des mantelets, des coiffes, des mouchoirs de col et des chemises d'un tissu léger, comme en France, mais leurs jupes épaisses et colorées semblaient être confectionnées d'un lainage grossier et artisanal. On aurait dit un autre monde, là où des habitants besogneux avaient recréé leur propre mode. Rien de riche, mais assez différent de ce qu'il connaissait.

Puis, tout à coup, juste avant l'entrée principale de la citadelle, il remarqua, un peu à l'écart, un groupe d'individus effacés et déconcertants. Des hommes, des femmes et des enfants chétifs qui ressemblaient à des indigents. Ils habitaient des tentes de peaux de bêtes tendues par des perches et disséminées ici et là au pied de la forteresse.

- Étranges et saugrenus, ces individus!
Se dit-il.

De grands yeux noirs dans des visages burinés, observaient, avec grand intérêt la cadence rythmée du corps expéditionnaire français.

Ces personnages hétéroclites, à demi vêtus, coiffés de longs cheveux noirs et poisseux portaient, en bandoulière, des carquois faits d'écorce. Quelques-uns avaient des arcs ornés de plumes et d'autres tenaient de vieux mousquets désuets.

- C'est donc eux les Indiens du Canada ! pensa-t-il.

Chaque militaire jetait au passage un regard curieux et intéressé sur ces hommes et ces femmes primitifs et peu menaçants. C'était donc pour ces pauvres gueux que l'on avait réuni une armée aussi importante ?

On racontait en France que les indigènes attaquaient, pillaient et massacraient inlassablement les pauvres colons français sans défense. Ceux aperçus ici ne semblaient pourtant pas très agressifs et menaçants.

- Hé ! *La Charité*... T'as vu les sauvages ? Lui lança son compagnon de droite, un nommé Élie Prévost dit *Laviolette* que l'on désignait par le surnom de « La tête dure ».

Jean regarda nerveusement son compagnon et lui fit signe de prendre garde au Capitaine tout près. Mais celui-ci, à l'esprit frondeur, poursuivit :

- On va les embrocher mon ami,
reprit-il avec toute la fanfaronnade
de sa jeunesse.

Un grand rire secoua les épaules de quelques soldats avoisinants et le capitaine De la Fouille dut intervenir rageusement pour ramener l'ordre dans les rangs.

- **Gardez le pas, Laviolette !** Cria-t-il.

La tradition, dans l'armée française, était de donner à chaque soldat du régiment un surnom qui équivalait à une sorte de numéro matricule. Ainsi Jean fut surnommé *De La Charité*, qui désignait le lieu de sa provenance en France, alors que son ami Élie reçut celui de *Laviolette*.

Jean était le huitième d'une famille de douze enfants et il avait suivi l'exemple de son oncle, Isaac. Il s'était engagé dans la marine marchande française en espérant vivre l'aventure d'outre-mer et ainsi réaliser le rêve caressé par son paternel. Après un service militaire de trois ans, il s'était porté volontaire pour la grande traversée. Malheureusement, son père, qui avait travaillé jusqu'à sa mort sur les terres de la Seigneurie Lenoncourt, n'avait jamais eut la chance de voir partir son fils, pour l'Amérique.

Comme le vieil homme aurait été heureux de voir son rêve se réaliser par procuration.

Pour sa part, la mère de Jean, Marguerite, âgée maintenant de 59 ans, était malade et n'avait pu assister au départ de son garçon. Elle vivait toujours dans la vieille maison ancestrale à Saint-Jacques où Jérôme, le plus âgé de la famille, occupait la place du défunt paternel.

Pour sa part, Estienne, le jumeau de Jean, qui était également militaire, avait reçu une affectation différente. Estienne occupait un poste dans les Antilles françaises et était officier de garnison à la Guadeloupe.

Au même moment, beaucoup plus à l'ouest du grand fleuve, ceux que les Français appelaient les Iroquois, mot algonquien qui signifiait « vraies vipères », se réunissaient sous l'égide de Deganawidah, petit-fils d'Hiawatha et d'Oriwayan.

En temps de guerre, les Mohawks élisaient un chef pour les combats et c'est Deganawidah qui avait été choisi. Deganawidah était grand et musclé, et les quelques balafres, qu'il portait au visage et aux bras, laissaient voir que l'homme était un veillant combattant. Pour sa part, Hiawatha, la vieille femme ridée, doyenne de la tribu, était fière de son petit-fils qui était devenu un si grand guerrier.

Depuis, déjà longtemps, ces affreux hommes blancs, venus de nulle part, n'avaient apporté que le malheur dans tout le pays. Ils étaient fourbes, mesquins et trompaient constamment les peuples amérindiens qu'ils côtoyaient désormais effrontément. Ils leurs procuraient malicieusement de l'eau-de-vie pour les rendre ivres et abêtis, et profitaient du désordre ainsi créé pour les déposséder des

quelques biens qu'ils possédaient,
particulièrement de leurs pelleteries.

Les Algonquins et les Hurons, qui s'étaient liés d'amitié à ces envahisseurs blancs pour profiter de leur force de feu, avaient payé un prix fort pour cette soi-disant amitié. Ils avaient reçu, en retour de leur fidélité, des babioles domestiques, des armes souvent désuètes et surtout une protection intéressée et peu valorisante.

Mais surtout, les Européens leur avaient légué des maux inconnus qui allaient faire leur malheur.

Plusieurs peuplades furent atteintes par « le Grand Mal ». Des tribus entières furent décimées par la petite vérole, la grippe ou la rougeole, maladies inconnues jusque-là en Amérique. La population huronne tomba de 25 000 à 10 000 individus en peu de temps. Plusieurs valeureux braves d'autrefois devinrent rapidement que de pauvres gueux brisés, ivrognes et à la charge des blancs!

Heureusement, les Iroquois n'étaient pas dupes et ils ne s'étaient pas laissés bernier par ces Français fourbes. Ils les harcelaient sans cesse partout où ils se trouvaient et ils espéraient un jour les voir disparaître à tout jamais.

Depuis quelque temps, les Hollandais des forts Orange et Albany et les Anglais qui habitaient plus à l'est avaient fait alliance avec leur peuple et ils leurs fournissaient des fusils « ceux qui crachent le feu ». Ils pouvaient ainsi mieux combattre l'ennemi français et même le menacer sur son propre territoire. Ils menaient généralement une guerre larvée contre des colons isolés et s'attaquaient particulièrement aux trappeurs et aux chasseurs blancs qui osaient s'aventurer sur leur territoire de chasse.

Cinq printemps plus tôt, Deganawidah et son père, qui était alors le chef de la coalition des six nations, avaient connu une grande victoire au Long-Sault. Les guerriers iroquois, accompagnés de peuples amis, avaient anéanti une forteresse ennemie et massacré les Français et les Hurons qui la défendaient. Les combattants qui accompagnaient Adam Dollard-Des Ormeaux n'avaient pas fait le poids devant les guerriers des six nations.

Cette démonstration de force avait stoppé, pour un moment, le passage des « Blancs » vers l'Ouest.

Mais aujourd'hui, devant son peuple réuni, Deganawidah devait annoncer une sombre nouvelle à ses braves. Il avait appris que le Grand Chef blanc, celui qui se faisait appeler « Le Roi Soleil » envoyait encore plus de guerriers pour les combattre.

La paix espérée était encore loin. Il fallait à nouveau se préparer à affronter inlassablement ces envahisseurs acharnés. Ils avaient demandé qu'on réunisse le grand conseil de guerre. Toutes les nations menacées devaient se lever et unir encore leurs forces pour refouler ceux qui pillaient sans cesse leurs terres.

Hiawatha, la vieille dame âgée et aveugle, était triste. L'homme blanc n'avait apporté que malheur et désolation comme elle l'avait vu jadis dans ses songes. Elle craignait, plus que toute au monde, que son petit-fils, Deganawidah, finisse par être tué par ces démons venus d'un autre monde.

Le marquis de Tracy avait reçu l'ordre d'envoyer son armée aux pays des Iroquois le plus tôt possible. Alors, dès que les hommes furent suffisamment reposés et en état de marche, il donna l'ordre d'agir.

Le séjour du régiment, dans la ville de Québec, fut donc de courte durée.

Les premières compagnies arrivées furent rapidement acheminées vers l'Ouest alors que les retardataires durent se refaire une santé avant de rejoindre les premières troupes.

Jean, qui avait été hébergé, avec son compagnon Élie, chez un paysan de la ville, avait profité de ses six jours de permission pour prendre connaissance des griefs que les gens avaient envers les sauvages. Il avait entendu toutes sortes d'histoires que l'on imputait aux peaux rouges et on lui fit même part des atrocités innommables que de simples paysans avaient subies.

Est-ce que tous ces récits étaient réellement fondés ? Il le saurait très bientôt.

Le matin de la sixième journée, à peine remis de la traversée éreintante vécue les semaines précédentes, Jean et Élie recevaient l'ordre de rejoindre les troupes de la garnison au pied du Cap. Ils durent quitter avec nostalgie la petite famille qui les avait si gentiment hébergés.

Les deux militaires auraient bien aimé poursuivre leur séjour chez leurs hôtes si accueillants et surtout s'attarder davantage auprès des deux jeunes filles de la maisonnée, avec qui ils aimaient bien badiner et conter Fleurette ; mais le régiment devait se mettre en marche.

L'après-midi même, ils durent quitter la Citadelle pour entreprendre un long voyage.

On allait au-devant de l'ennemi pour le mater et le refouler aux confins de son territoire.

Mais ce pays, que Jean découvrait pour la première fois, était immense et sauvage. Plus grand que la France, presque inhabité et couvert de forêt dense quasi impénétrable ; rien ne ressemblait à sa patrie qu'il venait à peine de quitter. La première impression qu'il éprouva en fut une de désarroi.

- Quel monde vaste et étrange ? Se dit-il pour lui-même.

Par surcroît, personne ne savait trop où se terrait cet ennemi farouche et imprévisible que l'on nommait « Sauvage ». Chaque arbre, chaque pierre pouvait dissimuler le démon rouge.

Du jour au lendemain, des soldats peu habitués aux vastes régions inhabitées du Canada devaient aller guerroyer dans une région plus froide et plus capricieuse que la Sibérie, contre une horde de guerriers invisibles, sans foi et sans pitié. Cette pensée glaçait les jeunes militaires.

Ils marchèrent une semaine entière sur une route à peine défrichée que l'on nommerait éventuellement « Le chemin du Roi ».

Leur long périple les conduisit vers des rivières larges et profondes qu'il fallait traverser sur des bacs improvisés, des ravins et des coteaux boueux qu'il fallait franchir à l'aide de câbles souqués par les premiers de file et des sentiers couverts de racines surnoises qui cachaient leurs pièges à chaque tournant. Tout cela se faisait en étant constamment la proie des insectes piqueurs qui étaient en nombre infini et d'une voracité sans bornes.

Enfin, à mi-chemin, dans un bourg peu développé que l'on nommait : « Les Trois-Rivières », on leur donna quelques heures de répit. Les hommes sales et fatigués profitèrent du moment pour astiquer les armes afin que les mousquets ne s'enraillent pas au moment utile. Puis, comme la brunante s'amenait, le sommeil éteignit les troupes.

Très tôt le lendemain matin, les soldats reprenaient la route pour atteindre leur premier objectif : « Ville-Marie ».

Si Québec ressemblait peu à une ville de France, Ville-Marie encore moins. Ce n'était qu'un fortin de bois qui encerclait une ébauche de village. Après un court repos de deux jours, ils traversèrent, sur de grands radeaux de bois, le grand fleuve tumultueux. Le fleuve Saint-Laurent, immense dans sa largeur, était colossal comparé aux fleuves beaucoup plus étroits de la mère patrie.

Puis, soldats et matériel débarqués sur la rive sud, les troupes reprenaient leur marche vers leur première véritable destination l'embouchure de la rivière Richelieu. La troupe se retrouvait sur un territoire à peine développé, où se dressaient trois cabanes de colons.

La rivière que l'on nommait Richelieu en l'honneur du ministre de Louis XIV, coulait du sud profond pour se jeter au Nord dans le gigantesque fleuve. Elle constituait le principal chemin utilisé par les Iroquois pour faire leurs incursions malveillantes en sol habité.

Pendant le mois qui suivrait en terre étrangère, Jean et les deux cents cadets qui constituaient la compagnie De la Fouille n'allaient voir aucun Iroquois.

Il y avait bien autour d'eux des Algonquins et des Hurons débraillés et malodorants commandés ou plutôt encadrés plus ou moins par une milice canadienne-française peu rigoureuse et plutôt complaisante ; mais aucun ennemi n'était en vue.

Où étaient donc ces sauvages sanguinaires, détestés de tous, qu'il fallait combattre ?

Ils occupèrent leur temps à construire une fortification en rondins de bois face à la rivière du Richelieu. Il fallait fortifier ce site névralgique pour éviter d'autres attaques contre les colons.

Puis, novembre venu, les autorités militaires décidèrent subitement qu'il fallait aller porter la guerre plus au Sud, au pays des six nations.

Quel moment mal choisi ! Juste avant l'arrivée de l'hiver.

Jean et ses compagnons partirent donc à travers bois et montagnes avec armes et bardât, fardeau encombrant d'une quinzaine de kilos qu'ils traînèrent courageusement à travers les broussailles et les marécages.

Sans le savoir, ces jeunes militaires allaient réaliser très rapidement, lors de leur périple de quelques mois, que leur plus grand ennemi en terre d'Amérique n'était pas l'indien si redouté, mais bien l'hiver canadien implacable.

Cinq jours plus tard, la compagnie De La Fouille subissait sa première véritable bataille. Un groupe plus ou moins organisé d'Iroquois, embusqué dans un escarpement rocheux tentèrent une attaque-surprise, mais le groupe de belligérants, mal équipé, se buta à une armée disciplinée et supérieure en nombre. Très rapidement, les attaquants se dissipèrent comme ils étaient apparus et la colonne française reprit sa marche plus en avant. L'escarmouche avait fait trois blessés légers. Mais le pire était à venir.

Dédaignant les sages conseils de leurs compagnons canadiens et métis concernant le froid, l'humidité et la neige, les jeunes militaires, un peu téméraires, firent fi des recommandations données. Il aurait été prudent de porter des chaussettes toujours sèches, de se couvrir convenablement la tête et d'éviter d'exposer trop longtemps visage et mains aux intempéries. Déjà que l'habillement des troupes était mal adapté au froid hivernal.

Plus les jours passaient, moins on ressentait la présence de l'ennemi, mais plus le climat se faisait cinglant.

Jean, comme la plupart de ses amis, fut atteint par le gel invisible et sournois qui opérait. Sans avertissements, le froid humide transperçait les vêtements mal isolés, gelait d'abord les doigts, le nez et les orteils, puis graduellement attaquait implacablement toutes les parties du corps. Les parties exposées telles les oreilles, le nez et les doigts devinrent d'abord d'une blancheur bleuâtre, se craquelèrent puis s'effritaient. Les orteils, rendus insensibles, nécroisaient avant que le pied entier gangrène.

Après deux mois de marche incessante, alors qu'on croyait le pire derrière soi, un blizzard soudain et inattendu immobilisa les troupes déjà affaiblies et assiégea inexorablement les malheureux soldats pendant des jours.

Cet hiver-là, Jean perdit trois de ses compagnons au combat contre les Iroquois, mais plus de soixante autres tombèrent d'épuisements, morts gelés.

Malgré les quelques combats sporadiques entre soldats français et guerriers confédérés, Jean Laspron, dit De la Charité, ne fut jamais confronté directement aux troupes rapprochées du grand chef Daganawidah.

Heureusement, avril réapparut, les jours s'allongèrent et le soleil se fit plus présent. Dans un état de fatigue extrême, les troupes n'espéraient plus qu'un retour au bercail.

Les officiers, conscients de l'état déplorable de leur bataillon, jugèrent qu'ils avaient suffisamment imposé leur présence,

raisonnablement refoulé l'ennemi vers le Sud et qu'une certaine paix pouvait maintenant être envisagée sur la vallée du Saint-Laurent.

L'expédition, et ses malheurs s'achevèrent.

Quelque temps plus tard, sur les rives du fleuve Saint-Laurent, les troupes pensaient leurs plaies et pleuraient leurs morts. Plusieurs soldats désabusés demandèrent d'être rapatriés en France.

De pauvres hères amputés ou complètement cassés moralement s'embarquèrent donc pour retrouver la mère patrie. Ils avaient vécu l'aventure du Canada.

D'autres, plus résistants ou plus chanceux, acceptèrent de rester.

La compagnie de la Fouille, du moins ce qui en restait, eut pour mission de fortifier un emplacement situé à l'embouchure de la *Rivière-du-Loup**.

Une trentaine de soldats furent donc affectés au fortin afin de mieux sécuriser la région des Trois-Rivières. Jean et son ami Élie y passèrent donc les six mois suivants avec leur garnison et habitèrent les trois habitations de bois de la petite fortification.

L'offensive de l'hiver précédente semblait avoir porté ses fruits. Les colons disaient n'avoir subi aucune attaque des sauvages de tout l'été et chacun, heureux de ces résultats, retrouvait une certaine quiétude.

En octobre 1667, le gouverneur Jean Talon, conscient des sacrifices endurés par les troupes lors de leur campagne héroïque contre les sauvages, accorda quelques privilèges aux vaillants combattants désireux de vivre dans la colonie.

(* *Rivière-du-Loup* : Aujourd'hui, ville de Louiseville à 30 kilomètres de Trois-Rivières.)

Ainsi, les officiers de première classe qui désiraient s'installer pouvaient obtenir de vastes seigneuries le long du fleuve Saint-Laurent et se joindre à la noblesse naissante. Les simples soldats démobilisés, désireux aussi de vivre l'aventure canadienne, se voyaient accorder 100 livres en nourriture et des concessions de bonnes terres agricoles dans des régions désignées.

C'est grâce à ce lègue généreux que Jean reçut une longue bande de terre arabe partant du fleuve et s'étirant sur plusieurs arpents vers le Nord. Sa concession, située à l'Est du bourg des Trois-Rivières, était en fait une parcelle de terrain de la vaste Seigneurie de la Madeleine, territoire de 50 par 100 km, accordés à Jacques de la Ferté en 1651.

Mais Jean n'avait pas de femme et il n'était vraiment pas certain de vouloir devenir cultivateur. Il se rendit tout de même sur son lopin de terre en compagnie de son ami Élie et d'un vieux cheval qu'il avait reçu d'un officier démobilisé.

En arrivant sur les lieux, il fut immédiatement conquis par le paysage qu'il découvrit. Une terre basse et riche et un panorama grandiose, donnant sur le grand fleuve, remplissaient l'horizon et rendaient l'endroit magnifique.

En compagnie d'Élie, son inséparable compagnon de combat, il décida de défricher une parcelle de terrain et d'y construire une cabane de bois ronds. Il allait d'abord s'installer et peut-être tenter, par la suite, de s'acclimater au travail d'agriculteur.

Défricher, dessoucher, épierrer et retourner la terre n'étaient pas facile pour un jeune militaire qui avait peu vécu le travail de cultivateur.



Un jour de juin, alors qu'il s'affairait à labourer la terre de sa nouvelle propriété avec une charrue de bois attelée à son fidèle cheval , trois jeunes autochtones *Attikameks**, de la tribu des « Têtes de Boules », qui passaient à l'orée du bois, s'arrêtèrent à bonne distance et demeurèrent comme figer devant ce qu'ils apercevaient.

Après en avoir entendu parler à plusieurs reprises, les jeunes autochtones pouvaient enfin admirer, de près, un de ces *originaux* venus de France comme ils aimaient appeler le *cheval**. Ils furent émerveillés de voir ce « caribou » si bien apprivoisé qui obéissait si servilement. Amusé par la curiosité des autochtones, Jean les invita à s'approcher et à caresser la bête. Les trois jeunes osèrent timidement venir vers l'homme blanc et sa bête.

(**Attikameks* : famille culturelle des Algonquiens, alliés des Français.)

(*cheval : Le premier spécimen de la race chevaline en Nouvelle-France fut débarqué le 25 juin 1647. Ces chevaux vifs, rustiques et si utiles aux colons français, allaient devenir les ancêtres du fameux *cheval canadien*.)

Paris, janvier 1669.

(L'arrivée des Filles du roi en Amérique)

Les conditions de vie à la *Salpêtrière** étaient plus que précaires. En effet, cette institution fonctionnait sur le mode carcéral et les femmes devaient vivre dans des cellules où la promiscuité ne laissait place à aucune intimité.

Anne-Michelle Renaud, fille de Jean Renaud et de Catherine de Saint-Amour, né à Saumur en Anjou, se retrouvait, bien malgré elle, dans cet endroit sordide, enfermée avec cinq femmes dans une petite cellule conçue à l'origine pour deux personnes. Le vieux bâtiment de pierres était froid et infesté de rats et de parasites de tout acabit.

La jeune fille, début vingtaine à peine, côtoyait, bien malgré elle, des femmes de toutes conditions sociales et souvent beaucoup plus âgées.

(**Salpêtrière* : Hôpital de l'assistance publique pour le renfermement des mendiante)

Elle devait subir des pressions insoutenables exercées par des détenues parfois dépressives et suicidaires ou par des femmes violentes et révoltées. Elle ne comprenait pas pourquoi elle se trouvait là au milieu de cette faune disparate ; elle n'avait pourtant commis aucune faute répréhensible.

Son sort s'était précisé, l'année précédente, à la mort de son père. L'homme, *ravaleur**, ne s'était jamais remis de ses blessures lors de l'effondrement d'un échafaudage et il avait ainsi laissé sa femme et sa fille sans ressource. La mère avait tout fait pour assurer sa propre survie et celle de sa fille ; mais en vain. La maladie l'avait à son tour terrassée et Anne-Michèle s'était retrouvée seule, orpheline et sans le sou.

La jeune gueuse fut rapidement recueillie par les autorités de la ville et placée en institution.

(**Ravaleur* : ouvrier qui effectue le nettoyage d'une façade par grattage, lavage et sablage.)

Plusieurs années auparavant, le 27 avril 1656, le jeune roi Louis XIV avait signé un édit royal portant sur l'établissement de « l'Hôpital Général pour le renfermement des pauvres mendiants, des orphelins et des désœuvrés de la ville et des faubourgs de Paris et de ses environs ». L'état offrait, par ce décret, gîte et subsistance aux nécessiteux. Il fallait faire disparaître de la ville cette honte qui donnait mauvaise presse à la capitale.

L'institution royale était investie du pouvoir d'interner de gré ou de force les marginaux et les vagabonds qui pullulait dans la ville et qui, par le fait même, perturbaient l'ordre et la décence, quel que soit leur âge ou leur sexe.

Dans la foulée de cet édit royal, Anne-Michèle avait été prise, bien malgré elle, dans cette rafle et conduite dans cet asile pour femme.

À la Salpêtrière il y avait des prostitués, des voleuses et même des meurtrières mêlées à des filles de bonnes familles, sans réel passé répréhensible et souvent innocentes des torts dont on les affublait.

Plusieurs jeunes filles, tel Anne-Michèle, avaient comme seule faute d'être venues au monde au mauvais endroit, au mauvais moment.

Dans cette institution pénitentiaire, les pensionnaires n'étaient pas laissées oisives. Elles devaient apprendre à faire la cuisine, savoir coudre et repriser, savoir tricoter, faire la broderie et la dentelle. Pour tous, le travail était obligatoire et le climat strict et peu affable. En fait, la vie était monastique et c'était d'ailleurs une communauté religieuse qui était mandatée pour encadrer leur rééducation.

- Cesse de pleurer ma belle. Lui disait continuellement Marie, celle qui l'avait prise sous son aile bienveillante dès le début.

Marie Gravois, son aînée de dix ans, était une vraie mère pour Anne-Michèle. La femme, pourvue d'un entregent hors du commun, n'était pas sans compassion pour cette jeune détenue sans défense. Elle avait aidé la frêle orpheline à s'acclimater à son nouveau milieu dès le début et elle l'avait même prise sous son aile protectrice.

Elle passa la main dans la chevelure désordonnée d'Anne-Michèle et l'encouragea :

- Je connais un moyen de nous sortir d'ici. Va... Dans peu de temps, tu quitteras cet endroit.

Anne-Michèle reteint ses larmes tout en continuant à repriser les vieux bas troués auxquels elle devait redonner une deuxième vie. Mais l'idée de se perdre au milieu de ses femmes miséreuses l'accablait au plus haut point. Elle se demandait quand elle pourrait enfin reconquérir sa liberté. Elle était jeune et en santé ; elle ne voulait pas perdre ses plus belles années dans cette maison de fous.

Heureusement, elle pouvait se fier à Marie cette grande femme si élégante et si pleine de dignité malgré ses vêtements rapiécés. Comment cette femme si pleine de noblesse avait-elle pu se retrouver là dans cette geôle si dégradante ? La femme ne se confiait pas. Le mystère était entier. Elle était si peu à sa place dans ces lieux infâmes !

- Comment peut-on faire pour sortir d'ici ? L'interrogea Anne-Michèle en hoquetant et en essuyant ses yeux rougis.
- Je sais que le roi cherche des filles pour ses colonies. Si nous arrivons à être choisies, on nous embarquera pour les îles de l'Amérique où nous pourrons refaire nos vies.

Les critères de sélection des pensionnaires pour le grand voyage étaient vagues, mais il fallait assurément être d'apparence agréable, c'est-à-dire sans tares physiques ou infirmités et avoir une santé robuste. Un entraînement aux travaux ménagers, une résistante à la routine et à l'adversité et surtout avoir le goût de l'aventure, étaient des atouts appréciés et presque indispensables pour être choisi parmi les élues.

Mais avant tout, pour pouvoir espérer faire le voyage, il fallait être dans les bonnes grâces des geôlières et des nobles responsables.

Le choix des filles était fait par mandataires du roi. Il y avait les dames de la noblesse qui pouvaient intercéder en faveur de telle ou telle fille, mais pour les autres on se fiait au bon jugement des religieuses de la maison.

Les filles choisies avaient droit à un don du roi en guise de dote et tous les frais de leur voyage étaient pris en charge.

Ne fallait-il pas peupler les colonies ?

Six mois plus tard, un groupe de filles sélectionnées par les religieuses fut réuni dans la grande salle communale de l'hospice et on les informa qu'elles faisaient partie du prochain voyage pour l'Amérique.

Marie, sa bienfaitrice, avait été persuasive avec ses geôlières et elle avait réussi à convaincre l'administration qu'elle et ses amies étaient aptes à participer au grand plan du ministre Colbert. Sa protégée Anne-Michelle et trente filles de la Salpêtrière allaient pouvoir s'embarquer dans les mois suivants pour le Nouveau Monde.

Avoir réussi à se faire accepter pour le grand voyage fut plus facile que le voyage lui-même. Ceux qui affrontaient la mer océane savaient qu'ils le faisaient '*à péril de mort*'. Aussi chacun se confessa, communia et rédigea ses dernières volontés avant de s'embarquer.

Telle qu'anticiper, la traversée fut pénible sur le navire : *l'Aigle d'Or de Brouage*.

Abord d'un navire petit, malodorant, dépourvu de tout confort, les voyageuses étaient confinées dans un entrepont mal aéré, éclairé pauvrement par les sabords et les écoutilles du navire, ouvertures qu'il fallait fermer hermétiquement lorsque la mer était méchante. La nourriture douteuse, l'air irrespirable, les torsions du roulis et du tangage rendaient la digestion pénible. Si les matelots, habitués à l'instabilité du navire, résistaient au *mal de mer*, les pauvres filles étaient torturées, jour après jour, par ce malaise épuisant.

Après plusieurs semaines sur des flots inhospitaliers, affligé par un froid incessant et dépourvu d'une alimentation décente, les passagères comme tout l'équipage durent en payer le prix.

Le mal se déclara à la fin du premier mois. Quelques filles furent d’abord atteintes du scorbut et l’on vit apparaître graduellement des hémorragies multiples.

Le quarante-deuxième jour de navigation, douze personnes étaient déjà décédées et la maladie continuait à menacer l’équipage et les pauvres aventurières. Le navire, insensible à ceux qui s’étaient embarqués à son bord, subissait héroïquement les assauts incessants d’une mer déchaînée qui lançait, sur la frêle esquive, ses vagues impressionnantes.

Et le continent était encore bien loin devant.

Des filles de petites vertus, voulant améliorer leur sort, s’offrirent aux officiers et créèrent un climat de suspicion malsain sur le navire. Quelques sœurs- tutrices du groupe durent intervenir énergiquement auprès du commandant pour rétablir un semblant d’ordre.

Enfin, le 14 août 1669, la terre fit enfin son apparition à l’horizon.

Au grand soulagement de tous, le mal physique et moral allait enfin prendre fin. Une joie débordante et libératrice s'empara de l'équipage et de Filles-du-roi.

Plus du tiers des passagers étaient décédés en cours de route, mais heureusement Anne-Michelle et son amie, Marie, furent saines et sauvées malgré leur état lamentable.

À leur sortie du bateau, les pieds bien ancrés au sol, les filles devaient rapidement oublier le cauchemar qu'elles venaient de vivre, car l'aventure ne faisait que commencer. Mais l'inconnu de la vie neuve pouvait attendre ; prendre pied sur la terre ferme réveillait la confiance et fouettait les énergies.

Les femmes furent reçues et hébergées à Québec chez les sœurs des Ursulines et elles mirent quelques jours à se refaire une santé tant physique que mentale.

Mais dans la colonie, rien n'était facile.

Les sœurs étaient hospitalières, mais dépourvues de tout. Les nouvelles pensionnaires, bien accueillies au départ, devenaient alors, chaque jour, un poids insupportable sur la petite communauté religieuse.

À peine remise de leur pénible traversée, les femmes furent incitées à remplir leur mandat et prendre mari selon la volonté du roi.

Le 23 septembre 1669, Anne se présenta devant le notaire Duquet, avec une dote de 400 livres, pour épouser Jean Mérienne dit La Soulaye ; mais l'époux, pour une raison inconnue, ne se présenta pas au rendez-vous.

Déception !

Pendant ce temps, à quelques pas de là, Jean Laspron était confirmé, à 32 ans, à l'église Notre-Dame-de-la-Recouvrance. Son passage dans la ville de Québec avait un but avoué : renouer avec sa foi chrétienne et accueillir une conjointe pour l'accompagner sur sa terre à Champlain.

Tous savaient que le roi envoyait régulièrement des femmes à marier en Amérique et Jean, par son séjour à Québec, espérait bien rencontrer celle qui pourrait être sa compagne de vie.

Deux semaines plus tard, le sort était jeté.

Le 7 octobre 1669, devant le notaire Becquet, Jean rencontrait pour la première fois Anne-Michelle Renaud. Sans plus de préambule, Anne fut présentée à Jean et devant tous, l'acte royal fut signé. Une courte cérémonie religieuse s'en suivit dans la petite chapelle des Ursuline, et le mariage fut conclu.

Les deux époux ne connaissaient rien, l'un de l'autre ; mais la nécessité faisait loi.

Heureusement, Anne et Jean se plurent d'amblé. Malgré la grande timidité qui les habitait, l'écart d'âges et la soudaineté du mariage, chacun semblait ravi de l'union. La rude vie du couple, dans une cabane de bois, loin de tout, pouvait commencer.

Anne allait quitter définitivement Marie, sa bienfaitrice, car pour les deux femmes c'était le bout du chemin. Le cœur brisé par leur séparation, elles devaient suivre leur propre chemin.

Les larmes aux yeux, Anne fit un dernier au revoir à la grande dame qu'elle admirait tant et quitta la petite chapelle. Les deux femmes allaient se perdre à tout jamais dans ce pays immense sans ne plus jamais se revoir.

Jean et Anne connurent une première année heureuse dans leur petite maison de bois en bordure du grand fleuve. Seuls, dans cette nature grandiose, ils vivaient une aventure amoureuse inespérée. Anne aimait son homme besogneux et plein de projet, alors que Jean était surpris de l'habileté de sa jeune femme et de son esprit de débrouillardise ; car il fallait avoir beaucoup d'imagination pour vivre avec si peu. Mais l'isolement fut également leur principal souci. Ils durent se rendre à l'évidence ; le danger les guettait.

Au début de l'automne suivant, un enfant vint au monde. Mais cette naissance qui aurait dû être un moment heureux s'avéra un moment difficile et même pénible. L'enfant se présenta par le siège et sans l'aide d'une vieille autochtone itinérante, qui passait miraculeusement par-là, l'aventure aurait pu être périlleuse. Kinutgew, mi-française, mi-attikamek, véritable sage-femme parmi les siens, avait su manœuvrer habilement lors de l'accouchement et grâce à son intervention presque divine, la mère et l'enfant avaient été sauvés.

Mais quelle frayeur.

L'incident allait laisser ses traces. Le jeune couple qui avait adoré son environnement jusque-là réalisa soudainement son isolement et le danger que la chose représentait. Loin de tout, sans voisins immédiats ! Était-ce prudent de vivre ainsi ?

Soucieux pour la sécurité de sa famille, Jean décida de se rapprocher de la civilisation.

Ainsi, après avoir vécu plus d'une année sur sa concession de la seigneurie de La Madeleine, les jeunes parents choisirent de se réinstaller sur la rive sud du fleuve, dans la *seigneurie Cressé**.

Jean et Anne rejoignirent ainsi Élie dit Laviolette qui y était déjà installé avec sa jeune conjointe depuis déjà une année. Les deux familles allaient devenir des voisins utiles et appréciés et même des amis intimes qui allaient éventuellement se considérer comme des membres d'une même famille. D'ailleurs, pour les sept enfants futurs de la famille Laspron, le compagnon d'armes de Jean allait toujours être perçu comme étant l'oncle Élie.

Puis les années passèrent.

Les baptêmes, les décès, les joies et les déceptions de la vie s'enchaînèrent. Mais les deux hommes demeurèrent de fidèles compagnons, presque comme des frères.

(* Seigneurerie de Cressé : Deviendra Baie Ste-Catherine puis Baie-du-Fèbvre)

Jean avait maintenant 41 ans et son épouse Anne, 29 ans ; le couple possédait un fusil, une vache, trois poules, cinq arpents de terre et sept beaux enfants, dont Marie-Anne, Françoise, *Jean-Baptiste*, Claude, Marguerite, Nicolas et le nouveau-né Charles.

Mais les aléas de la vie avaient conduit Jean à contracter de nombreuses dettes, et ce, devant plusieurs notaires différents. Le couple avait donc des difficultés à rembourser les créanciers, car les récoltes attendues n'étaient pas toujours à la hauteur des labeurs.

Heureusement, il y avait la traite des fourrures.

Chaque Automne, quand le foin était rentré et que les récoltes étaient terminées, Jean et Élie partaient pour plusieurs semaines en canot d'écorce sur la rivière *Moëtte** et s'enfonçaient toujours plus au sud où le gibier était de belles qualités et abondants.

(* Rivière Moëtte : ancien nom donné à la rivière Nicolet.)

Les deux compères aimaient se retrouver dans la nature, loin des tracasseries quotidiennes et des corvées routinières. Ils laissaient derrière eux, femmes et enfants, et se voyaient momentanément comme au temps de leur jeunesse.

La traite des fourrures rapportait beaucoup, mais les risques étaient présents. D'autres coureurs des bois revendiquaient les mêmes territoires et plusieurs sauvages, parfois peu amicaux, n'aimaient pas voir leurs lieux de chasse envahis par tous ces aventuriers.

Un jour froid et pluvieux d'octobre, l'embarcation des deux hommes refit surface au village beaucoup plus tôt qu'à l'habitude. On vit apparaître le frêle canot d'écorce au détour du cours d'eau et une seule silhouette manœuvrait le frêle esquif.

Un soupçonnait un drame.

Élie, transit et fatigué, pagayait seul, depuis des heures, afin de ramener son ami blessé à bon port. Jean, gisant au fond de l'embarcation, était en mauvais état. L'homme avait une mauvaise blessure au torse et saignait abondamment.

La veille, alors que les deux chasseurs relevaient leurs pièges à castors, trois autochtones, possiblement ivres, s'étaient rués sur les trappeurs et une bousculade s'en était suivie. Quelques coups de feu avaient éclaté et l'altercation s'était mal terminée. Élie qui n'avait subi qu'une blessure légère à la jambe droite avait réussi à tirer son ami presque inconscient dans son embarcation, laissant à eux-mêmes les belligérants blessés.

Aussitôt arrivées, les familles alertées se précipitèrent vers les deux hommes pour leur venir en aide. Jean et Élie furent conduits chez le vétérinaire du village, Médor Grandbois, qui examina avec grand soin les deux blessés. Son air dépité en disait long sur la blessure de Jean. Médor était peu habileté à soigner de telles blessures.

Il fit de son mieux.

Il appliqua des compresses stériles sur la plaie, mais la gravité de la blessure dépassait ses compétences et il ne réussit pas à étancher correctement l'hémorragie. Après avoir soigné la blessure légère d'Élie, il suggéra à Anne de conduire son mari à Québec sans attendre, car le blessé devait recevoir des soins plus appropriés.

Anne-Michèle s'exécuta sur-le-champ. Accompagnée d'Élie, elle entreprit, sans délai, le long voyage en canot vers Québec. Ils mirent deux jours longs et pénibles pour atteindre la citadelle ; deux jours de souffrance et de crainte.

Après quelques jours d'hospitalisation à l'Hôtel-Dieu de Québec, l'état de Jean ne s'améliora pas.

Anne, qui n'avait pas pu trouver le sommeil lors des longs jours de veille au chevet de son mari, assista en pleurs au dernier souffle de son bien-aimé. En ce début de novembre, Jean Laspron dit de La Charité décédait de ses blessures. L'homme avait vécu son épopée en terre d'Amérique et c'est sa descendance qui poursuivrait le rêve amorcé.

Trois-Rivières, novembre 1700.

(Deuxième génération des Laspron, Jean-Baptiste)

Le bourg des Trois-Rivières était, à cette époque, qu'un gros village fortifié et défendu par une trentaine de canons. L'enceinte, cernée de palissades de bois, était habitée par une population de 203 habitants qui vivaient dans des maisons faites de colombages et de pièces de bois mises les unes sur les autres. Seuls l'hôpital des Ursulines et l'église des Récollets étaient en pierres.

Ce jour-là, la petite communauté célébrait. Les cloches de l'église sonnaient à tout rompre et un attroupement de gens disparates s'était rassemblé sur le parvis de l'église. Les jeunes mariés, Jean-Baptiste Laspron et Madeleine Geoffroy, entourés de leurs familles et amis rapprochés, venaient de faire leurs vœux solennels devant le père Samuel Euthiaume, Récollet.

La signature officielle du contrat de mariage avait été faite au préalable, la veille, chez le notaire Poitras, en présence du gouverneur du bourg des Trois-Rivières, des parents des deux mariés et de quelques notables de la place. Tout se faisait avec un certain décorum, car il était important de rendre l'événement grandiose. Dans des occasions spéciales, tel un mariage, chacun aimait faire valoir son importance attachée aux privilèges de son rang social. On était loin, bien sûr, de l'atmosphère de Versailles, mais on aimait quand même reproduire les coutumes nobiliaires de la mère patrie.

Depuis la mort tragique de son père, Jean-Baptiste était devenu un solide gaillard et un bon travailleur. À l'âge de seize ans, il avait été engagé chez les Geoffroy comme travailleur agricole. La ferme Geoffroy était située à trois kilomètres à l'ouest du bourg trifluvien ce qui obligeait Jean-Baptiste à marcher chaque jour ce trajet sur une route de sable et de pierres. Ses gages d'ouvrier, même s'ils étaient modestes, aidaient tout de même la veuve Laspron à faire vivre convenablement la famille démunie.

À la mort de Jean, Anne, qui n'avait hérité que de dettes, avait dû vendre la terre de Nicolet pour alléger son fardeau financier. Elle s'était, par la suite, établie en ville avec toute sa famille et travaillait désormais comme servante chez le notaire Poitras.

C'est sur-le-champ de tabac de la ferme Geoffroy que Jean-Baptiste avait rencontré sa Madeleine pour la première fois. La jeune fille, âgée alors de 13 ans seulement, n'avait pas froid aux yeux et était plutôt délurée pour son âge. La jeune campagnarde était costaude, un peu plus grande que Jean-Baptiste et surtout, plutôt jolie. Ces longs cheveux châains faisaient ressortir son teint hâlé et ses yeux marron.

Mais, ce qui avait surtout plu à Jean-Baptiste, c'est l'allure plutôt garçonnière de sa cavalière, son peu d'embarras pour les convenances et sa joie de vivre. De plus, elle avait du caractère la Madeleine. Prompte dans ces décisions, d'une libido précoce, elle ne s'embêtait pas avec les « qu'en-dirait-on ». Le gars lui plaisait et elle allait tout faire pour se l'attacher.

Le travail sur la ferme amenait les deux jeunes gens à se rencontrer fréquemment ; mais, c'est toujours Madeleine qui amorçait les conversations. Elle s'amusait à faire rougir son prétendant par ses propos parfois tendancieux, à la limite grivois. Elle affriolait le gars, par ses manigances et son habillement parfois suggestif, à la limite osé. C'est dans la vieille cabane à sucre abandonnée, au bout du champ, qu'elle lui avait volé son premier baiser. Le garçon, un peu timide et surtout conscient des risques, ne repoussait tout de même pas les avances de la tentatrice.

Les jours et les mois se suivaient et l'intrigue sentimentale ne s'épuisait pas. Ils s'étaient revus régulièrement dans la cabane isolée, mais ils s'étaient contentés d'explorer les sensations charnelles du baiser et des touchers. Mais le désir était fort et chaque fois qu'ils le pouvaient, à l'insu de tous, ils disparaissaient à nouveau en bordure de l'érablière et ils récidivaient.

Le péché les guettait.

Comme le dit la maxime : « À jouer avec le feu, on s'y brûle... »

Aujourd'hui, ils se mariaient, « *obligés* » disait-on dans toutes les chaumières. Le petit ventre déjà apparent de Madeleine trahissait la faute du jeune couple.

Pour la mère de Jean-Baptiste, le mariage comportait une part d'inconfort. Même si la vie à la ville y était plus douce que dans un rang isolé de la rive sud, les facilités au bourg de Trois-Rivières avaient ses revers. Le voisinage était rapproché, tous se connaissaient et les secrets de famille étaient difficiles à cacher. Le moindre écart entraînait des racontars et il n'en fallait pas plus pour que les ragots colportés amènent une honte malsaine sur la famille Laspron.

Malgré les mauvaises langues, Anne-Michèle était fière du mariage de son fils à la Madeleine. Elle avait confiance aux deux jeunes et elle se disait que cette fille-là allait sûrement être une bonne mère pour ses futurs petits-enfants et un bon parti pour son fils.

Du côté de la famille Geoffroy, composée de six filles et d'un seul garçon, la venue de Jean-Baptiste dans la maisonnée était un don du ciel. Le jeune homme comblait, au sein de cette famille agricole, un double objectif. D'abord, une des filles, pas la plus docile des six, allait obligatoirement se ranger, puis l'acquisition d'un homme supplémentaire sur la ferme n'était pas pour déplaire au père Geoffroy qui peinait à maintenir le rythme de travail.

Mais toutes ses tractations intéressées des parents n'atteignaient pas les jeunes mariés, car ils s'aimaient franchement. En ce beau jour d'automne, une seule chose tracassait vraiment Jean-Baptiste ; c'était l'absence de son oncle Élie. Celui-ci, souvent absent de la région, s'était évaporé depuis près de deux ans. Comme il aurait aimé sa présence pour combler l'absence de son propre père.

- Où pouvait bien être l'homme admiré de toute la famille, celui qui était presque un père pour Jean-Baptiste ? Était-il toujours vivant et si oui, le reverrait-on un jour ?

Depuis la mort de son frère d'armes, Jean, l'oncle Élie avait changé. Il avait abandonné sa femme et ses quatre enfants, il s'était mis à fréquenter des individus douteux et il était devenu un être errant. Il était, dans les faits, un de ces coureurs des bois qui disparaissait des mois, voire des années pour réapparaître de temps en temps avec ses peaux de castors, sa viande de cerfs et sa puanteur d'Indien. Mais chaque fois que l'oncle Élie réapparaissait, il était reçu par la famille Laspron tel un fils prodigue, digne des écrits de la bible. C'était une véritable fête !

La famille entière idolâtrait le vieil homme vagabond, celui que l'on aimait encore appeler : « *Tête Dure* ». L'homme des bois se qualifiait d'homme libre et aimait souvent s'écarter des règles de la morale du temps. Mais malgré sa réputation douteuse, tous pouvaient passer des heures et parfois même des nuits entières à l'entendre raconter ses histoires invraisemblables et parfois loufoques.

Est-ce que tout ce qu'il disait était vrai ?

Nul ne put jamais le confirmer. Mais une chose était sûre ; c'est qu'à la première occasion il repartait en canot d'écorce avec son ami « Le gros Bill O'Connor » et ses deux ou trois parasites autochtones.

L'oncle voyageur n'avait jamais revu sa famille, du moins à la connaissance de Jean-Baptiste, et son passage dans la région était toujours de courte durée. Il ne prenait pas racine, car il n'aimait pas la ville. La forêt était son royaume. Certaines mauvaises langues racontaient même qu'il devait avoir des squaws et des marmots indiens dans chaque tribu qu'il fréquentait.

Jean-Baptiste ne put s'empêcher de se remémorer l'année de ses douze ans alors que son oncle Élie l'eut invité à l'accompagner au pays d'en haut.

Il avait alors vécu une expérience formidable qui restait gravée dans ses souvenirs d'enfant :

“Par un beau jour de septembre, quatre frères canots quittèrent le Platon des Trois-Rivières pour remonter la rivière Saint-Maurice.

Il y avait d’abord le canot d’Élie et de Jean-Baptiste qui menait le peloton. Puis suivait le canot du « Gros Bill » qui était accompagné d’Onil Gagnon, un grand maigrichon édenté et laid à en faire peur. Enfin, deux autres canots fermaient la marche, embarcations menées par quatre sauvages chevelus et affublés de vêtements « d’hommes blancs » trop grands pour eux.

Droit comme un piquet, Jean-Baptiste enfonçait fièrement son aviron dans les eaux brunes et tumultueuses de la rivière et souquait ferme... Autant que lui permettait toute l’énergie de ses douze ans. Il se voyait comme le meneur de l’expédition, l’explorateur qu’il avait toujours rêvé d’être.

Le groupe remonta la rivière pendant deux jours en contournant, parfois à pieds, les rapides et les chutes et atteignit finalement les cataractes impressionnantes de l’endroit appelé Chaouinigane par les Algonquins.*

Là, le groupe hétéroclite fut accueilli chaleureusement, avec de grandes accolades, par le chef Obdébouian et sa bande de vingt-deux Attikameks installés dans leurs wigwams en bordure de la rivière. On aurait dit les retrouvailles d'une grande famille longtemps séparée.

Élie distribua aux six femmes présentes des cadeaux de circonstance : des miroirs, des peignes, des chaudrons et autres babioles utiles. On aurait pu penser que l'on venait de leur offrir des trésors inestimables tellement les femmes étaient ravies.

Mais il ne s'arrêta pas là. Il sortit du canot un petit tonneau d'eau-de-vie et une liasse de feuilles de tabac qu'il mit entre les mains du grand chef. Avec de grands gestes et une embrassade bien sentie, Obdébouian accepta le cadeau avec un sourire qui découvrit ses deux crocs jaunâtres. C'était les dernières dents qui lui restaient dans la bouche.

(Chaouinigane : aujourd'hui nommée : la ville de Shawinigan.)*

Comme pour témoigner de sa gratitude, le chef fit apporter par quelques membres de la bande, quatre ballots de peaux de bièvres, qu'il remit à Élie en reconnaissance de leur amitié. Après un long échange, dans une langue complètement inconnue de Jean-Baptiste, le groupe s'assembla autour du feu de camp. Le chef détacha de sa ceinture son sac à pétun* et bourra les pipes de ses invités. Un repas de viande presque crue et d'alcool douteux raviva momentanément la conversation.*

Puis l'effet de la gnirole et de la fatigue se fit sentir et le groupe s'apaisa. Bizarrement, Élie disparut dans la tente du chef avec les deux filles de ce dernier et Bill rejoignit une squaw dans le tipi voisin.

(* *Bièvre* : dans l'ancien français, bièvre désigne le castor. Possiblement une déformation du mot allemand *bieber* ou du mot anglais *beaver*.)

(* *Sac à pétun* : petit sac de peau de bête contenant du tabac.)

Laissés seul près du feu, Onil teint compagnie à Jean-Baptiste en lui racontant des histoires rocambolesques que le jeune adolescent avalait la bouche grande ouverte. À travers les divagations extravagantes d'Onil, Jean-Baptiste apprit à reconnaître les qualités du coureur des bois.

L'homme était un habile artisan de métier. Il avait son atelier dans l'arrière-boutique du marchand général et il savait mieux que quiconque tresser des lanières de cuir de babiche pour en faire soit des raquettes, des chaises et des licous. Mais, malheureusement, il était peu productif. Il disparaissait périodiquement, sans laisser de traces, en abandonnant ses meubles et objets inachevés. Ses voyages chez les Indiens étaient pour lui sa priorité. Quand Eli passait au village, inmanquablement, il entraînait Onil dans son sillage. L'homme volage et sans attache était un coureur des bois. Il n'avait ni femme ni enfants et il se disait marié à la bouteille.

Jean-Baptiste, malgré l'heure tardive, commençait à apprécier son vieux compagnon si loquace.

Puis soudainement, le raconteur qui avait été jusque-là très volubile s'endormit subitement sans avertissements, mettant fin à ses histoires. Un peu surpris, Jean-Baptiste observa quelques instants le ronfleur pour s'assurer que l'homme allait bien puis ses ronflements réguliers, le sécurisa.

Demeuré seul dans la nuit, il n'eut pas d'autre choix que de tirer sur lui-même sa couverture de lainage et de s'efforcer, à son tour, à s'endormir. Heureusement, la nuit était douce et les étoiles infiniment brillantes dans un ciel d'encre. Il scruta quelque temps la voûte céleste à la recherche d'étoiles filantes et, peu à peu, il y trouva le sommeil réparateur.

Le lendemain matin, alors qu'un brouillard couvrait encore le sous-bois et que le silence était à peine brisé par le chant des oiseaux matinaux, un grand cri de joie résonna dans toute la forêt. Ces exclamations inappropriées, à une heure si matinale, rompirent la quiétude du campement refroidi.

- Je l'ai eu ! Yé ! Yé ! Yé ! Je l'ai abattu ! Reprenait l'écho.

*C'était le Gros Bill qui exultait.
Accompagné d'un indigène, il s'était activé très
tôt, avant le lever du jour, et embusqué à l'orée
du bois, il avait attendu sa proie patiemment.
Maintenant, il avait réussi son tir et scandait sa
joie avec peu de retenue.*

*Lentement, tout ensommeillé, chacun
écarquillait les yeux pour essayer de comprendre
qui était le poltron qui osait réveiller le
campement endormi.*

*Mais complètement hystérique, Le Gros
Bill s'approchait maintenant de plus en plus des
dormeurs en criant haut et fort :*

- J'ai eu le gros « bock » ! Venez voir.

*L'oncle Élie, finissant de chausser ses
mocassins et enfilant sa chemise à carreaux, fut
le premier à rejoindre le Gros Bill. Les deux
hommes, bras dessus, bras dessous, dansaient en
rond. Onil, à moitié réveillé et encore sous sa
couverture, expliqua à Jean-Baptiste, d'un air
bourru, que Bill avait probablement abattu le
grand wapiti, cet Élan du Canada (orignal) qui
l'avait si souvent nargué.*

- Ça fait deux ans que ces deux-là se cherchent. Conclut-il.

On retrouva l'original à moins d'un demi- kilomètre du campement. L'énorme bête, pesant plusieurs kilogrammes, avait un panache qui mesurait près de trois mètres.

L'animal, versé sur son flanc, une balle dans la tête, regardait de ses yeux vitreux, le firmament insondable.

Comme des fourmis sur leur proie, les hommes se jetèrent sur l'animal pour le dépecer. L'énorme bête fut découpée en quartier et en moins d'une heure il ne resta plus que les os et quelques viscères sur place. Les charognards se chargeraient bien des restes.

Tout se passa très vite. Le cœur de l'animal et une partie de la prise furent remis au grand chef et les morceaux suivants furent grossièrement saumurés et embarqués dans les canots déjà chargés de peaux de castors.

La viande fraîche ne pouvait pas attendre.

Le petit convoi de quatre embarcations, lourdement chargé, reprit sans plus tarder, le chemin vers Trois-Rivières. Le courant et les rapides aidants, les quatre canots atteignirent les abords de la civilisation en moins de dix heures, juste avant la tombée de la nuit. ''

- **Hé Baptiste !** Es-tu encore avec nous. Lui lança son jeune frère qui tenait toujours les guides de l'attelage du jeune couple de mariés.

Le moment magique qu'il avait vécu avec son oncle Élie s'évapora et Jean-Baptiste revint au moment présent.

Les jeunes mariés prirent place dans le « berlot » des Geoffroy et hop ! Il poussa le cheval en avant en lui lançant :

- Dia ! Avance...Hue !

La lune de miel des amoureux allait se vivre à l'auberge du « Grand héron » près de Batiscan.

Trois ans plus tard, une tragédie
impensable allait se produire.

Alors que Baptiste, en compagnie de son beau-frère, profitait de la belle journée ensoleillée pour faucher le foin mûr, il s'arrêta près du chemin de terre pour affûter sa faucille légèrement émoussée. Il sifflotait tout en observant un rouge-gorge (Merle d'Amérique) qui venait de picorer un gros ver de terre dodu. L'air était chaud et de gros nuages s'accumulaient progressivement à l'horizon.

- Je pense ben que la pluie s'amène !
Lança-t-il à haute voix, comme s'il se parlait à lui-même.

Un cri de femme ramena son attention sur la route de terre devant lui. Au loin, la jolie Colette, la plus jeune des six filles Geoffroy, arrivait en courant, hors d'haleine et en s'époumonant :

- Baptiste ! Baptiste ! Viens vite, on a besoin de toi à la maison.

- Qu'est-ce qu'il y a, diantre ? S'écria-t-il inquiet.
- Vite ! Laisse ta faucille et viens ! insista-t-elle.

Surpris et à la fois intrigué, Jean-Baptiste ne se laissa pas prier, projetant ses outils au sol, il se mit à courir vers la jeune fille, puis vers la maison. Très vite, il prit les devants semant la jeune Colette. La jeune fille fatiguée n'en pouvait plus de courir.

La maison était éloignée du champ et les deux coureurs mirent plus de vingt minutes pour atteindre le logis.

À son arrivée, à bout de souffle et ruisselant de sueur, il ne put que constater la désolation des lieux. Les femmes, habituellement si babillardes et actives, étaient abattues et muettes. Personne ne parlait. Une atmosphère morbide habitait la demeure.

Là...les craintes qu'il avait tues tout au long de sa course, se confirmèrent.

Le matin même, avant son départ pour le champ nord, Marguerite s'était bien plainte de quelques contractions, mais sans plus. À son septième mois de grossesse, il était encore trop tôt pour l'accouchement et Marguerite l'avait rassurée :

- T'en fais pas mon homme, ça va prendre quelques semaines encore !

Et... satisfait, il était parti, au champ, un peu moins inquiet.

Mais là... Que s'était-il passé ?

Il se rendit dans la chambre à coucher où il découvrit Marguerite étendue sur des draps blancs, rougis de sang. Elle était entourée d'une voisine, la sage femme du rang, de sa mère atterrée, complètement défaite et de la plus vieille de ses sœurs, Joséphine. Les joues ruisselantes de larmes, Joséphine n'osait pas regarder son beau-frère dans les yeux. C'était le choc !

Les femmes semblaient avoir abdiqué. Il les voyait face à la résignation la plus totale. Elles avaient tout fait ce qui était possible... Puis devant l'inéluctable, elles avaient abandonné.

Elles pleuraient maintenant silencieusement.

Près d'une des jambes nues de la défunte, une masse informe, un fœtus bleu couvert de sang coagulé gisait sans vie. Une couverture de lainage avait été jetée sur le visage de la femme qu'il avait tellement aimé.

Il se jeta à genoux au pied du lit, les yeux en larmes, et lança au ciel un cri de désespoir :

- C'pas possible, Dieu! Elle est trop jeune pour mourir !

Il resta là, prosterné et sanglotant pendant de longues minutes.

Puis, comme possédé, il se releva les yeux hagards, marcha quelques pas dans la maison en regardant le sol et sortit en claquant la porte. Les femmes impuissantes priaient en silence.

Il se mit bientôt à courir comme un fou, sans direction précise, n'ayant que le goût d'engourdir le mal qui le tenaillait.

Je n'avais pas cru que la main de la mort
De sitôt suspendrait son souffle printanier
Ni non plus que son beau visage
Reposerait sur la pierre froide de sa tombe
Me laissant errer seul, infortuné, désespéré

(Poème d'un auteur inconnu.)

Sur un fleuve noir et menaçant, ils enfonçaient machinalement et avec cadence leur aviron dans les vagues agitées qui clapotaient sur le frêle canot d'écorce. Les deux hommes pagayaient d'une façon mécanique depuis trois jours et ils étaient avares de paroles.

Ville-Marie, que l'on commençait à appeler Montréal, apparaissait déjà à l'horizon.

Jean-Baptiste, perdu dans ses pensées, fuyait son destin. Il s'était embarqué pour amoindrir le mal qui compressait son estomac, pour laisser derrière lui son désespoir. Il était accompagné du vieux Onil Gagnon, l'homme qu'il avait connu autrefois dans des circonstances plus heureuses.

Ils espéraient, tous deux, se faire engager par une compagnie de pelleterie qui était constamment à la recherche d'hommes assez fous pour s'enfoncer, toujours plus en avant, dans cette forêt sans limites. S'il obtenait l'aval des riches marchands montréalais, il irait se perdre dans une de ces expéditions qui les amènerait vers les Grands Lacs de l'Ouest.

Jean-Baptiste avait d'abord pensé partir en tandem avec le vieux Onil, qui avait une vaste expérience de la forêt, mais pour faire la trappe, la chasse et pour vendre les fourrures, il fallait désormais, par ordre de l'intendant, avoir un permis.

Finis le temps où chacun pouvait librement chasser et faire la trappe. Seules les grandes compagnies, tels les Cents- Associés, accordaient ses permis pour leur propre avantage.

Jean-Baptiste avait laissé ses deux jeunes enfants au soin de sa belle-famille Geoffroy et il avait dit adieu à tout un chacun. Il était parti, encore choqué par la mort de la femme de sa vie, comme un vagabond sans buts. Il s'en allait enterrer sa tristesse dans les profondeurs de la forêt canadienne.

Personne n'avait pu le retenir.

Dès leur arrivée dans la grande ville, les deux hommes rencontrèrent trois représentants des compagnies de traite et ils reçurent rapidement des réponses à leurs demandes.

Jean-Baptiste, qui n'était pas très grand, mais tout de même large d'épaules, fut engagé sans condition. Le jeune homme semblait le candidat idéal ; costaux, en bonne santé et déterminé. En fait, sa grandeur ne fut pas un handicap, car les marchands préféraient toujours embaucher de petits hommes afin de

réserver davantage d'espace au matériel dans les canots, ce qui augmentait la rentabilité des expéditions.

Il en fut tout autrement pour son vieil associé.

Onil, âgé de 56 ans, avait été jugé trop vieux et en trop mauvaise santé physique pour accomplir le travail exigeant et épuisant qui allait être le lot quotidien de l'équipage.

Malgré son plan initial, Jean-Baptiste devait se rendre à l'évidence ; c'est sans l'expérience de son vieil ami qu'il devait affronter l'aventure à venir. Les deux hommes allaient devoir se séparer.

Trois jours plus tard, le cœur gros, Jean-Baptiste fit tristement ses adieux à Onil Gagnon et se joignit à un groupe formé de dix-huit Canadiens et de treize métis. Il laissa sur la rive du Saint-Laurent son vieux compagnon voûté et malheureux. Il se dit :

- Peut-être est-ce mieux ainsi pour le vieil homme.
-

Seize embarcations se détacheraient bientôt du quai de Ville-Marie pour entreprendre un très long voyage qui allait durer plusieurs semaines, voir plusieurs mois. Jean-Baptiste, toujours confiant et décidé, était quand même inquiet pour la suite des choses.

Faisait-il le bon choix ? Ou se perdre dans cette nature sauvage ou simplement mourir ! Il avait choisi de vivre ; peu importe la suite des choses, il fallait engourdir le mal qui le rongait.

Les voyageurs allaient suivre la route commerciale formée par les rivières des Outaouais et Mattawa, le lac Nipissing, la rivière des Français et aboutir ainsi à la baie Georgienne en plein territoire Iroquoiens.

Heureusement, le traité de « La Grande Paix de Montréal » signé deux ans auparavant entre les Français et les trente-neuf nations amérindiennes assurait aux coureurs des bois, une sécurité relative.

Comme les hommes allaient ramer régulièrement quinze heures par jour, faire des portages abrupts et dangereux et dormir à la belle étoile, beau temps, mauvais temps, il fallait des hommes de caractère, des hommes à toute épreuve. Jean-Baptiste espérait être à la hauteur de la tâche. Mais comme il avait besoin d'expurger son mal, de se déculpabiliser face à la mort de sa Marguerite, il se lançait dans l'adversité pour laver son âme.

Parmi les 31 hommes de l'expédition, seuls ceux qui possédaient beaucoup de force, de courage, de détermination et une étincelle de folie allaient revenir de l'aventure.

La tâche fut ardue dès le départ. Des hommes sans foi, ni loi, constituaient l'équipage ; c'étaient des batailleurs, des impulsifs et des hommes soucieux uniquement de leurs propres intérêts. Heureusement, Jean-Baptiste qui était plutôt taciturne se tenait à l'écart des malotrus qui cherchaient noise à tout un chacun.

Mais là n'était pas le pis ; d'autres dangers le guettaient. De nombreuses fois, il allait voir les eaux tumultueuses et traîtresses des rapides briser les frêles embarcations et engloutir les canotiers téméraires dans leurs flots. À maintes occasions, il verrait des échauffourées mortelles, entre Français et Amérindiens, qui emporteraient les meilleurs d'entre eux. Mais lui était béni des dieux ; il évitait tous les écueils.

De nombreux portages interminables et périlleux avaient déjà usé les articulations des plus forts et brisé les os des moins aguerris, sans que lui en fût trop affecté.

La maladie était sa seule hantise et heureusement elle ne l'affecta pas.

Insidieusement, jour après jour, l'humeur rêche et parfois brutale des hommes, la nature implacable des éléments, l'âpreté de la tâche minaient inlassablement le moral des canotiers. La fatigue et la morosité créaient parfois des drames absurdes et inévitables chez ses coéquipiers et créaient la suspicion.

Un nommé Jean Fournel eut les quatre doigts de la main gauche coupés lors d'une altercation avec le chevelu métis Billy Le Fougueux. Un coup de hache affûtée avait clos une brouille latente.

Et chaque jour, quand la nuit venait, il se félicitait d'être toujours vivant et en santé. Il repensait, sans cesse, à son oncle Élie, son héros de jeunesse, celui qui avait dû vivre les mêmes aléas, les mêmes désespoirs et les mêmes démons que lui.

Était-il disparu sournoisement sous les eaux d'un rapide indomptable comme tant de ses coéquipiers ? Ou avait-il, tout bonnement, décidé de s'enraciner dans une tribu amérindienne pour vivre à jamais cet environnement plus grand que nature ?

Peut-être ne le saura-t-il jamais ! Mais, juste à penser que le grand homme l'avait précédé dans des aventures aussi audacieuses que la sienne... La chose le réconfortait. Et là, son courage renaissait !

Par chance ou par folie, non seulement Jean-Baptiste allait-il réussir à vaincre les périls de sa première incursion en pays indien, mais pendant trois longues et dures années, il allait répéter inlassablement ses exploits et parcourir des kilomètres et des kilomètres de territoires inconnus et inhospitaliers, toujours en repoussant plus loin ses limites.

Quatre ans plus tard, quand il se présenta chez les Geoffroy à Trois-Rivières, personne ne le reconnut. Il portait un habit de peau de bêtes comme ceux des sauvages, il avait les cheveux et la barbe qui lui mangeaient le visage et il semblait surtout beaucoup plus robuste que le frêle jeune homme qui les avait quittés depuis bien trop longtemps déjà.

Mais ce qui étonna encore davantage la maisonnée fut la présence, à ses côtés, d'une jeune squaw. Une jeune femme aux cheveux noirs et tressés toute menue et terriblement timide. Habillée de vêtements minimaux, elle se terrait derrière le coureur des bois comme une bête craintive.

Elle portait sur son dos, comme le
faisaient traditionnellement toutes les mères
amérindiennes, un bambin emmailloté.

De quel droit revenait-il ainsi sans
avertissement et quelles étaient ses intentions ?
semblait s'interroger la maisonnée.

Jean-Baptiste comprenait bien que sa
présence inopinée indisposait sa belle-famille ;
mais l'accueil froid qu'il recevait masquait plus
que ça.

Simplement et même maladroitement, il
fit les présentations devant des visages stupéfaits:

- Voici Hiawatha, petite fille du grand
chef de Deganawidah. Elle porte
fièrement le prénom de son arrière-
grand-mère.

Un malaise certain flottait dans l'air.
Chacun regardait les deux intrus, sans mots. Des
bouches grandes ouvertes d'étonnement
n'arrivaient pas à articuler les mots indicibles
qu'ils pensaient.

Tous savaient que certains hommes quittaient familles et amis pour mener une vie parallèle, loin du domicile familial, à l'abri de la forêt ; mais jamais on n'aurait cru que Jean-Baptiste aurait poussé l'audace jusqu'à revenir un jour accompagné d'une sauvage et de son enfant.

Il était inconcevable que ces « Peaux-Rouges », détestées de tous, puissent être accueillies, les bras grands ouverts, dans une maison de colons.

Le traumatisme du sauvage barbare et cruel, qui massacrait jadis les habitants sans raison, était encore trop présent dans l'imaginaire collectif pour en faire abstraction. La femme et son enfant n'étaient visiblement pas les bienvenues, pas plus que ce revenant que l'on reconnaissait à peine.

Froid était l'accueil !

Ne sachant plus quoi ajouter devant l'attitude inhospitalière et le climat pénible créé par sa présence, Jean-Baptiste ne s'attarda pas davantage.

Il prétextait, pour couper court, qu'il voulait rendre visite à sa mère, ses sœurs et ses frères à la ville et qu'il reviendrait plus tard pour reprendre ses deux enfants.

Mais l'accueil inamical reçu chez les Geoffroy se répéta de la même manière dans sa propre famille. **Il en était abasourdi.** Il ne comprenait rien à cette réaction si radicale des gens qui étaient les siens.

La petite famille hétéroclite s'installa tout de même chez les Laspron et elle y passa les deux jours suivants dans un malaise certain.

Le troisième jour, qui était un dimanche, Jean-Baptiste et Hiawatha accompagnèrent Anne-Michèle, sa mère, et Charles, son plus jeune frère, à la chapelle des Ursulines, pour la messe dominicale. Là encore, l'homme des bois et sa femme autochtone furent l'objet de regards réprobateurs. De nombreux paroissiens s'éloignèrent même dédaigneusement du couple maudit. On se retournait sur leur passage et on complotait en catimini.

Jean-Baptiste était dégoûté. Il méprisait toute cette collectivité bigote et bornée qui l'entourait. Il dut se rendre à l'évidence ; personne n'accepterait sa nouvelle femme et son enfant dans ce bourg. Ni sa belle- famille, ni sa propre famille et encore moins le voisinage, ne tolérerait d'avoir une squaw iroquoise dans leur environnement. Il prit la main d'Hiawatha et quitta l'église en furie, avant même la fin de la cérémonie.

Sa décision était prise.

Le lendemain matin, à la première heure, il fit ses adieux aux siens qui tentèrent mollement de le dissuader de partir.

Puis, tout aussi résolu, il se rendit chez les Geoffroy pour les informer de son départ. Il partait avec sa femme indienne, son enfant nouveau-né et surtout, avec ses deux jeunes enfants issus de son mariage avec Marguerite. Ceux-ci, âgés maintenant de cinq et sept ans, en furent perturbés et c'est avec des pleurs et beaucoup de réticence qu'ils finirent par suivre, bien malgré eux, ce père quasi inconnu qui les enlevait à cette famille qu'ils considéraient comme la leur : les Geoffroy.

- Ça n'a pas de bon sens de nous arracher ces enfants-là. Ils sont comme nos propres enfants. Criait désespérément la mère Geoffroy qui ne voulait pas lâcher prise.

Mais le père Geoffroy retenait la dame en lui marmonnant :

- Voyons, voyons sa mère ! On n'y peut rien ! Ce sont ses enfants.

Rien n'y fit ! Malgré les protestations et les injures, rien n'allait perturber la décision irréversible de Jean-Baptiste.

Heureusement, la traite des fourrures des quatre dernières années avait rapporté beaucoup et le couple et ses trois jeunes enfants n'étaient pas sans ressource. De plus, Jean-Baptiste et Hiawatha savaient vivre des choses simples de la nature, ils étaient aguerris devant l'adversité et ils sauraient à coup sûr trouver un nid pour refaire leur vie.

L'avenir était devant eux... Mais pas à Trois-Rivières.

Seigneurie de Verchères, 1730.

(Troisième génération des Laspron, dit Des Fossés, en Amérique)

Claude bossait fort, en compagnie de son père Jean-Baptiste, pour retourner la terre grasse et fertile en bordure du fleuve. Si la terre était si productive chez les Des Fossés, c'est qu'elle avait été longtemps inondée par le fleuve et que les alluvions du cours d'eau s'y étaient déposées par couches successives au cours des années.

À son arrivée dans le coin, plusieurs années auparavant, Jean-Baptiste avait obtenu, de la succession Jarret, un lopin de terre peu convoité. Le sol était riche et fertile, mais les habitants des environs boudaient les lieux, car un inconvénient majeur handicapait le terrain: chaque printemps, les champs étaient inondés par le débordement du fleuve et le ruissellement de la fonte des neiges. Avant que les chauds rayons printaniers n'assèchent le sol détrempé et que l'on puisse enfin commencer les labours, il pouvait se passer un mois et parfois plus.

Cette situation saisonnière retardait d'autant les semences ce qui nuisait souvent à l'aboutissement de la récolte avant l'automne. La terre était bonne, mais la saison productive trop courte.

Un jour, en observant les fortifications de Verchères, dont il était voisin, Jean-Baptiste remarqua le large fossé qui entourait le domaine. Les tranchées, copiées sur celles des châteaux médiévaux de la mère patrie, avaient servi autrefois à protéger les habitants contre les attaques surnoises des Iroquois.

L'œuvre l'inspira.

Il eut l'idée d'utiliser le même procédé de construction, non pas pour protéger ses terres contre une quelconque attaque, mais bien pour assécher le sol. Il avait déjà observé que ceux qui demeuraient en bordure du ruisseau Jarret, un peu plus à l'Ouest, avaient des champs asséchés beaucoup plus tôt au printemps. Le petit cours d'eau servait à évacuer le surplus d'eau, laissé par la fonte des neiges, vers le fleuve.

Il se dit que s'il creusait de larges fossés de chaque côté de sa terre, à proximité du fleuve, ceux-ci joueraient sans doute le même rôle que le ruisseau de ses voisins. Il mit plusieurs saisons à creuser avec ses fils, et ce, à temps perdu, les profonds sillons qui devaient évacuer les eaux résiduelles printanières. Ses voisins, curieux, se demandaient bien ce que Jean-Baptiste fabriquait.

La sixième année, après un travail patient et ordonné, tous durent admettre que le procédé laborieux imaginé par Jean-Baptiste fonctionnait à merveille. L'eau de fonte s'écoulait maintenant beaucoup plus rapidement, laissant la terre propice au début des cultures. Le fleuve inondait encore sa terre lors des débâcles printanières, mais il venait tout de même de gagner quelques semaines précieuses d'assèchement.

À partir de ce moment-là, plusieurs voisins, aux prises avec le même problème, l'imitèrent. On se plut à désigner l'initiateur du procédé de creusage ingénieux du nom de Jean-Baptiste Laspron-De-La-Charité dit **des Fossés**.

À son départ de Trois-Rivières, quelques années précédemment, Jean-Baptiste avait cherché un endroit où s'établir avec sa jeune famille. Il était arrivé dans cette région de la rive sud du fleuve, avec sa femme autochtone et ses trois enfants en espérant s'y installer définitivement. Il savait que son père Jean et son oncle Élie avaient combattu avec l'officier Jarret dans le célèbre régiment de Carignan-Salières et il espérait que cette amitié passée entre les trois militaires l'aiderait à obtenir une concession sur la seigneurie de Verchères, concédé jadis au colonel Jarret.

Mais, malheureusement, il apprit très rapidement que l'officier Jarret n'était plus de ce monde.

Le contretemps fut un peu embarrassant pour la suite des choses. Il dut, alors, s'adresser à la succession Jarret qui était détenue par la fille du seigneur, soit Madeleine Jarret de Verchères, celle-là même qui avait, dans un passé pas si lointain, accompli un exploit valeureux. Tous connaissaient l'acte héroïque qu'elle avait réalisé à l'âge de seulement quatorze ans en repoussant une attaque d'Indiens rebelles.

Après avoir écouté l'histoire convaincante de Jean-Baptiste concernant les amitiés de son père et de son oncle avec l'officier Jarret, la dame, Madeleine, fut réceptive à la venue de la jeune famille déracinée. Elle accepta, moyennant une certaine somme d'argent, d'accorder, à cette famille plutôt hétéroclite, quelques arpents de terre en bordure du fleuve.

Si l'acquisition d'une terre fut plutôt facile, il en fut tout autrement pour l'intégration de la nouvelle famille dans cette nouvelle communauté. Le coureur des bois et sa femme indienne étaient souvent pointés du doigt, tout comme ils l'avaient été à Trois-Rivières et on les avait longtemps gardés à l'écart. Un blanc demeurant avec une sauvage était déjà insolite, mais qu'il se dise marié à celle-ci était à la limite de la compréhension.

Mais grâce au bon curé Charles Dufrost-de-la-Jammerais, qui avait su adroitement intercéder auprès de ses paroissiens, la famille avait réussi, avec plus ou moins de mal, à s'intégrer.

La première condition exigée par le curé Dufrost était que Hiawatha fut baptisée ainsi que son jeune fils amérindien. Par la suite, la nouvelle famille devait se plier rigoureusement à la pratique de la foi catholique et à ces rites. Le curé voulait bien cautionner moralement ses nouveaux arrivants, mais ceux-ci devaient se montrer fervents et fidèles à l'enseignement du pasteur. Malgré cette quasi-soumission aux mœurs du temps, la famille Laspron dit des Fossés demeura, un certain temps, une famille douteuse et peu fréquentable aux yeux de plusieurs paroissiens bien pensants.

Pour sa part, Jean-Baptiste ne s'offusqua pas de l'accueil tiède qu'il reçut. Il s'y attendait. Il se dit, qu'avec le temps, sa nouvelle communauté s'habituerait à sa famille et qu'il pourrait enfin y vivre d'une façon durable.

Il était surtout heureux de laisser derrière lui son frustrant retour dans sa propre famille. Les Laspron, les Lampron, les De La Charité et les Geoffroy de ce monde ne feraient désormais plus partie de sa vie. Il avait définitivement coupé les ponts.

Entre-temps, beaucoup plus à l'Ouest, Pierre Gaultier de La Vérendrye, un Trifluvien qui avait fait route avec Jean-Baptiste lors de ses premiers voyages vers les Grands Lacs, poussait ses explorations vers l'Ouest canadien à partir du lac Winnipeg jusqu'à la Saskatchewan. L'explorateur émérite avait acquis son expérience en pelleterie lors de son séjour au poste de traite de La Gabelle, au nord de Trois-Rivières, et c'est là qu'il avait appris à reconnaître toutes les qualités des peaux et des fourrures.

Mais pour Jean-Baptiste, plus question de poursuivre comme son ancien coéquipier Gaultier les longs voyages harassants et souvent sans lendemain sur des terres inconnues et souvent inhospitalières. Pour lui, tout cela était de l'histoire ancienne. Il était désormais résolu à s'établir, à ancrer sa famille définitivement dans un lieu sécuritaire et à devenir cultivateur.

C'est à cette tâche quotidienne qu'il allait passer les prochaines années.

Le 7 mai 1731, alors que Jean-Baptiste et Hiawatha atteignaient un âge vénérable, le village entier allait célébrer le mariage de Claude, âgé maintenant de dix-huit ans. Claude, solide gaillard, allait épouser la petite Françoise Guertin, seize ans, la plus jeune des filles de Louis Guertin du rang d'en haut.

Jean-Baptiste, qui avait maintenant une famille nombreuse, douze enfants, voulut profiter de l'occasion pour officialiser, une fois pour toutes, le virage qu'il avait pris dans sa nouvelle vie.

Quelques jours avant le mariage de son fils, il demanda et obtint une rencontre avec le curé Dufrost. Le saint homme était devenu un véritable ami et un précieux conseiller pour Jean-Baptiste. Mais l'homme d'Église ne se doutait pas de la demande pour le moins inusitée qu'allait lui faire son vieil ami.

- Allez ! Je t'écoute, mon fils. Lui avait dit le curé attentif.

Et Jean-Baptiste s'était lancé :

- Monsieur le curé, ma famille et moi sommes heureux de vivre ici depuis pas mal d'années et nous vous remercions de votre accueil et de votre appui tout au long de ces jours. Mais comme mon fils Claude s'apprête à fonder une nouvelle famille chrétienne dans votre paroisse, j'aimerais qu'à l'occasion de son mariage, il puisse désormais porter le nom de DesFossés. De toute façon, c'est sous ce nom que nous sommes le plus connus ici maintenant.

Le bon curé Dufrost regarda Baptiste dans les yeux et eut un sourire bienveillant pour son paroissien qu'il estimait beaucoup. Il connaissait l'histoire malheureuse de Jean-Baptiste et il se doutait que son initiative était reliée à l'épisode de sa fuite en avant. Il avait recommencé sa vie à neuf et il voulait, pour sa famille, effacer toutes les traces du passé.

- Si là est ton souhait, mon Jean-Baptiste, et bien... Pourquoi pas !
- Mais y-a-t-il un problème légal mon père ? L'interrogea Jean-Baptiste.
- Nous inscrirons ce nom sur le certificat de mariage de ton fils en précisant que c'est une prescription acquise par usage prolongé et tu le signeras comme témoin. Je crois que le *Code civil* le permet*.

(Afin d'éviter les homonymies fréquentes en France ou en Nouvelle-France, le Code civil permettait à des individus, ayant les mêmes patronymes, d'adopter un nouveau nom qui découlait souvent d'un sobriquet (Leblond, Lesage), d'un nom de métier (Boulangier, Meunier) ou d'un terme géographique, topographique ou écologique (Deschênes, Lamontagne, Desfossés).*

La jeune Françoise, nouvelle épouse de Claude, était, malgré son apparence délicate, une femme énergique, intelligente et d'une grande beauté. Elle connaissait bien la petite histoire de la famille de Claude. Elle savait que le grand-père Jean était décédé des suites d'une altercation avec les sauvages lors d'une de ces excursions en territoire indien. Elle était aussi au fait du séjour prolongé de son père Jean-Baptiste en territoire autochtone et elle connaissait les origines autochtones de sa mère. De plus, comme pour en rajouter, elle avait entendu toutes sortes d'histoires invraisemblables sur l'oncle Élie.

- Quelle famille bizarre ! Se disait-elle.

Elle voulait bien épouser son Claude, en faisant abstraction du passé parfois douteux de sa famille, mais elle devait assurer ses arrières. Il était hors de question que son homme suive les traces de ses prédécesseurs.

Ainsi, Françoise avait fait promettre à son futur mari, bien avant le mariage, qu'il serait présent à sa famille tous les jours que Dieu leur donnerait de vivre ensemble et que toute tentation volage de disparaître en forêt devait être écartée à tout jamais.

Docilement, Claude qui aimait sa Françoise follement, avait accepté l'accord.

Alors soit par fécondité ou par intention préconçue, tous les douze ou dix-huit mois un enfant venait au monde dans la famille de Claude Desfossés. Après Marie-Anne, François, Louis, Geneviève, Marie, Thérèse, Jean, voilà que le petit *Joseph* venait au monde. Chaque naissance amenait son lot de nouvelles responsabilités, de nouvelles bouches à nourrir et surtout éloignait son Claude de toute tentation d'escapade.

Le quotidien ne laissait aucune place à la rêverie.

En 1758, la guerre de « Sept Ans », celle que l'on appelait alors la Première Guerre mondiale, ravageait l'Europe et semblait vouloir s'étendre jusqu'en Amérique. Des troupes anglaises menaçaient tant la France que la Nouvelle-France.

Tout comme elle l'avait fait en 1665, La France envoya de nombreux soldats dans sa colonie du Canada pour fortifier d'abord la ville de Québec, puis celle de Montréal et de Trois-Rivières. Tous ces militaires venus d'outre-mer devaient défendre la colonie contre l'envahisseur britannique potentiel.

Mais cet arrivage massif de militaires exerça une forte pression sur la jeune colonie, car tous ces gens devaient être logés et nourris. Alors que les officiers de haut rang étaient hébergés chez les seigneurs de la place, les simples soldats furent cantonnés dans les casernes de Québec ou de Montréal.

D'autres durent trouver pension chez les colons dispersés le long du fleuve Saint-Laurent.

La famille de Claude, même si elle comptait déjà beaucoup d'enfants, accepta d'accueillir, dans son humble logis, deux militaires. Il fallait bien faire sa part pour aider la patrie dans son effort de guerre.

Ainsi, par un beau jour de mai, les deux invités de la famille se présentèrent à la porte des Desfossés.

Il y avait le jeune soldat Didier Brouard, 22 ans, un beau jeune homme venu de Picardie, qui semblait avoir de bonnes manières et qui était tout à fait courtois. Puis, il y avait son compagnon d'armes, un garçon plus âgé, Bertrand Lauzière, du Pays de la Loire. Celui-ci, plus taciturne, semblait mal luné.

Recevoir des membres de l'armée royale allait rapporter à Claude et à sa famille quelques émoluments pour couvrir l'hébergement des militaires et un apport de main-d'œuvre pour certaines corvées de la ferme. En ce sens, le gouverneur Montcalm avait exigé que chaque soldat participe de son mieux à la vie de l'habitant qui l'accueillait. Il fallait alléger le fardeau que leur présence ajoutait au colon.

Joseph, alors âgé de 10 ans, était ravi, impressionné et impatient de rencontrer ces visiteurs d'outre-mer. Il idéalisait déjà les militaires et voyait, dans ces hommes d'armes, une certaine grandeur d'âme et une noblesse qui contrastait fortement avec les simples paysans de son entourage. De plus, ses soldats provenaient directement de France, un pays que tous estimaient, mais que peu connaissaient réellement.

Leur arrivée ne le déçut pas. Les splendides habits bleus garnis de boutons d'orfèvrerie, leurs képis assortis et leurs longs mousquets rutilants remplissaient le garçon d'admiration. Ses hommes guindés au langage si différent du sien étaient impressionnants et surtout si à l'opposé de tout ce qu'il connaissait.

Il ne tarda pas à se lier d'amitié avec le cadet des deux militaires, soit le jeune Brouard. Celui-ci était poli, serviable avec tous les membres de la famille et particulièrement avenant et attentionné envers les plus jeunes.

Il en était tout autrement de son compagnon.

Le soldat Lauzière allait vite laisser paraître son vrai visage. Après seulement deux semaines, on devinait que le type était un fainéant, un personnage grossier et même encombrant.

Lauzière était un homme maigrelet, affublé d'un nez camus et de grosses lèvres tombantes. Il était peu communicatif et avait toujours une bonne raison pour éviter les corvées collectives sur la ferme. Il préférait s'éclipser et fainéanter au village. Jouer aux cartes, boire et se battre étaient ses occupations favorites. Quand il rentrait à la maison, souvent ivre, son attitude fruste et peu avenante terrorisait parfois les plus jeunes.

Son comportement était inacceptable et peu éloquent pour les jeunes de la maisonnée.

Claude avait dû, à plusieurs reprises, aviser son invité malpoli qu'il exigeait de bonnes manières dans sa chaumière et que s'il ne s'amendait pas, il devrait se plaindre à son supérieur immédiat. Le gaillard bourru et sournois modifiait son comportement pour une semaine ou deux, puis retombait inmanquablement dans ses travers.

Un jour, alors que Lauzière revenait du village à moitié ivre, il bouscula malencontreusement Joseph qui se trouvait sur son passage. Claude, bien assis sur sa *bergère**, tressait paisiblement des lanières de cuir qui serviraient d'attaches pour ses attelages. En observant la scène de l'impudent, il en fut fâché. Se levant rageusement, il se plaça devant le militaire pour obtenir des excuses pour son fils. Le malotru regarda son vis-à-vis avec un large sourire et de sa voix molle et hautaine, lui lança :

- Nous en France, on est respectueux des classes !

Sous-entendait-il que Claude et sa famille étaient d'une classe inférieure ?

Le visage de Claude devint rouge comme celui d'un coq de combat. Sans un mot supplémentaire, il décocha un solide coup de poing à la mâchoire du prétentieux. L'homme éméché, déjà instable, bascula et s'étendit de tout son long sur le plancher de bois.

(**Bergère* : Large fauteuil à dossier rembourré muni d'un coussin sur le siège.)

À peine remis de sa surprise et plutôt ébranlé, le soldat titubant se releva lentement sous le regard médusé du jeune Joseph. Il frictionna son menton endolori qui bleuisait à vue d'œil. Il ramassa son képi qu'il enfonça sur sa tête rageusement et marmonna :

- Ça ne se passera pas comme ça !

Sa menace, à peine audible, terminée, il se retira la tête basse. De son côté, Claude encore rouge de colère était toujours prêt à en découdre.

Ce jour-là, Joseph avait été plein d'admiration pour son père protecteur. Autant il aimait l'amabilité du jeune Brouard autant il détestait la couardise du méprisable Lauzière.

Grâce à cette altercation virile et aux récriminations régulières de son hôte, les mois passaient sans que Lauzière commette trop de bévues. Ses méfaits se passaient surtout au village et la famille n'avait pas à en subir les conséquences. L'homme était encombrant lorsqu'il traînait dans la maison, mais comme il était souvent absent, on s'y faisait.

Cependant, plus d'un mois plus tard, Lauzière se plaignit d'une fièvre et d'un certain malaise au bas du ventre. Personne ne s'inquiéta, mais le poltron semblait vraiment ne plus être le même homme. Il gardait le lit et il se plaignait sans cesse.

Il n'était vraiment pas dans son assiette.

Claude fit venir le vétérinaire du village, Henri Gagnon. Après un court examen médical de son patient, le médecin demanda à Claude de l'accompagner au chevet du malade pour lui faire entendre son verdict :

- Notre bonhomme a la *Chtouille**.
- La **quoi** ? s'interrogea Claude sans rien y comprendre.

Étendu dans son lit, Lauzière, blanc comme un drap, écoutait attentivement les deux hommes qui discutaient. Il était vraiment inquiet.

(* Chtouille ou Chaude-Pisse : Maladie sexuelle appelée aussi gonorrhée ou blennorragie.)

- Ton gars a, en d'autres mots, une *Chaude-pisse*. Reprit le vétérinaire souriant.
- Hein ? Mais c'est contagieux cette affaire-là, *Tordieux !* enchaîna Claude dans tous ses états.
- T'en fais pas, mon Claude, ça se communique seulement par relations sexuelles. Un antibiotique à base d'urine de cheval va guérir le coureur de jupons. Je pense qu'il deviendra plus sage dans ses futures relations. Termina-t-il avec un grand rire moqueur.
- Que ça lui serve de leçon. Pensa Claude dans son for intérieur.

Honteux du diagnostic médical, Lauzière s'enfonça sous ses couvertures et n'émit aucun commentaire, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

Un certain matin de juin, six mois après l'aventure de Lauzière, les deux militaires furent rappelés d'urgences par leurs officiers. Des rumeurs couraient qu'une formidable flotte navale, de plus de deux mille marins anglais, voguait vers Québec. Toutes les troupes furent mobilisées. Le gouverneur Montcalm prit toutes les mesures nécessaires pour que les forces militaires du pays entier puissent assurer la défense de la colonie.

Claude, membre de la milice volontaire des Canadiens français, fut également demandé et il dut laisser derrière lui sa jeune famille. Il promit à Françoise que son absence serait de courte durée et qu'il serait de retour dès que possible. Celle-ci, forte de la promesse obtenue avant le mariage, le regarda de ses grands yeux interrogateurs.

- Ne t'en fait pas, la femme, je reviendrai vite et je serai prudent !

Il accompagna donc ses deux jeunes pensionnaires à Montréal afin de renforcer la défense de la ville contre l'invasion anticipée des Britanniques.

Le jeune Brouard était triste de partir, car en plus de laisser derrière lui le jeune Joseph qui était devenu, pour lui, comme un jeune frère, il quittait également Françoise, la deuxième fille de Claude, celle qui avait fait chavirer son cœur. Un chaste édile amoureux s'était construit entre les deux jeunes amants et le départ était douloureux. Mais le déchirement des tourtereaux était intérieur et muet, car leur relation naissante était demeurée secrète à la vue de tous.

Deux jours plus tard, à Montréal, Lauzière et Brouard furent reçus joyeusement par leur régiment et l'on célébra les retrouvailles. Si Brouard demeurait posé et mesuré dans cette célébration, Lauzière, égale à lui-même, en profita pour boire à en devenir ivre.

Pour sa part, Claude qui ne connaissait personne à Montréal se retrouva, avec quelques colons volontaires, face à un officier français froid et guindé. La milice locale des Canadiens français n'avait pas une très bonne réputation aux yeux des généraux français et l'officier le fit sentir aux membres de la milice peu entraînée. On disait que les Canadiens étaient indépendants, indisciplinés et peu courageux.

Un lieutenant français avait même osé dire dans le mess des officiers, à l'abri des oreilles indiscrètes:

- Ils sont très braves derrière un arbre, mais fort timides à découvert.

Il y avait du vrai, dans ces paroles, mais pas pour les raisons invoquées. La milice canadienne-française utilisait les ruses de bataille des Indiens. Il fallait faire des embuscades, s'exposer peu à et s'abriter derrière de gros arbres en attendant l'ennemi. Les Européens, pour leur part, combattaient en rangées serrées et à découvert face à l'adversaire. Tactiques tout à fait opposées.

Malgré le peu de compatibilité entre les colons canadiens et les militaires français, l'heure était grave et l'on devait unir les forces pour contrer l'envahisseur anglais.

Depuis le mois d'août, la ville de Québec était assiégée par la marine anglaise et la capitale était en grande difficulté. On crut important de se porter à la défense de la citadelle qui risquait de céder d'un jour à l'autre.

Des troupes de Montréal furent désignées pour aller appuyer les défenses de Québec.

La garnison, dans laquelle étaient enrôlées Lauzière et Brouard, dut se mettre en marche. Ils laissèrent derrière eux leur hôte Claude Desfossés et se mirent en route pour le combat. Ce fut la dernière fois que Claude vit les deux militaires avec qui il avait lié certains liens. Les miliciens canadiens et une compagnie franche demeurèrent à Montréal pour défendre la ville.

Le douze septembre 1759, les canons de Montcalm et ceux des navires de Wolfe se firent écho.

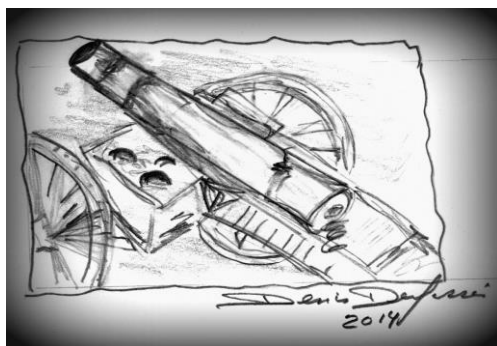
Puis sur les plaines d'Abraham, les fusils crachèrent le feu, les armes s'entrechoquèrent et les combats ensanglantés eurent lieu. Montcalm et Wolfe, comme des centaines de militaires vêtus de bleus et de rouges succombèrent.

La défaite française fut concrétisée cinq jours plus tard.

Le dix-huit septembre de la même année, De Ramsay pour les troupes françaises et Townshend pour les envahisseurs anglais signèrent à Québec, la capitulation française.

L'Union Jack allait désormais flotter au-dessus des murs de Québec et bientôt au-dessus de toute l'ancienne colonie française.

Le dix février 1763, trois ans plus tard, le traité de Paris faisait en sorte que Louis XV et la France cédaient à l'Angleterre les deux pôles du monde futur : Les Indes au cœur de l'Asie et la Nouvelle-France qui s'étendait alors jusqu'en Louisiane.



Le long du fleuve Saint-Laurent, 110 paroisses, véritable chaîne de bastions français, étaient laissées à elles-mêmes. La rupture de la colonie avec la France allait laisser ses traces. La fracture, d'ordre religieux, social et surtout intellectuel, créerait éventuellement, pour ce peuple naissant, un grave problème d'identité.

En contrepartie, le paysan canadien-français, propriétaire de ses terres, était resté indépendant économiquement. La longue succession des générations sur le même coin de terre avait favorisé la transmission des mœurs, des coutumes héréditaires, et favorisé une philosophie de vie unique. La tradition canadienne-française allait survivre. Bien arc-bouté sur sa propriété, l'habitant allait ignorer, sinon défier le nouveau pouvoir politique.

Claude, entre temps, était revenu à Verchères sans avoir combattu. Il était amer et dépité de la défaite française et réfractaire aux changements qui allait sûrement en découler. Il ne pouvait pas croire que la France les eut définitivement abandonnés.

Lorsqu'à la messe du dimanche, Claude entendit le vieux curé Dufrost-de-la-Jammerais prononcer, du haut de la chaire, un sermon où il était dit de prier pour le roi George troisième et pour la famille royale de Galles... Il se renfrogna dans son siège comme la plupart des paroissiens. Il haussa les épaules et ferma les yeux en signe de protestation silencieuse.

L'abandon de la mère patrie lui était resté de travers dans la gorge et il acceptait difficilement la nouvelle gouvernance. En sortant de l'église, il lança laconiquement à sa femme :

- Ben !...Personne ne m'empêchera de parler français à mon cheval quand je serai sur mon champ... *Tordieux!*

La rage au cœur, les gens de Verchères pensaient leurs plaies. Ils avaient beaucoup perdu : Animaux, récolte et espoir. Beaucoup de dégâts matériels et moraux, mais surtout plusieurs décès de fils, morts dans une guerre perdue et sans lendemain.

Les gouverneurs français d'hier et beaucoup de seigneurs locaux étaient repartis vers la France en même temps que les effectifs militaires valides des armées vaincues.

Un vide certain était créé et un avenir incertain hantait les colons. De quoi serait fait demain ?

Les habitants restaient seuls, définitivement seuls, avec quelques prêtres issus de leurs rangs. Les nouveaux seigneurs et dirigeants du pays seraient désormais **anglais et protestants.**



Nicolet, juillet 1775.

(Quatrième génération, Joseph Desfossés)

L'eau scintillante du fleuve Saint-Laurent continuait à couler comme si rien ne s'était passé ; mais la Colonie était devenue résolument britannique depuis plus de dix ans maintenant.

C'était un certain Murray qui était désormais le gouverneur en chef du Canada, mais, étrangement, le régime seigneurial français continuait à s'appliquer comme autrefois. Chez la famille de Joseph Desfossés, fils de Claude, comme chez la plupart des familles du milieu rural, la lutte au quotidien pour la survivance se poursuivait et rien n'était jamais gagné d'avance.

Dans les campagnes, peu de choses avaient vraiment changé. Chacun travaillait d'arrache-pied, du matin au soir, pour virer la terre, l'engrosser et en cueillir les fruits, comme autrefois. Produire des récoltes essentielles à la subsistance demeurait l'objectif vital du peuple conquis.

Pour les Britanniques, les nouveaux conquérants, la maîtrise entière du continent nord-américain demeurait l'enjeu ultime. Mais tout n'allait pas comme ils le désiraient.

Il y avait, plus au sud du Canada, les treize colonies anglaises qui étaient de plus en plus récalcitrantes. Les colons américains, particulièrement ceux de Boston, reprochaient à la Grande-Bretagne sa politique commerciale centralisante. Les exigences grandissantes du fisc impérial de Sa Majesté et les impôts multipliés (Impôts des mélasses, impôts du timbre, impôts du thé) indisposaient grandement les marchands de la Nouvelle-Angleterre. Ceux-ci menaçaient même, la Mère Patrie, de rompre tout lien si les conditions ne changeaient pas.

Les treize colonies d'outre-mer faisaient réfléchir Londres. Maintenant que l'obstacle français était levé au nord, voilà qu'une certaine ébullition apparaissait au sud.

La menace latente des marchands de Boston était prise au sérieux et exerçait une pression importante sur les conquérants anglais du Nord, soit ceux du Canada.

Cette situation embarrassante pour les Anglais allait créer paradoxalement des conditions favorables pour les colons français demeurés en Amérique.

Londres, face à l'adversité, comprit rapidement qu'il fallait se concilier les bonnes grâces de leurs nouveaux sujets canadiens et éviter les mêmes tensions qu'au Sud. Il ne fallait pas que les habitants de l'ancienne Nouvelle-France suivent le mouvement de rébellion du Sud. Cette situation allait donc favoriser une tolérance généreuse de la part de Westminster et même d'un certain laisser-faire.

Le 22 juin 1774, une proclamation royale avait même officialisé l'affaire : « *L'Acte de Québec* ». Par cette sanction royale, les Britanniques rendaient accessibles, aux Canadiens français, les fonctions d'autrefois. Ils reconnaissaient les lois civiles françaises, confirmaient la légalité du régime seigneurial et concédaient à l'Église catholique le droit de prélever la dîme.

Chez les nouveaux sujets canadiens, « l'Acte de Québec » fut reçu comme étant un gage de la bonne foi de la part des nouveaux conquérants. « The Québec Act » renfermait un principe nouveau et inédit dans une colonie de l'Empire britannique : « *La liberté pour un peuple non anglais de rester lui-même.* »

Les stratégies de Londres espéraient, par cette concession, renforcer les défenses du Canada en s'assurant la loyauté des Canadiens français. Il ne fallait pas que les contestations ouvertes des treize colonies du Sud fassent tache d'huile au Nord.

Mais pour les fermiers laborieux du bord du fleuve Saint-Laurent, la guerre, qui avait chassé la France du continent, n'était plus qu'un mauvais souvenir et l'Acte de Québec ne venait que concrétiser ce qui se faisait déjà. Chacun poursuivait donc le développement de son lopin de terre et améliora son patrimoine familial. Une bonne réserve de terres arables demeurait accessible, le colon s'autosuffisait et on pouvait espérer un avenir assuré pour les nouvelles générations.

Cinq ans plus tôt, Joseph Desfossés et son épouse Magdeleine Boudreau, avaient répondu à un avis paroissial où il était dit que l'on recherchait de braves familles pour mettre en valeur les bonnes terres de ce qui allait devenir Nicolet. Pour acquérir ces terres riches et boisées situées sur la rive sud du fleuve, en face du bourg des Trois-Rivières, le jeune couple devait s'engager à se marier selon les rites religieux de leur choix et offrir aux commanditaires anglais un prélèvement minimal pour une période de dix années. Ils devenaient en quelque sorte des *paysans métayers** et étaient redevables au sieur Pierre-Michel Cressé, intendant de la seigneurie de Courcelles.

Voilà que Joseph, sans trop le savoir, revenait dans la région ancestrale de son arrière-grand-père Jean.

Avec l'accord des familles respectives, les deux jeunes gens s'étaient rendus à Nicolet pour s'y marier et avaient obtenu les terres convoitées.

(**Paysan métayer : paysan qui exploite une terre agricole qu'il loue à un propriétaire foncier.*)

Bien sûr, ils avaient dû s'éloigner de leurs parents et amis de Verchères, mais l'occasion de s'établir était propice et une telle chance était inespérée.

De plus, l'exode était inéluctable pour Joseph puisque la terre du père, Claude, était trop exigüe pour être partagée à tous les garçons de la famille Desfossés. Pour ce qui était de Magdeleine, le déracinement n'était pas un obstacle, car elle était une habituée des déménagements.

Magdeleine, fille de François Boudreau et de Marguerite Pitre, était née en Acadie en 1755, l'année du **Grand Dérangement**.

Les Acadiens, descendants de colons français installés en bordure du golfe Saint-Laurent en 1604, s'étaient vus soudainement soumis, en 1713, à la domination britannique, à la suite du traité d'Utrecht. Mais la majorité de ces Français, souvent récalcitrants, fiers et indépendants, refusait de prêter le serment d'allégeance au roi de Grande-Bretagne, ce qui indisposait grandement les autorités locales. On devait se débarrasser de ces insoumis.

Donc, en cette année de naissance de Magdeleine, on assista au début de la déportation massive des Acadiens. Plus de sept mille individus furent éparpillés le long de la côte Atlantique afin de faciliter l'assimilation de ces Français opiniâtres.

Mais comme la Nouvelles-France était devenue, depuis 1763, une possession britannique, certaines familles francophones expatriées et nostalgiques des mœurs françaises profitèrent du moment pour faire un retour en milieu connu.

Ainsi la famille Boudreau, déportée dans un premier temps au Massachusetts, était revenue dans l'ancienne colonie française. Le couple Boudreau et plusieurs autres expatriés comme eux, qui étaient demeurés fidèles à la religion catholique, venaient ainsi grossir les rangs de la petite communauté française si isolée de l'ancienne mère patrie, la France.

- Magdeleine ! prépare les enfants et un peu de provisions, car demain j'attelle la « Noire » pis on va à Trois-Rivières ! Lança Joseph en rentrant de l'étable.

- J'ai besoin de plusieurs pièces d'équipement pour réparer les roues tels des moyeux, des bandes de roulements et diverses graisses, et c'est seulement en ville que je peux les trouvées, enchaîna-t-il.
- Ça me va, mon homme, j'en profiterai pour faire certaines provisions pour la maison.

Joseph et Magdeleine aimaient leur nouveau village. Ils possédaient une bonne terre, des voisins serviables et Joseph avait même développé une dextérité reconnue de tous. Il était devenu un très bon charron pour sa communauté. L'embardeur de roues était habile de ses mains et c'est à lui que l'on confiait tous les problèmes de roues, de la brouette à la charrette.

Magdeleine, pour sa part, était la jeune mère de deux garçons et son ventre gonflé annonçait la venue d'un prochain poupon. Enceinte de cinq mois, elle espérait secrètement la venue d'une fille. Mais comme Joseph parlait déjà au masculin du nouveau bébé à venir elle se gardait bien d'avouer son désir maternel.

Pour Joseph, des gars sur une ferme c'était une main-d'œuvre utile et bon marché en devenir.

Malgré ce léger différend, plus ou moins avoué, Magdeleine était heureuse en amour et bien intégrée dans son rôle de mère au foyer. Mais son isolement dans la blanche campagne rendait l'hiver long et ennuyeux. C'est pourquoi une visite en ville enchantait tant la jeune maman. Elle se faisait une joie de briser la monotonie de ce mois de janvier qui n'en finissait plus.

Un petit voyage à Trois-Rivières et une visite à la parenté la rendaient fébrile et enthousiasment.

Elle se dit qu'elle devrait habiller chaudement *Louis*, quatre ans et son frère cadet Samuel, deux ans, afin que les deux jeunes garçons soient bien au chaud pendant ce rude voyage hivernal. Même si le trajet n'était que d'une vingtaine de kilomètres, il faisait extrême froid en ce temps-ci le l'année.

- À quelle heure comptes-tu partir mon homme ? s'informa-t-elle.

- Ben !... Si on se lève à cinq heures, on pourra traverser le fleuve au lever du jour
- J'ai dit à la cousine Bedette, l'automne passé, que nous leur ferions une petite visite la prochaine fois que l'on passerait dans le coin. Penses-tu que l'on aura le temps d'aller les voir? S'informa Magdeleine impatiente de revoir son amie et d'avoir des nouvelles de la parenté.
- Ben sûr que oui ! La rassura, Joseph. Puis il enchaîna :
- Je voudrais d'abord aller au sanctuaire Notre-Dame du Cap, puis faire des achats chez les marchands de Trois-Rivières ; mais entre les deux, on aura sûrement le temps de faire une « *saucette** » chez les cousins Lampron. Ajouta-t-il tout sourire.

(* *Saucette* : expression, désignant faire un saut, une courte visite.)

Traverser le fleuve sur la glace était toujours une aventure hasardeuse, mais en ce moment glacial de l'année, le chemin était quand même relativement sûr. De plus, en hiver, c'était le seul lien possible entre les deux rives.

La nuit ne s'était pas dissipée lorsqu'ils quittèrent Nicolet. Le froid était mordant. Les naseaux du cheval laissaient échapper une vapeur blanche et la neige crissait sous les patins de la petite voiture.

Les enfants avaient pleurniché un peu avant le départ, car la nuit avait été trop courte ; mais ils somnolaient maintenant. Arrivés en bordure du fleuve, à l'endroit où un chemin de glace temporaire traversait l'étendue d'eau gelée, les passagers demeurèrent un moment à l'arrêt. Ils étaient silencieux et un peu anxieux devant ce désert blanc et froid que constituait l'étendue de glace. Joseph brisa l'engourdissement de la famille en criant à son cheval :

- Hue !... La Noire.

Le frêle « *berlot** » de bois s'engagea sur l'immense surface d'un blanc opalin alors qu'un gros cercle jaune et lumineux se levait à l'est. L'astre du jour était le présage d'une journée radieuse, mais combien froide !

Des craquements sourds et lointains rappelaient aux passagers téméraires qu'ils circulaient sur une surface instable.

Il fallait suivre scrupuleusement le chemin balisé de maigres épinettes, car la glace pouvait avoir par endroit une épaisseur douteuse. La voiture glissait facilement sur la surface de neige durcie et de légers soubresauts secouaient les voyageurs aux endroits où le vent avait créé des congères. La bise du nord était cinglante et transportait de mini-rafales de neige qui gelait les visages déjà rougis.

(*Berlot : petite carriole que l'on désignait aussi par le mot anglais : *sleigh*)

Après avoir cahoté près d'un kilomètre sur la vaste étendue blanche et menaçante, la petite église du Cap-de-la-Madeleine apparut sur la droite, à travers un brouillard qui allait en se dissipant.

Magdeleine eut un soupir de soulagement. Elle n'aimait pas être à la merci du fleuve gelé.

Une halte réconfortante au sanctuaire marial allait permettre à la famille transie de se reposer.

À la suite de la messe matinale de huit heures, et surtout après s'être bien réchauffée, la famille Desfossés se dirigea chez les cousins Lampron voisin de la célèbre et miraculeuse petite église de pierres.

Il était déjà dix heures et le vent glacial persistait ; la journée était lumineuse.

Mais Joseph était tout de même mal à l'aise de se présenter ainsi à l'impromptu.

- *Tabarnouche* ! D'là grande visite rare. Entrez ! Entrez ! Venez prendre un petit « Caribou » pour vous réchauffer. Lança un Ernest *Lampron** jovial.
- On ne vous dérangera pas longtemps. Il faut qu'on se rende à Trois-Rivières pour acheter des provisions. Intervint Joseph un peu mal à l'aise et soucieux de déranger le moins possible les cousins.
- Wo ! Wo ! là!... Bedette nous a préparé une bonne platée de fèves au lard et de la bonne tarte à la *farlouche** pour dîner. Dégreziez-vous !

(**Lampron* : Laspron est devenu Lampron avec l'usage)

(**Farlouche* : Mélange de raisins secs et de mélasse servant de garniture pour une tarte.)

Heureuses de se revoir, les femmes échangeaient déjà les derniers potins de l'heure alors que les hommes ne tardèrent pas à s'installer près du « poêle à deux-ponts » pour siroter un verre de gin, tout en remplissant l'espace ambiant de la fumée de leur pipe.

Les femmes parlaient des enfants qui grandissaient trop vite, de la grippe qui semblait mauvaise en cette saison et des projets pour le printemps et l'été à venir. Bedette ne manqua pas de donner à Magdeleine ses conseils avisés concernant l'arrivée du prochain poupon Desfossés.

De leur côté, les hommes discutaient ferme de la politique du moment. La lettre d'invitation que les Américains avaient faite aux Canadiens, les incitant à se joindre à eux pour former la quatorzième colonie, étaient sur toutes les lèvres. Fallait-il prendre parti ? Toute cette histoire ressemblait à un conflit de famille entre Anglais européens et coloniaux. Ernest et Joseph se mirent d'accord : Personne, chez les colons francophones, n'avait envie de participer à un conflit qui ne les regardait pas

La visite chez les Lampron fut plus longue que prévu et l'on ne s'attarda pas longtemps chez les marchands de Trois-Rivières.

Magdeleine avait trouvé du sel, du sucre, de la farine et d'autres condiments essentiels pour la maisonnée alors que Joseph avait acheté quelques fixations de métal pour réparer les attelages, des moyeux, des graisses et les outils aratoires. Ils avaient trouvé l'essentiel de leurs achats chez le marchand général Aaron Hart de la rue Notre-Dame.

Ils n'avaient pas lambiné en ville et ils s'étaient pressés de compléter rapidement leurs achats prévus, car ils tenaient à reprendre rapidement le chemin de retour. On savait qu'à trois heures de l'après-midi, le soleil commençait déjà à décroître à l'horizon et il était souhaitable d'éviter de se faire surprendre par la noirceur sur le fleuve.

Il était quinze heures trente lorsqu'ils traversèrent à nouveau le fleuve et le jour pâlisait déjà à l'horizon.

Quand ils arrivèrent enfin à Nicolet, la nuit était déjà fort avancée et les enfants s'étaient endormis bien au chaud dans les bras de leur mère, sous la chaude couverture de peau de vache. La journée avait été éprouvante, mais combien satisfaisante.

Sur la place de la petite église de Nicolet, on discutait fort. Le soleil printanier, trop faible pour faire disparaître les tuques et les mitaines rognait tout de même les derniers bancs de neige. Des flaques d'eau boueuse rendaient la place peu accueillante, mais c'était le prix à payer pour vaincre les derniers reliquats de l'hiver.

Ce matin-là, la population était divisée entre les propos du clergé qui incitait ses ouailles à l'obéissance civile envers les autorités locales et certains dissidents qui prônaient de prendre le parti des « Bostonnais ». Les treize colonies anglaises étaient en révolte ouverte contre les Britanniques et un certain George Washington venait de prendre le commandement des indépendantistes.

Il fallait prendre position.

Dans les milieux ruraux du tour du lac Saint-Pierre, on était bien loin de l'action. Ailleurs, à Québec et à Montréal principalement, des combats sporadiques faisaient rage entre les troupes britanniques et des expéditions militaires américaines en sol canadien. En 1776, la ville de Trois-Rivières fut même occupée par des troupes américaines, de février à mai.

Certains colons qui avaient participé aux combats malheureux de 1760 contre les Anglais voyaient, dans l'arrivée des Américains, une occasion favorable pour enfin évincer les Britanniques du pays. Des chefs de milices encourageaient les habitants à prendre les armes et à adhérer à la nouvelle nation naissante, les États-Unis d'Amérique.

D'autres, comme le clergé, les notables du village et quelques colons pacifiques étaient favorables aux Anglais. Ils ne désiraient que la paix et prêchaient pour que tous demeurent loyaux envers l'autorité britannique.

Les pro-anglais rappelaient à chacun les bons traitements reçus depuis la conquête et insistaient sur les concessions majeures que les Anglais leur avaient accordées par l'Acte de Québec.

Tout commença quand le gros Édouard Bernier, fervent de l'action rebelle des Américains, se mit à pousser le jeune James O'Grady et à le traiter de sale vendu d'Irlandais. L'attroupement, plutôt pacifique jusque-là, dégénéra. Joseph vit les deux frères aînés de James repousser le gros Bernier et c'est là que la bataille à coup de poing s'enchaîna. Chacun voulut défendre son voisin et chacun se sentit interpellé. Joseph, plutôt neutre dans le débat, voulut séparer les belligérants et reçut un vilain coup de coude au visage. Plus les gens intervenaient plus le nombre de participants à l'échauffourée augmentait. On avait une quasi-mêlée générale.

C'est le bedeau Matildon qui mit fin à l'altercation. Il fit entendre la grosse cloche manuelle qui trônait à l'entrée de l'église, ce qui figea momentanément l'assistance. Les têtes se tournèrent vers Matildon et celui-ci en profita pour s'écrier de sa grosse voix tonitruante :

- Les gars ! Les gars ! Rentrez chez vous ! C'est assez comme ça !

Personne ne voulait aller plus loin, dans cette bataille émotive et improvisée. L'important était de sauver la face. En s'arrêtant là, à la demande du bedeau chacun avait son honneur sauf. Mais la tension demeurait vive et les murmures en sourdines se faisaient bourrus. Les chapeaux tombés dans la boue furent secoués et les quelques blessures aux mains et aux visages allaient être pansées plus tard. La foule se dispersa.

Les treize colonies anglaises, si loin du quotidien québécois, ne laissaient tout de même pas les gens indifférents. Pourquoi tout risquer pour un projet qui n'était pas le leur ? D'un autre côté, allions nous passer outre à une si bonne occasion ? Fallait-il s'impliquer ou non ? La division ou l'indécision, du moins dans les propos, était vive et d'actualité.

Ce jour-là, Joseph rentra à la maison avec un œil tuméfié qu'il tentait de dissimuler sous le revers de son chapeau.

Mais l'inévitable se produisit le quatre juillet 1776.

Le Congrès américain avait écrit, en janvier 1776, une troisième et dernière lettre aux citoyens canadiens-français les invitant à se joindre à la révolution éminente. Mais l'appel était demeuré sans effet.

Le 17 mars, les troupes britanniques étaient rejetées à la mer et abandonnaient le siège de Boston. Le 4 juillet de la même année, « The Liberty Bell » retentit partout sur la côte Atlantique. La déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique était approuvée et signée par les 56 délégués représentant les treize colonies à « Independence Hall ».

Il y eut encore, pour un certain temps, une molle résistance des Britanniques ; mais ne pouvant contrer plus longtemps la révolte américaine, le roi George III accordait finalement l'indépendance à ses treize colonies rebelles.

Le Canada devait maintenant composer avec le puissant dynamisme du nouveau pays voisin qui voulait entraîner les Canadiens français dans son sillage.

Chez les Desfossés, on entendit dire que trois habitants du rang voisin, qui avaient pris parti pour les Américains, avaient quitté leur ferme pour aller s'installer dans les environs de Boston. Puis, trois mois plus tard, un nommé Allard, demeurant au village, était destitué de ses fonctions d'administrateur municipal à la suite des enquêtes menées localement par les émissaires du gouverneur Carlton. Il était accusé d'avoir collaboré avec l'ennemi américain.

Il y eut beaucoup de rumeurs, de confusion et d'embrouillement sur le perron de l'église de Nicolet. Les nouvelles provenant des États du sud étaient parfois contradictoires et on n'en connaissait pas trop les tenants et les aboutissants. Mais une chose était certaine, les Canadiens français s'étaient tenus hors de la révolte.

L'épisode de l'indépendance des treize colonies anglaises allait chambouler, bien malgré eux, la quiétude des habitants de Nicolet. S'ils n'avaient pas voulu se joindre aux Américains dans leur projet d'indépendance, ils allaient tout de même subir les effets du grand dérangement.

En quelques mois seulement, on vit arriver de nombreux sujets britanniques déracinés de leurs terres nourricières. Ceux-ci, fidèles à la couronne britannique, avaient abandonné leurs fermes du Vermont, du Maine, du Massachusetts ou d'ailleurs au sud de la frontière et émigré au Canada. Ils voulaient rester fidèles à l'Angleterre et désapprouvaient les indépendantistes. On les appelait les « **loyalistes** ».

Ils furent bientôt suivis par d'autres : d'anciens Acadiens, jadis déracinés de Louisbourg et expatriés aux quatre vents. Ils tentaient eux aussi un retour dans la vague des changements.

Tous ces nouveaux arrivants créaient une effervescence encore inconnue au village et chacun de ces nouveaux arrivants revendiquait son bout de terre. L'extension du peuplement vers l'intérieur des terres devenait inéluctable.

On assista alors à l'ouverture de nouveaux territoires encore inexploités, éloignés du fleuve, et à la création de nombreux Townships. L'arrière-pays allait s'ouvrir.

Plusieurs années plus tard, on désignera les Townships, ces nouveaux développements agricoles loyalistes, sous l'appellation française de **Cantons**.

Si la région avait été majoritairement française jusque-là, Joseph et Marguerite avaient maintenant des voisins anglophones du nom de James Cuthbert, Peter Coffin et d'Alexander Davidson. Puis d'autres, possédant les deux langues, comme les Doucet, les Leblanc et les Thibault, Acadiens nouvellement arrivés de la Nouvelle-Angleterre.

Il y avait même, un peu plus loin, un rang habité uniquement par des Anglais. Ceux-ci, fort de leur nombre, demandaient haut et fort qu'une église protestante puisse être érigée au bord de la rivière.

Pouvait-on accepter toutes ces doléances sans mot dire ?

Heureusement, de nombreux habitants fraîchement arrivés étaient des Irlandais de confession catholique, ce qui créa un certain contentieux au sein même du nouveau milieu anglophone. Les Acadiens et les Irlandais étaient satisfaits de l'église catholique de Nicolet et s'intégraient facilement aux nouveaux voisins francophones alors que les protestants désiraient leur propre établissement religieux et leurs célébrants. La polémique existait au sein des nouveaux arrivants.

Chez le colon canadien-français, la confrontation amusait et rapprochait.

Cet arrivage de nombreux émigrants anglophones dans la région aurait pu modifier le visage français de la jeune colonie, mais tel ne fut pas le cas.

Les nouveaux venus se voulaient sympathiques et tentaient de se lier aux *autochtones** du pays en essayant d'apprendre la langue de Molière. De plus, une forte natalité chez les francophones, un enracinement profond dans les mœurs traditionnelles et une solidarité exemplaire, chez les gens de souche, firent obstacle au risque d'assimilation.

Les autorités britanniques qui avaient escompté sur l'arrivée massive des loyalistes pour noyer les francophones catholiques dans la masse des arrivants anglophones furent vite déçues. Après un certain temps, ils ne purent que constater que le résultat désiré n'y était pas.

Si le flot des loyalistes venant cohabiter avec les Canadiens français n'avait pas atteint l'effet désiré, et bien, on essaierait alors un autre stratagème.

(* Autochtone : originaire du pays qu'il habite. Dans ce cas-ci, les Canadiens français et les métis.)

En 1791, un acte constitutionnel britannique, voté à Ottawa et sanctionné à Westminster, divisa la colonie en deux entités distinctes, soit le Bas-Canada constitué du pourtour du fleuve Saint-Laurent et le Haut-Canada qui allait devenir la province de l'Ontario.

Le Haut-Canada, situé plus à l'Ouest, près des Grands Lacs, majoritairement composé des loyalistes de l'Empire-Uni, issus de la guerre d'indépendance américaine, était déjà résolument anglophone et protestant. Le Bas-Canada, pour sa part tardait à s'angliciser et demeurait fermement catholique.

On avait laissé trop longtemps à ce peuple francophone et catholique son autonomie. Il allait maintenant être difficile de les fondre dans le système britannique.

On profita tout de même de l'occasion pour introduire d'une façon obligatoire le parlementarisme à la mode britannique dans les deux nouvelles provinces et on créa ainsi un tout nouveau pays que l'on nomma pompeusement : **Le Canada Uni d'Amérique.**

(Bien que le Haut et le Bas-Canada soient des colonies théoriquement démocratiques ayant une assemblée législative élue par la population, dans les faits, les colonies ne possédaient aucun pouvoir réel. Le régime demeurait monarchique et la Couronne royale, qui était à Londres, était représentée sur place par un gouverneur général, qui avait plein pouvoir pour nommer le Conseil exécutif.

Le Bas-Canada était principalement dirigé par une élite montréalaise anglophone (dont John Molson et James McGill) qui désirait servir les intérêts commerciaux et économiques de la haute société britannique.)

Le jour de l'an 1801.

(Cinquième génération, Louis Desfossés)

En France, pays très loin dans les pensées du colon canadien-français, on venait de vivre un tournant capital : « La proclamation de la première République ». La monarchie française n'existait plus et un brillant militaire du nom de Napoléon Bonaparte, général dans les armées de la première République française, allait remporter de nombreuses et brillantes victoires et changer la configuration de l'Europe. Il allait même être proclamé « Empereur » dès 1804.

Mais ici au Canada, on était à la veille du jour de l'an et surtout on assistait à la naissance de ce nouveau siècle. Ce qui comptait avant tout pour le colon, c'était la température du moment et le quotidien rural. Tous les événements lointains d'outre-mer n'atteignaient pas l'habitant de Nicolet, car l'information ne circulait pas.

La journée avait été maussade ; le vent et la poudrierie avaient enfariné le paysage et le froid mordant avait gelé le sol dur comme pierre. Mais c'était la température normale pour cette fin de décembre.

Malgré la froidure, un cortège guilleret, de gens du village, était passé pour cueillir *la Guignolée* *. Des produits de la ferme, mis en pots à l'automne, avaient été remis aux « guignoleux » afin que les paroissiens les plus démunis puissent profiter d'un beau panier de provisions à la Saint-Sylvestre.

On avait le cœur léger et généreux chez les Desfossés et l'on n'avait pas manqué d'offrir aux visiteurs pompettes un breuvage chaud ou un petit verre de gin maison pour ragaillardir les troupes.

(**Guignolée* : De l'expression « Au gui, l'an neuf » ; c'est une fête de partage organisée par les habitants du rang ou du village dans toute la vallée du Saint-Laurent.).

Puis le jour du Nouvel An arriva.

Les festivités ne pouvaient commencer avant le moment traditionnel et solennel : « **la demande de la bénédiction paternelle** ».

C'était l'aîné des garçons, le grand et costaud Louis, qui devait faire la demande. Ce jour-là, jour des retrouvailles, comme il y avait deux familles réunies sous le même toit, il y eut deux bénédictions. Celle de Joseph, à la demande de Louis, et celle d'Édouard, frère de Joseph, à la demande de son fils aîné, Jean. Les deux groupes agenouillés religieusement, chacun dans son coin, étaient silencieux en attente du geste traditionnel. Joseph et Édouard, qui prenaient très au sérieux leur rôle paternel, s'enorgueillirent de répondre positivement à la demande. Ils firent, de concert, le signe de la croix avec emphase et cérémonie :

- Que Dieu vous bénisse, au nom du père, du fils et du Saint-Esprit. Je vous souhaite à tous une bonne et heureuse année... Et le paradis à la fin de vos jours.

Comme ce début de nouvelle année coïncidait avec l'an « un » du nouveau siècle, le moment était d'autant plus marquant qu'il était le présage d'un renouveau, c'était le début de la modernité. Aux États-Unis, on avait vu apparaître le bateau à vapeur, en France, c'était la télégraphie et la première boîte de conserve, et en Grande-Bretagne, la presse hydraulique et surtout les premiers anesthésiants en médecine. Les inventions se multipliaient.

Le siècle qui commençait était le gage d'un avenir nouveau et prometteur.

Après la bénédiction traditionnelle des paternels, c'était les embrassades mutuelles, les souhaits de toutes sortes et les vœux pour une nouvelle année pleine de nouveauté.

Puis les accolades passées, la fête pouvait enfin commencer.

Le violon fut sorti de son étui et la *ruine-babines** apparut dans les mains de Joseph.

(**Ruine-babines* : harmonica ou instrument de musique à anches libres)

Il y avait de la musique plein la maison : des chansons à répondre animées par les jeunes, la gigue « du pendu » de Joseph et les rigodons canadiens d'Édouard s'enchaînaient sans discontinuer. La fête s'emparait de la maisonnée et l'ambiance devenait endiablée. Les jeunes dansaient et les plus vieux tentaient de suivre le rythme.

Le menu traditionnel du temps des fêtes était de mise : On allait tantôt se régaler de la dinde farcie, des pâtés à la viande et du ragoût de pattes de cochon. Mais avant toutes choses, il y avait le *p'tit Caribou** pour ceux qui étaient en âge de boire. Joseph en avait une bonne provision et l'on ne s'en privait pas.

Mais malgré la boisson qui enivrait, il fallait demeurer alerte, avoir un œil sur les jeunes adolescents, car à la moindre inattention, on pouvait retrouver dans un coin sombre de la maison deux cousins qui se bécotaient.

(* *P'tit Caribou* : boisson alcoolisée locale, souvent de fabrication artisanale.)

Après avoir épuisé tous les répertoires musicaux connus, on faisait bombance, histoire de reprendre des forces ; puis la fête reprenait de plus belle.

Tard dans la soirée, avant que les plus jeunes aillent au lit, c'était la distribution des étrennes : une orange pour chaque enfant, quelques friandises tirées des produits de l'érable et des jouets de fabrication artisanale.

Quelle belle journée de festivités !

Deux jours plus tard, il était temps pour Édouard et sa famille de rentrer à Verchères. Après un copieux déjeuner d'œufs, de pain de ménage frais du jour et de fèves au lard qui avaient mijoté toute la nuit, les embrassades et les « au revoir » fusèrent de toute part.

Trois jours de visite avaient brisé la monotonie d'un long automne et marqué le début de l'hiver 1801.

La maison était dans un état de grands désordres. L'hébergement momentané d'une famille de huit enfants en plus de la maisonnée habituelle qui comptait déjà dix enfants ou adolescents, exigeait des prouesses d'imagination. Il avait fallu se tasser, trouver, pour chacun, un coin pour dormir et un bout-de-table pour manger. De plus, deux semaines de préparatifs avaient été nécessaires à la maîtresse de maison pour tout planifier. Confectionner une boustifaille quasi militaire qui devait satisfaire des appétits insatiables et nombreux, jour après jour, n'avait pas été de tout repos.

Maintenant, il fallait nettoyer et remettre la maison en ordre... Et ça, c'était le travail des femmes.

Joseph, fatigué après ce grand dérangement, était demeuré songeur sur sa chaise berceuse. Il se préparait mentalement à aborder une conversation d'homme à homme avec son fils.

Il en avait parlé avec son frère Édouard et son projet était maintenant mûr. Il était temps d'aborder le sujet avec son aîné.

Comme Louis s'apprêtait à revêtir ses *bottes à vêler** pour se rendre à l'étable, il lui lança :

- Éloigne-toi pas mon Louis, il faut qu'on se parle.
- Oui le père ! Répondit le grand et fort jeune homme.

Joseph, âgé de 56 ans, était un peu là de la routine de la ferme depuis quelque temps et jonglait avec l'idée de céder sa terre à son fils. Édouard, son frère, lui avait donné son avis éclairé sur le sujet et son idée était maintenant faite. Il était temps d'aborder la question avec son garçon aîné.

Pendant que Magdeleine et ses quatre filles s'affairaient, devant l'évier de la cuisine, à récurer les piles d'assiettes et de chaudrons, Joseph et Louis prirent place près du poêle à bois.

(**Bottes à vêler* : Bottes du cultivateur. Vêler : mettre bas en parlant d'une vache.)

Louis craqua une allumette pour rougir le fourneau de sa pipe et tendit la flamme restante à son père. Une volute de fumée blanche se dégagait de la bouche de Joseph au moment où il prit la parole :

- Écoute ti-Louis, ça fait maintenant cinq ans que tu fréquentes la belle Magdeleine Lacourse... Tu ne penses pas que vous devriez penser au mariage, *Batèche* !

Louis connaissait la belle Magdeleine depuis bien plus longtemps puisqu'elle était la jeune sœur de son meilleur ami, Pierre Lacourse. Mais depuis ces dernières années, la jeune fille qui s'épanouissait et qui devenait femme avait éveillé chez Louis beaucoup d'intérêt. C'est comme si le jeune homme venait de découvrir, dans son propre jardin, la fleur rare, celle que son cœur attendait.

Les deux jeunes gens avaient longtemps hésité à s'avouer leur intérêt mutuel, mais l'étincelle amoureuse avait fini par éclorre et les amants se fréquentaient désormais ouvertement.

- On y pense, *Calvince* le père !... Si on n'est pas encore marié, c'est parce que l'on veut partir du bon pied. Magdeleine ramasse son trousseau de noce pendant que je fais quelques économies. Dans quelques mois, ça va être fait... Ne t'inquiète-toi pas le père !

Joseph, heureux et souriant, donna une tape amicale dans le dos de son fils en signe d'approbation. Il l'aimait bien son Louis. Il savait que le jeune homme avait une bonne tête et qu'il serait digne de l'héritage qu'il se proposait à lui offrir.

- C'est ben correct de même mon gars. V'là ce que j'ai pensé ! Comme t'es le plus vieux de mes fils, c'est à toi que revient la terre *icitte*.

Un peu mal à aise, Louis appréhendait ce moment depuis quelque temps. Il savait que cette conversation aurait lieu tôt ou tard et il ne voulait pas froisser son père... Mais il avait un autre projet ! Comment l'annoncer au paternel sans le blesser ?

Il tenta délicatement d'expliquer la chose à son père :

- Écoute le père, t'es ben « *smart ** » de m'offrir ta terre, mais on a d'autres plans moi pis Mag. Offre ta terre à Sam, je pense qu'il va être fou de joie.

Quelque peu contrarié par cette réponse inattendue, Joseph demeura un moment muet. Il passa sa main calleuse dans sa barbe rousse et regarda Louis attentivement. Il ne s'attendait pas à une telle rebuffade. Il poursuivit tout de même :

- C'est quoi votre plan de vie, *Batèche* ? S'interrogea-t-il soucieusement et un peu rageur.

Louis savait qu'il indisposait son vieux père et il voulut le rassurer :

(*smart : québécisme signifiant : gentil)

- Ben, tu sais que Mag est instruite. Elle sait lire, écrire, *pis* aussi compter. Alors elle a lu des livres sur les nouvelles méthodes d'agriculture utilisées de l'autre bord, en Europe, et on a l'intention d'essayer ça *icitte*.

Mais pour Joseph, la méfiance était de mise. Il n'aimait pas beaucoup les nouvelles affaires et il savait que les jeunes étaient parfois trop téméraires. Quelles idées saugrenues la Magdeleine avait-elle mise dans la tête de son fils ?

Le grand-père de Magdeleine, qui avait été le clerc du notaire Dielle de Trois-Rivières, s'était fait un devoir d'apprendre à ses petits-enfants les rudiments de la lecture, de l'écriture et du calcul. À cette époque, moins de dix pour cent de la population citadine savait lire et écrire, et encore moins dans la population rurale environnante. Les connaissances scolaires de sa future épouse faisaient l'orgueil de Louis, lui qui n'avait que peu fréquenté l'école.

Mais cette érudition indisposait parfois les simples fermiers ignares.

- C'est quoi le rapport avec ma terre ?
reprit Joseph en élevant la voix.

Le vieil homme n'aimait pas la tournure des choses et il était devenu sombre et un peu décontenancé.

C'est alors que Louis exposa à son père le projet qu'il caressait depuis trois ans.

Un vieux marchand richissime de Trois-Rivières, Aaron Hart, avait acheté en 1795, l'ensemble de la seigneurie de Bécancour. Il avait obtenu de la veuve de John Gough, Mme Reine Pommerleau, un vaste territoire qui s'étendait du fleuve Saint-Laurent jusqu'aux nouveaux townships d'Aston et de Blanford, plus au Sud. Comme le vieux était mort en décembre 1800, il laissait un héritage colossal. Ezékiel Hart, un des fils, héritait donc de la seigneurie Bécancour et de beaucoup d'argent. Celui-ci, aussi entreprenant que son père et tout aussi bien entouré des autorités dominantes du moment, désirait développer les terres de la rive sud et surtout en exploiter les riches forêts de bois francs.

Alors Pierre Lacourse, le frère de Magdeleine, et lui avaient manœuvré pour obtenir des lots sur la seigneurie nouvellement acquise. Les deux hommes voulaient y développer une agriculture commerciale exclusivement fourragère.

Les deux associés comptaient utiliser un nouveau modèle d'agriculture triennale composée de foin, d'orge et de jachère. Chaque culture serait produite dans un champ distinct et chaque année on modifierait la culture des champs d'une façon rotative afin d'éviter l'appauvrissement des sols.

Pour faire suite à leur projet, les deux beaux-frères avaient rencontré officiellement Ezéchiél Hart, devant le notaire Dielle, et l'héritier Hart avait consenti à signer une location de lots avec option d'achat.

Tout ce baratin était bien compliqué pour Joseph qui regardait son fils tout en cherchant à comprendre. Ce qui le tracassait surtout, c'était le type d'agriculture que son fils voulait pratiquer. Lui, il était de l'ancienne **école** et il favorisait les méthodes ancestrales.

- *Batèche* ! Vous pensez vivre de ça !
Lança Joseph un peu déboussolé par
les propos qu'il jugeait sans avenir et
un peu suicidaire.

Louis fixa son père et acquiesça de la
tête :

- Oui le père... Mais pas que de ça !
Tout l'arrière des terres, que l'on
veut exploiter, est planté d'érables,
de noyers, de hêtres et de bouleaux.
Et l'on sait que la famille Harte
envisage de construire un nouveau
moulin à scie sur la rivière *Puante**.
Alors l'hiver, moi puis Pierre, on va
bûcher pour vendre notre bois à la
scierie des Hart.
- Ouais !... Lança Joseph songeur. Ces
nouvelles idées le dépassaient.
- Mais... vous ne ferez pas de blé ?

(* La rivière Bécancour était parfois appelée la
rivière *Puante*, nom donné par les Abénakis qui
occupait la petite réserve de Wôlinak en bordure
du cours d'eau.)

Pour ce qui était de la coupe du bois, Joseph trouvait l'idée pas mauvaise, mais il ne comprenait pas pour le blé.

- Non... Pas de blé le père! Depuis que les fermiers du Haut-Canada ont étendu leurs champs au bout des Grands Lacs, ils ont cassé le prix du blé. Ils nous envoient leur surplus *icitte* et débordent même sur les *States** et ce, à des prix que nous ne pouvons pas concurrencer. Alors produire du blé *icitte* sur nos terres... c'est de la pure perte de terrains.

Joseph, la bouche grande ouverte, réfléchissait... Ses certitudes se bouscullaient et s'entrechoquaient avec la réalité du moment. Son fils avait raison sur un autre point : le prix du blé avait beaucoup baissé dernièrement.

- Comme ça... Tu n'auras pas ta propre terre, tu vas partager avec ton ami Pierre une terre que vous allez louer ?

(*States : Mot anglais, utilisé pour abrégé : Les États-Unis d'Amérique.)

- C'est ça le père. On appelle ça une coopérative.

Joseph avait été pris au dépourvu par son fils. Il voulait lui céder sa terre et voilà que celui-ci avait un tout autre scénario à lui soumettre. Il cracha dans le pot et ralluma sa pipe qui s'était éteinte. Estomaqué, il demeura songeur.

Magdeleine, aidée de son grand-père, avait fait de nombreuses recherches sur le projet envisagé. L'orientation qu'elle donnait à son futur mari et à son frère était porteuse d'avenir. Dans les années qui allaient suivre, le bois d'œuvre allait être une matière de plus en plus recherchée et le blé de l'ouest allait éventuellement éteindre les petites productions locales.

Désormais, les moulins à farine allaient être déclassés et remplacés graduellement par les moulins à scie.

Après une longue réflexion, Joseph mit ses doutes de côté et abdiqua. Il tendit la main à son fils et lui dit :

- Batèche ! Si c'est ça que tu veux faire, mon gars, je te souhaite la meilleure des chances dans ton projet. J'espère que, toi et ton associé, vous voyez juste.

Il se tourna vers sa femme et ses filles qui lavaient toujours la vaisselle en jacassant bruyamment et leur cria :

- Hé les filles. On va aller aux noces bientôt !

La bonne humeur apparente de Joseph masquait son désarroi.

Ce soir-là, Joseph eut du mal à s'endormir et il repensa à la conversation qu'il venait d'avoir avec son fils. Il se dit que son Louis était devenu bien mature et qu'il devait faire confiance à la jeunesse. Finalement, il comprit que c'était à Samuel, son deuxième fils, qu'il devait s'adresser pour la succession de sa terre.

Samuel était déjà marié depuis un an, mais lui et son épouse, enceinte de six mois, habitaient toujours la maison paternelle des Desfossés. Le jeune couple n'avait pas encore leur propre maison et avait espéré s'établir bientôt dans le rang voisin, mais l'argent manquait pour le moment.

Voilà que les tourtereaux apprendraient bientôt, sûrement avec beaucoup de joie, qu'ils allaient devenir propriétaires de la maison paternelle.

Peu de temps après ce début de siècle, certains événements, pas très lointains, allaient perturber les mœurs du pays.

À Québec, un nommé Pierre Stanislas Bédard, soutenu par plusieurs réformistes canadiens-français, créait un quotidien qui prônait l'autonomie du peuple francophone. Le journal qui s'appelait « Le Canadien » avait pour épigraphe : « *Notre Religion, Notre Langue, Nos Lois* ».

Ce journal dit subversif était une menace latente pour l'ordre établi.

Après seulement deux mois d'existence, au printemps 1807, un « *Warrant** » fédéral était émis. Il fallait soumettre ce foyer de discorde. Le gouverneur James Henry Craig fit émettre un mandat d'arrêt contre l'imprimeur et celui-ci fut conduit en prison.

Des soldats de Sa Majesté perquisitionnèrent l'atelier, s'emparèrent du matériel d'impression et confisquèrent les papiers du journal « Le Canadien ».

Bédard et ses collaborateurs furent accusés par le juge de paix Ross Cuthbert de « pratiques traîtresses » et le quotidien fut rapidement rayé de la carte. Ce premier mouvement francophone sera suivi, quelques années plus tard, par la naissance du parti « des Patriotes » mené par Louis Joseph Papineau et Robert Nelson.

(**Warrant* ; Un bref judiciaire autorisant un agent de la paix à faire exécuter un jugement rendu.)

Pour la première fois de leur histoire, les Canadiens français prenaient conscience de leur importance comme peuple fondateur et majoritaire. Ils voulaient occuper une place qui leur revenait dans le nouveau pays ; mais ils se butaient aux autorités dirigeantes.

Dans un parlementarisme truqué, comment pouvait-on dissimuler le fait que le Conseil législatif soit réservé en grande majorité aux anglophones. Le Bas-Canada n'avait-il pas une population de 156,000 âmes françaises contre 10,000 Britanniques ?

En voulant brider le démon de la démocratie du peuple canadien-français, n'allait-on pas, plus sûrement, le déchaîner ?

Bécancour, mai 1813.

Louis venait de livrer une pleine charrette de bois à la scierie du village et comptait, sur son chemin de retour, reprendre sa femme et ses enfants qu'il avait laissés au presbytère, le matin même. L'entreprise, qu'il menait avec son beau-frère Pierre, était florissante et il espérait bientôt se libérer de ses derniers créanciers.

Alors qu'il attendait patiemment devant l'église depuis plus de dix minutes, il vit arriver le *boghei** du gros Isidore Granbois qui venait aussi quérir ses enfants. Le bonhomme jovial et volubile était comme le journal du village ; rien ne lui échappait. Louis profita du moment pour s'informer des nouvelles de l'heure :

- Salut Isidore ! Paraît-il que nous sommes en guerre contre les Américains ?

(**boghei* : Sorte de voiture légère (cabriolet) tirée par un ou deux chevaux.)

Le gros homme rougeaud, presque chauve, accrocha lentement les rênes de son cheval bai au barreau de la galerie et s'approcha de Louis avec sa démarche chaloupée. Il essuya son long front ruisselant avec son mouchoir fleuri et se braqua devant son interlocuteur. Ses yeux rieurs brillaient d'intérêt. Il était tout heureux d'avoir une oreille attentive pour pouvoir colporter quelques potins :

- Ben oui! Dit-il. Les Américains s'en prennent aux Britanniques dans l'ouest du pays. On parle d'une bataille imminente dans ce coin-là du pays. Ça se passe quand même assez loin pour le moment. J pense que ça va faire dur, là-bas.

Louis regarda Isidore inquiet et poursuivit :

- *Calvince* ! J'espère que cette affaire-là ne viendra pas jusqu'*icitte* !

Satisfait de l'attention que lui portait Louis, l'homme orgueilleux se gonfla le torse et poursuivit :

- J'espère que non *Gériboire*!

L'homme ventru, qui zézayait légèrement, poursuivit la discussion en apportant de nouvelles informations avec sa parlure particulière :

- Il y a le fils aîné des Pothier, dans le troisième rang, qui s'est engagé, il y a deux semaines. Il est parti avec deux jeunes Abénaquis de Wôlinak pour se joindre à une garnison de Canadiens français :
« Les Voltigeurs ». Ils se trouvent actuellement dans la région de Châteauguay où sont attendues des troupes américaines.

Très intéressé par les histoires de son vis-à-vis et se rappelant le sermon à connotation politique entendu à la dernière messe dominicale, Louis ajouta :

- Le curé a dit, dimanche passé, que les Américains veulent se débarrasser des Britanniques, même *icitte* sur le bord du Saint-Laurent.

Isidore avait son avis sur la chose et il ne se fit pas prier pour l'émettre :

- Si les Américains chassent les Britanniques du Canada, ils vont prendre leur place et on risque de se faire imposer leur religion et leurs lois. *Pis ...* On risque de voir débarquer de nouveaux immigrants américains *icitte...* Ça va encore réduire la disponibilité des bonnes terres pour nos enfants. Je pense que ce n'est pas une bonne affaire que d'appuyer ces républicains.
- *Calvince* Isidore! T'as ben raison. On n'est peut-être mieux comme on est là. On peut parler notre langue, pratiquer notre religion et c'est ben correct comme ça.

Leur conversation fut soudainement interrompue par un tintement bruyant venant du bâtiment voisin. Les deux hommes se retournèrent prestement pour regarder d'où venait le tintamarre.

C'était Charles Desfossés, le jeune fils de Louis, qui sonnait la grosse cloche de la nouvelle école installée temporairement dans le presbytère de l'église de la Nativité. Les treize enfants, qui s'y trouvaient, sortirent avec un grand vacarme en s'écriant d'une même voix :

- Yé ! L'école est finie. C'est les vacances d'été.

Le curé Antoine Desforges avait autorisé Magdeleine et quelques autres femmes du village à utiliser la salle du presbytère pour que les enfants y reçoivent l'instruction des premiers sacrements et une base élémentaire de lecture, d'écriture et de calcul. Ainsi, trois fois par semaine, Magdeleine et deux autres mamans se transformaient en *maîtresses d'école*.

Le frère et la sœur de Charles faisaient également partie des treize enfants du rang qui recevaient cette scolarisation volontaire et encore très rudimentaire. Les femmes, ses institutrices improvisées, faisaient leur possible pour enseigner aux jeunes les éléments de base ; mais les livres de langue française, utilisés dans l'école embryonnaire, étaient plutôt rares et désuets.

Les liens inexistants avec l'ancienne mère patrie, la France, privaient la petite communauté des manuels scolaires nécessaires pour cette classe qui avait des élèves de la première à la quatrième année. Même si quelques livres originaux du Canada, en provenance du Séminaire de Québec, arrivaient à l'occasion, tels les catéchistes et l'abécédaire, le matériel intellectuel faisait cruellement défaut.

Mais c'était ainsi et on faisait avec les moyens du moment.

Pour Charles, cependant, cette année scolaire terminée allait être sa dernière à l'école du rang. Il avait atteint sa quatrième année et surtout il avait treize ans et du poil au visage. Son jeune frère *Bazilide*, qui lui n'avait que cinq ans à ce moment-là, profiterait probablement, lorsque son tour serait venu, d'une plus longue scolarité que la sienne.

Du haut de ses treize ans bien sonnés, Charles en avait assez d'user son fond de culotte sur les bancs d'école pendant que plusieurs de ses amis travaillaient déjà au champ.

Fier de la pilosité duveteuse qui poussait sous son nez ; il se sentait maintenant beaucoup trop grand pour partager ses journées avec tous ces jeunes de la classe. Comme tous les hommes qui l'entouraient, il espérait avoir bientôt un travail manuel plus adapté à son âge. Il se sentait maintenant suffisamment grand et robuste pour rivaliser avec les adultes.

Son père, Louis, qui avait travaillé d'arrache-pied durant les quinze dernières années, allait sûrement apprécier d'avoir une paire de bras supplémentaires. Les affaires allaient rondement et on avait ouvert de nouvelles terres à proximité du lot original. Comme de plus en plus d'agriculteurs délaissaient les cultures traditionnelles, dont le blé, et se tournaient vers l'élevage laitier, la demande de fourrage pour les animaux de la ferme augmentait d'année en année. Ainsi le foin, l'orge et le seigle, produits par les familles Lacourse et Desfossés, se vendaient à bon prix.

De plus, leur autre entreprise, celle de la coupe du bois, était florissante. La guerre napoléonienne qui sévissait en Europe apportait à l'industrie du bois de nouveaux débouchés.

En effet, le blocus naval français qui coupait tous passages entre les îles britanniques, la Suède et la Norvège, privait l'Angleterre de son approvisionnement habituel en bois d'œuvre. Pour les Britanniques, la pression était insoutenable. Le blocus ralentissait considérablement la construction des navires de guerre et la marine Royale de Sa Majesté Impériale ne pouvait subir de délai ; elle était la clef de voûte de sa toute nouvelle puissance sur les mers.

C'est donc vers ses colonies d'outre-mer dont les Indes, l'Australie et particulièrement le Canada que la Grande-Bretagne se tourna. Du jour au lendemain, le bois d'œuvre abondant de la jeune colonie canadienne devint une denrée très recherchée, une source d'approvisionnement remarquable.

L'économie du pays en fut transformée.

Cette période historique fut cruciale pour la vallée du Saint-Laurent, car elle lança l'exploitation forestière à grande échelle sur l'ensemble du Bas-Canada.

Des moulins à scie s'installèrent un peu partout. Sur la rivière Saint-Maurice, sur la rivière Des Outaouais, sur la rivière Batiscan, de même que sur les cours d'eau de la rive sud.

Finis le bois équarri à la hache comme autrefois ; les ports de Trois-Rivières, Québec et Montréal exportaient désormais, en grande quantité, poutres, planches et mâts provenant des dizaines de moulins à scie nouvellement ouverts.

Pour les deux associés, Louis et Pierre, la manne était providentielle, quasi miraculeuse. Même si la plus grande partie des profits allait aux scieries dirigées par des anglophones et aux installations portuaires gouvernementales, les deux hommes profitèrent tout de même des prix avantageux que leur procurait le commerce du bois.

Alors pour Charles, son entrée dans le monde des adultes était à propos. Il se voyait déjà accompagner son père et son oncle au champ l'été et en forêt pour la coupe hivernale du bois d'œuvre.

Mais le hasard allait un peu bouleverser ses plans. Ainsi la joie provoquée par la fin des classes et la venue de l'été fut de courte durée, car un événement inattendu se produisit.

Le grand-père de Charles, qui se disait fatiguer depuis quelque temps, fut frappé d'un malaise soudain. Joseph, âgé de 69 ans, ne mourra pas de cet accident malencontreux, mais son cœur malade laisserait désormais l'homme avec des capacités physiques grandement diminuées.

Dès que la nouvelle fut connue, Louis, inquiet pour son vieux père, n'hésita pas à se rendre à Nicolet au chevet du malade. Il constata rapidement que l'homme ne serait plus jamais le même.

Joseph allait rester paralysé, irrémédiablement, sur l'ensemble de son côté gauche. L'homme invalide devait définitivement abandonner tous ses travaux manuels.

L'événement malencontreux allait modifier la suite des choses, particulièrement pour Charles.

Samuel et son frère Augustin, qui possédaient maintenant la terre paternelle, furent pris au dépourvu. Les travaux des champs ne pouvaient subir de délai, mais l'incapacité de l'aïeul créait un retard et un criant besoin de mains-d'œuvre pour la moisson qui venait à grands pas. Les deux frères se tournèrent donc vers leur frère Louis pour recevoir un aide momentané afin d'accomplir les tâches exigeantes du moment.

Après une courte réflexion, Louis qui ne pouvait pas quitter ses occupations de Bécancour offrit à ses deux frères une solution temporaire.

Comme Charles, le plus vieux de sa famille, était maintenant disponible et suffisamment fort pour occuper la place d'un homme, Louis leur suggéra de prendre son fils aîné pour remplacer leur vieux père. L'offre généreuse fut acceptée, même si le principal intéressé n'en fut informé que beaucoup plus tard.

Ce soir-là, à son retour chez lui à Bécancour, Louis fit comme son père l'avait fait avec lui quelques années auparavant, et rencontra Charles près du poêle à bois en allumant pensivement sa *pipe de blé d'inde** :

- Écoute mon gars ! T'es assez grand maintenant pour travailler à temps plein. Tu vas aller aider tes oncles à Nicolet pour tout l'été et à l'automne tu reviendras *icitte* et tu m'accompagneras pour *faire du bois** en haut du rang Croche.

Charles demeura momentanément abasourdi par ce qu'il venait d'entendre. Il était, bien sûr, triste pour son grand-père et, en même temps, un peu désespéré par l'offre de son père.

(* *Pipe de blé d'inde* : Pipe amérindienne fabriquée à partir d'un épi de maïs)

(* *Faire du bois* : Aller bûcher en forêt)

Au fond de lui-même, il était partagé. D'un côté, il était flatté de se voir considérer comme un égal aux hommes de la famille ; mais il était surtout heureux de pouvoir enfin monter au bois pour bûcher, l'automne venu. Mais, en contrepartie, il avait le cœur lourd juste à penser de quitter sa famille, ses amis, son monde de Bécancour.

- D'accord p'pa ! Dit-il avec une légère hésitation en penchant la tête en guise de soumission.

Charles, comme chacun de ses quatre frères et de ses deux sœurs, vouait à ses parents un grand respect et une obéissance qui ne pouvait pas être contestée ; à cette époque on ne discutait pas les décisions du père.

Si quitter la maison, même temporairement, était douloureux pour le jeune garçon, il se dit que l'été serait vite passé et qu'il pourrait enfin travailler en compagnie de son père, sur sa terre à bois, un rêve qu'il caressait depuis un bon bout de temps.

Mais les choses ne se passèrent pas tout à fait comme prévu. Après un été passé à Nicolet, il y en eut un second et finalement, au printemps de 1816, le grand-père, Joseph, décéda d'une deuxième attaque cardiaque.

Après une veillée au corps de trois jours et une cérémonie religieuse à l'église, Victoria se retrouva, avec ses enfants réunis, devant la fosse qui reprenait à tout jamais la dépouille de celui qui avait assuré la continuité de la descendance.

- *Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris**

Le deuil chagrina beaucoup la famille et fit en sorte que Charles passa les quatre saisons estivales suivantes chez ses oncles à Nicolet. Même si, chaque automne, il revenait à Bécancour pour la coupe du bois qui durait l'hiver, il finit par se détacher graduellement de sa famille de Bécancour. Il n'avait pas cru, au début, que le premier été se reproduirait à quatre reprises, mais peu à peu, il se faisait à l'idée.

(*Genèse II v.19 : Souviens-toi, homme, que tu es poussière, et que tu redeviendras poussière.)

À l'âge de dix-huit ans, il eut une offre qu'il ne pouvait pas refuser.

L'histoire prit forme lorsque Louis Proulx, un homme d'affaires de Trois-Rivières, prit possession de la seigneurie de Saint-François. Cette transaction financière, bien qu'étrangère à la famille Desfossés, allait tout de même changer la vie de Charles.

Le 20 août 1819, devant le notaire Dumoulin, Marie-Anne Lemaître-Lottinville, 72 ans, veuve de Michel Gill, cédait à Louis Proulx les terres, les habitations et le moulin à farine qu'elle possédait le long de la rivière Saint-François.

Proulx était un homme d'affaires avisé et il ne voulait pas perdre son temps et son argent dans de veines entreprises. Il ne demeurait pas à Saint-François-du-Lac et il avait besoin d'un personnel de confiance pour développer son investissement trop éloigné de son domicile.

L'automne venu, Proulx se mit à la recherche de jeunes personnes habitant les alentours pour mettre ses terres en exploitation.

Charles avait rencontré à quelques reprises monsieur Proulx par l'entremise de son oncle Samuel. Proulx aimait bien le jeune Desfossés qu'il trouvait vaillant et il était prêt à lui donner sa chance. Une entente était imminente entre les deux hommes ; mais Charles devait obtenir l'assentiment de son paternel pour conclure.

Alors que Charles revenait chez ses parents, comme chaque automne, il ne remarqua même pas les parures automnales qui enjolivaient son patelin d'enfances. La saison était hâtive et les feuillus étaient déjà parés de toutes leurs couleurs. Mais le jeune homme était absorbé totalement par l'offre du sieur Proulx et appréhendait une réponse négative de la part de ses parents.

Il devait, à tout prix, convaincre son père d'acquiescer à son projet pour que son rêve prenne son essor.

Après la grande messe de onze heures, alors que tous s'attardaient devant l'église pour colporter ou recevoir des nouvelles ou des rumeurs du voisinage, Charles attira maladroitement son père à l'écart pour aborder le sujet qui le préoccupait :

- Écoute p'pa ! Je pense aller travailler à mon compte, le printemps prochain à Nicolet.

Louis regarda longuement son fils en s'interrogeant sur les réelles intentions du garçon. La bouche grande ouverte, il écoutait la suite.

- Ça fait cinq ans que j'aide mes oncles Samuel et Augustin sur leurs terres à Nicolet et je crois qu'il est maintenant temps que je pense à mon avenir. Je crois qu'ils peuvent aisément se passer de moi !

Quelle mouche avait piqué son fils ? Il constatait, bien sûr, qu'il avait un homme devant lui ; mais à dix-huit ans, malgré sa carrure, il demeurait un jeune adolescent fragile à ses yeux de père. Il lui répondit :

- Oui, je comprends ! Mais as-tu une place où te faire engager mon gars ?

Comprenant l'intérêt que son père accordait à son propos, Charles osa poursuivre résolument en entremêlant quelque peu ses idées :

- Justement p'pa, il y a un monsieur Proulx à St-François-du-Lac qui demeure en fait à Trois-Rivières... En tout cas ! Il ouvre de nouvelles terres et il m'offre de travailler pour lui comme engagé. Puis il a dit, si tout va bien... qu'il est prêt, par la suite, à me concéder un lot boisé sur la seigneurie de Saint-François.
- Qui est ce monsieur Proulx ?
L'interrogea son père, suspicieux et un peu sceptique.
- Ben !... C'est un homme assez riche qui a ben de l'allure... L'oncle Sam le connaît bien et il pourra t'en parler plus que moi.

Louis était dubitatif. Il ne voulait pas déplaire à son fils, mais il trouvait le projet bien fragile.

Charles était d'un aplomb remarquable, mais comme tous les jeunes de son âge, il pouvait parfois s'emballer facilement... Puis il n'avait que dix-huit ans après tout.

- Tu ne trouves pas que Saint-François c'est un peu loin ?

Charles comprenait que l'idée faisait son chemin dans la tête de son paternel. Il devait trouver les bons arguments et manœuvrer habilement. Celui-ci finirait sûrement par acquiescer à sa demande. Il renchérit fébrilement :

- Tu sais p'pa, la distance, entre Nicolet et Bécancour, n'est pas beaucoup plus grande que pour Saint-François et *icitte*. Je pense que je peux suivre ton exemple et faire comme tu l'as fait quand tu es parti de chez ton père.

Charles venait d'atteindre une corde sensible. Louis se rappelait que son propre père lui avait fait confiance jadis et qu'il était peut-être temps de passer au suivant. Mais il voulait résister encore un peu :

- Oui, mais... Je n'avais pas ton âge !

Charles demeura muet. Il savait que la chance qui se présentait à lui était inespérée...son père allait-il acquiescer à sa demande ?

Louis remarqua l'air trouble de son fils. Son intention n'était pas de décourager le jeune homme, mais bien de s'assurer de son bien-être. De plus, il avait envisagé de lui faire une place à ses côtés, dans sa propre entreprise, le moment venu.

- Écoute mon Charles, je vois ton oncle Samuel la semaine prochaine et je m'informe au sujet de ce monsieur Proulx et de son projet. Je te donnerai ma réponse après cette rencontre, es-tu d'accord ?

- Oui p'pa ! Dit-il en penchant la tête vers l'avant en signe de soumission.

Avait-il réussi à convaincre son père? Il l'espérait. De plus, il savait pertinemment que son oncle Samuel serait son allié dans cette affaire.

Ce qu'il avait omis de dire à son père, c'est qu'une histoire d'amour couvait aussi dans la tête du jeune homme. Par pure coïncidence, il avait rencontré la très belle Angélique du magasin général de Nicolet et les deux jeunes gens s'étaient plus au premier regard. La jeune femme discrète qui servait derrière le comptoir lui avait remis sa commande et ses beaux yeux bleus enjôleurs avaient marqué le garçon d'une façon indélébile. Depuis ce moment, il revoyait la jeune femme occasionnellement, mais il n'osait pas lui confier sa flamme ardente.

Il savait bien au fond de lui-même que cet amour était impossible. La belle Angélique était déjà mariée au propriétaire du magasin, un homme qui avait vingt ans de plus qu'elle. Il devait donc garder ce secret bien au fond de lui-même afin d'éviter tout scandale.

Saint-François-du-Lac, 1823.

(Sixième génération, Basilide Desfossés)

Si l'indépendance de 1776 des treize états américains avait causé un certain dérangement au Bas-Canada, la Révolution française de 1784 fut, pour sa part, absente des préoccupations du peuple canadien-français. C'était comme si le colon vivait sous une coupole, isolé du monde. En milieu rural, les journaux étaient presque absents ou les rares exemplaires qui se rendaient au village étaient souvent de langue anglaise. La population, peu scolarisée, qui savait à peine lire ne s'intéressait pas à ses journaux souvent périmés et surtout écrits dans un langage incompréhensible pour eux. Les événements européens ou internationaux occupaient que peu de place dans le quotidien du paysan.

Ainsi, les principales informations d'intérêt général arrivaient, le dimanche, par le sermon du curé ou par les propos colportés par quelques paroissiens irlandais ou acadiens sur le perron de l'église.

On devait donc se fier aux ouï-dire de tout un chacun. L'indépendance progressive de certains pays d'Amérique du Sud, les guerres européennes menées par Napoléon en Europe et le balbutiement de certaines colonies africaines, tout cela se passait comme dans un autre monde. Ici, on se limitait aux potins locaux. Si un événement mondain ou un scandale conjugal ou politique éclatait au village ou même à Trois-Rivières, la population en faisait ses *choux gras* et tout le monde en parlait ; mais si la France, ce pays lointain qui les avait abandonnés, devenait subitement une république, on en était que très peu préoccupé.

Heureux ceux qui ne savent pas... Tant que le mal ne les atteint pas.

À Saint-François-du-Lac en ce début de siècle, les jours s'écoulaient paisiblement. La vie sur les fermes était dure, mais on était aguerri. La région, était fertile, la forêt abondante et le gibier sauvage omniprésent. Que pouvions-nous espérer de mieux ?

Charles, qui avait obtenu l'aval de son père, avait pu réaliser son projet. Il avait géré habilement les affaires du Sieur Proulx, il avait obtenu son lopin de terre, et, en moins de deux ans, il était devenu un Nicoletain à part entière.

Le garçon entreprenant avait acquis une certaine notoriété dans sa communauté et les jeunes filles du village reluquaient le beau et jeune célibataire qui semblait avoir un si bel avenir. Mais une énigme demeurait. Pourquoi n'avait-il pas encore de fiancé ?

- Un si bon parti ! Et dire qu'il n'a pas encore de femme dans sa vie. Se plaisait-on à dire.

Mais le jeune Desfossés était sourd à ces remarques. Il dédiait toutes les minutes de ses journées à son travail quotidien. Il profitait de la chance qui lui avait été offerte et son travail acharné portait de plus en plus ses fruits. Il devait prouver à chacun, particulièrement à son père, qu'il pouvait lui aussi réussir par lui-même. Mais, en même temps, il cachait bien son amour irraisonné pour la belle Angélique.

Chaque fois qu'il se rendait au magasin général, il espérait être servi par celle qui à chaque occasion chavirait son cœur. Des sentiments intenses basés sur une attirance physique mutuelle devaient être réprimés. Et quand Charles retournait chez lui, seul et rongé par son amour impossible, il était incapable de démêler ses idées charnelles, sensuelles et amoureuses.

Et là, c'est dans ses tâches quotidiennes qu'il refoulait son fol amour : couper les arbres, essoucher, labourer, semer, couper et cueillir les récoltes ne laissaient au jeune homme que très peu de temps à l'oisiveté et aux pensées concupiscentes.

L'été, de l'année précédente, il avait reçu, durant les semaines de vacances scolaires, la visite appréciée de son jeune frère Basilide. Cet apport de main d'œuvre, au moment important des semences, avait donné un peu de répit au jeune agriculteur. Il espérait, cette année encore, que son père, Louis, accepterait de libérer le garçon de treize ans pour l'épauler sur sa terre. Mais, cette fois-ci, il aurait souhaité que Basilide fasse un plus long séjour à Saint-François. Peut-être une année entière.

Louis pour sa part comprenait bien que Charles avait besoin de soutien pour bien s'établir dans sa nouvelle vie et il était favorable à ce que le jeune adolescent passe du temps avec son frère aîné tout en acquérant une précieuse expérience de travail. De plus, il n'était pas mauvais d'éloigner, temporairement, son plus jeune fils de l'emprise dominatrice de sa femme.

Mais Magdeleine, véritable mère poule, résistait à la demande de Charles. Pas question de laisser aller son dernier rejeton loin de la maison. Elle évoquait le fait que Basilide n'avait pas encore terminé sa septième année et qu'il était hors de question qu'il quitte la maison sans une solide éducation. Si elle avait accepté, avec beaucoup de réticence, que Charles quitte le nid familial quelques années plus tôt, il n'était pas question que son dernier fils parte aussi.

Louis, qui savait bien que la coupure serait difficile entre la mère et le fils, dut user de maints arguments afin de faire fléchir la mère réfractaire.

Une certaine tension ébranla le couple.

Le dimanche matin suivant, Louis annonça unilatéralement sa décision. Basilide irait aider son frère à Nicolet. Pour faire comprendre à la femme entêtée sa prise de position, il avait tranché en ajoutant qu'autant Basilide que Charles y gagneraient dans l'aventure. Il était temps que Basilide muscle ses bras autant que son esprit.

L'homme de la maison avait parlé.

Une moue bien sentie de la maîtresse de maison créa un climat malsain qui embrouilla l'harmonie familiale quelques jours.

Heureusement, la terre que Charles occupait à Saint-François était située à quelques kilomètres de la réserve indienne d'Odanak. Cette proximité de la réserve allait jouer en faveur des deux garçons et allait atténuer la résistance de Magdeleine.

Les Abénakis qui habitaient un territoire d'un demi-lieu carré en bordure de la rivière avaient hérité de ces terres par un décret ministériel en échange de leur fidélité lors des combats contre les Américains en 1775.

Le décret signé « By the Lt Governor's command J. Goldpap » stipulait que le territoire mentionné était mis à la disposition du peuple Abénakis, mais demeurait une propriété d'état. Les Jésuites devaient être les tuteurs de la communauté et ceux-ci s'étaient donnés le mandat d'évangéliser ces pauvres âmes de sauvage.

L'église paroissiale De la Nativité, construite et administrée par ces mêmes Jésuites, était située en bordure de la réserve indienne à une très courte distance de la maison de Charles. Ce voisinage de l'église et des Jésuites avait servi la cause de Charles. Un lieu si près de l'église et d'une communauté religieuse catholique ne pouvait être qu'un bon endroit. Ce fut l'argument massue qui eut raison des dernières résistances de Magdeleine. La femme pieuse s'était dit que si ses fils devaient être loin d'elle, au moins ils seraient près de Dieu.

Basilide s'installa finalement, le printemps venu, chez son frère Charles.

La saison fut bonne cette année-là, même que l'hiver qui suivit allait être favorables aux deux fils de Louis. Deux moulins à scie récemment construits sur la rivière Saint-François permirent aux deux frères de vendre, à bon prix, le bois abondant et de qualité que l'on retrouvait sur leur terre.

Cinq ans plus tard, Charles qui avait attendu le *délai de viduité** épousait la veuve de l'apothicaire, la belle Angélique Saint-Amand. De mauvaises langues racontaient que Charles et Angélique s'étaient fréquentés en secret avant la mort du vieil apothicaire, mais cela n'était que des ragots de vieilles pimbêches jalouses.

(**Délai de viduité* : Il s'agit du délai imposé à une veuve ou à une divorcée avant de pouvoir se remarier.)

Dans les faits, Charles avait bien rencontré à quelques reprises la belle Angélique avant le décès du vieil homme, mais nul ne pouvait certifier que les deux jeunes amants eurent une quelconque relation amoureuse du vivant du feu mari. Mais la question demeurerait entière.

Si le mariage de Charles et d'Angélique pouvait enfin unir les deux amoureux après un si long moment d'attente, il laissait Basilide dans une situation un peu inconfortable. Il se sentait un peu comme la troisième roue du carrosse dans la maison du nouveau couple. Malgré son jeune âge, 19 ans bientôt, il éprouvait le besoin de mettre une distance entre lui et le jeune couple de mariés. Ou il retournait à Bécancour chez ses parents ou il créait son propre chez lui.

Mais comme Charles qui avait trouvé son point d'ancrage, Basilide aussi avait eu son coup de cœur.

Basilide avait rencontré Marie-Agathe lors d'une soirée paroissiale qui marquait la *Chandeleur** et en un rien de temps, il était tombé amoureux de la belle fille rousse plantureuse et combien attachante. Marie-Agathe avait deux ans de plus que lui mais l'âge n'avait pas d'importance pour le garçon, car il faisait lui-même plus vieux que son âge. Il se disait que sa maturité allait vite combler l'écart.

Le 21 octobre 1833, six mois après le mariage de Charles, une deuxième noce allait déplacer à nouveau la famille Desfossés vers Saint-François-du-Lac. Marie-Agathe Jannel, fille de Jean-Baptiste Jannel et de Geneviève Morvan, se présentait au bras de Basilide Desfossés dans la toute nouvelle église de la Nativité, récemment reconstruite après un incendie.

(*Chandeleur : fête catholique de la *Présentation*, le 2 février.)

Basilide et Marie-Agathe avaient préparé rigoureusement ce jour souhaité. Marie-Agathe, fille prévoyante et intuitive, avait cumulé un trousseau de mariage fort impressionnant et avait encouragé Basilide à bâtir leur nid d'amour avant leur union.

Durant la dernière année, Basilide n'avait donc pas ménagé ses efforts. Il n'avait pas été rare de l'apercevoir à cinq heures du matin déjà à la tâche et de le voir rentrer à la brunante chaque jour. Il travaillait une partie de sa journée sur les champs de son frère Charles, donnait six heures par jours à la scierie des Proulx où il était manœuvre, et il terminait ses longues journées sur sa propre terre.

La terre qu'il possédait était située au bout de la montée d'en haut, à la limite des terres de Charles et à l'est de la réserve indienne. Elle était fertile et permettait à Basilide de cultiver tout le fourrage nécessaire au projet qu'il caressait : l'élevage d'animaux de ferme.

Depuis l'automne, il construisait avec l'aide de son frère et de son voisin et bon ami, ti-Paul, sa petite maison de bois et une étable en prévision du grand jour. De plus, la semaine dernière, il s'était rendu au village pour recevoir huit vaches *Ayrshire**, un bœuf et six pourceaux en provenance de Liverpool, via Halifax et Trois-Rivières. Grâce à ses économies et à un emprunt au notaire Potiron, il avait pu se payer ce cheptel qui allait animer sa nouvelle ferme.

Comme la plupart des fermiers du tour du lac Saint-Pierre, Basilide se lançait dans l'aventure de la ferme laitière.

Le jeune homme avait longtemps hésité à s'engager, comme son frère ou son père, en agriculture, car il savait qu'une nouvelle perspective d'avenir s'offrait aux jeunes de sa génération : **Le travail de bûcheron.**

(* *Ayrshire* : Race bovine britannique en provenance du comté d'Ayr en Écosse.)

De l'autre côté du fleuve, en remontant le Saint-Maurice, de nombreux moulins à scie s'étaient installés le long de la puissante rivière. La forêt, quasi inexploitée, y était abondante et accessible. Des colons, venus de toutes les régions entourant Trois-Rivières, quittaient leurs terres pour aller faire fortune comme bûcheron en Mauricie.

En quelques mois d'hiver, un engagé pouvait recevoir jusqu'à quatre cents piastres pour son travail en forêt. Puis s'il se faisait embaucher pour convoier le bois coupé qui flottait sur la rivière, le printemps venu, il pouvait ajouter quelques autres centaines de piastres à ses gages. Même qu'un bon « Driver* », qui était en charge des immenses radeaux de billots qui descendaient la rivière, pouvait confortablement vivre que de ce nouveau métier.

(* « *Driver* » Mot anglais, rapidement traduit par le Canadien français en « *Draveur* ».)

Basilide connaissait l'opportunité qui s'offrait à lui puisque son ami et voisin, ti-Paul Robichaud, vivait déjà, depuis deux saisons, l'aventure en Mauricie.

Ainsi, Paul Robichaud avait abandonné le défrichage et le labourage de sa terre située à proximité de celle de Basilide, car son travail à la scierie Proulx, durant la belle saison, doublé de ses excursions en forêt, chaque hiver, lui rapportait suffisamment pour bien faire vivre sa famille. Il pensait d'ailleurs vendre sa terre et s'installer bientôt au village.

Les hommes, de la trempe de Robichaud, montaient, tard l'automne, jusqu'au pays des sauvages pour abattre des arbres. Ils étaient logés et nourris, aux frais de la compagnie, dans des cabanes de bois ronds où ils passaient l'hiver.

Ce n'était pas toujours facile, avouait parfois ti-Paul, mais combien valorisant à côté du travail morne et routinier du cultivateur.

La neige, le froid et les longues heures de travail étaient le lot de ces manieurs de haches. Les moments de détente se passaient dans une absolue promiscuité autour d'un foyer chauffant et cuisant. L'air était chargé de fumée et d'effluves nauséabonds difficiles à supporter. La nourriture, composée exclusivement de haricots, de lard salé, de pois, de pain souvent ranci et de mélasse, devenait parfois lassante et surtout indigeste. La propreté était déficiente et, à l'occasion, des insectes parasites, poux, coquerelles et punaises venaient incommoder les campeurs. Le linge humide était mis à sécher à l'intérieur des « *shack** » et l'odeur de la sueur, de la nourriture et des flatulences rendait l'air irrespirable.

Mais malgré tous ces désagréments et l'âpreté de la vie en forêt, les hommes développaient une franche camaraderie et lorsqu'ils touchaient leurs gages, ils oubliaient rapidement les dures privations qui avaient accablé leur quotidien.

(**shack* : Cabane de bois primitive en forêt.)

*Ça commence au fond du lac Brûlé,
Autour du huit ou dix mai.
La mort à longues manches,
Vêtu d'écume blanche,
Fait rouler le billot pour que tombe Sylvio.
Sylvio danse et se déhanche,
Comme les dimanches, les soirs de dance,
Remous qui hurlent, Parfums qui saoulent,
Reste debout Sylvio !*
(Extrait de La Drave de Félix Leclerc.)

À l'époque des bûcherons, l'homme partait de longs mois pour gagner son pain et la femme, seule à la maison, élevait la marmaille.

Malheureusement, plusieurs de ces hommes valeureux dilapidaient honteusement une bonne part des sommes gagnées en jeux et en beuverie. Leur retour au domicile conjugal créait inmanquablement des drames familiaux.

Mais ce n'était pas le cas de Ti-Paul qui ramenait chaque printemps ses gages toujours plus abondants.

Pour Marie-Agathe, il n'était pas question que son homme suive le modèle de son voisin et ami. Même si Robichaud avait rapporté plus d'argent en deux ans que son jeune époux en cinq ans d'un labeur journalier, elle préférait avoir son amoureux près d'elle plutôt que de le voir partir, l'automne venu, dans ces lieux de perdition.

De plus, elle voyait bien que le fameux Ti-Paul laissait derrière lui, chaque automne venu, sa femme esseulée et souvent enceinte, et des enfants toujours plus nombreux et presque orphelins.

Non ! Marie-Agathe n'accepterait pas de vivre cette situation et son homme en était bien avisé. Mais aujourd'hui, on oubliait tout ça, car c'était jour de célébration.

Après la messe nuptiale célébrée à l'église des Jésuites, les familles Jannel et Desfossés se retrouvèrent chez Charles qui avait insisté pour que les célébrations, d'après noces, se tiennent chez lui.

Trois musiciens du village, amis de Basilide et de Charles, égayèrent l'assemblée festive jusqu'à tard dans la soirée.

Marie-Agathe et Basilide, heureux et amoureux, quittèrent cependant discrètement, en début de soirée, parents et amis, pour revenir à leur domicile. Le traintrain journalier les attendait. Les vaches à traire, les animaux à nourrir, les œufs à ramasser et tout le reste; c'était le lot du cultivateur. La vie à la ferme avait ses exigences et le voyage de noces n'était pas dans les plans du jeune couple.

Mais ils passèrent tout de même une nuit inoubliable, loin de tout le monde, dans leur toute nouvelle maison construite au bout du rang.

Les amoureux étaient confortablement installés... Seuls au monde.

De la Confédération à la première crise monétaire mondiale.

(Septième génération : Joseph Ludger Desfossés)

Plusieurs événements se bousculaient dans la jeune colonie en cette année 1837.

Papineau, député canadien-français à l'Assemblée législative, représentait le Bas-Canada et contestait ouvertement les pouvoirs abusifs du gouverneur général Band Head. Il tentait, par la voix politique, d'obtenir plus d'autonomie pour les Canadiens français dans l'optique d'un gouvernement responsable.

De leur côté, les riches marchands anglais, qui contrôlaient l'économie locale, ne pouvaient accepter que des francophones souvent illettrés et surtout catholiques dictent les règles et les lois dans le Bas-Canada. Des escarmouches, puis des affrontements eurent lieu dans la vallée du Richelieu, à Saint-Denis, à Saint-Charles et à Saint-Eustache. Les Patriotes, avec à leur tête Papineau et quelques députés, rencontraient une vive opposition de la part du groupe anglais : le « *Doric Club* *».

Le journal anglais *Montréal Herald* titrait à la une : « Les Canadiens français sont : Ignorants, déloyaux et même ingrats envers la couronne britannique qui leur a tant donné ».

Tout cela avait assez duré. Le Gouverneur Gosford voulut faire cesser les revendications jugées inutiles et ingrates des Patriotes et proclama la loi martiale.

Il envoya d'importants régiments originaires du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, dans toutes les localités étalées le long du fleuve Saint-Laurent. Des militaires, dépêchés à Québec, Montréal et partout en province, partaient à la chasse aux insurgés.

Nicolet fut occupé par une garnison de douze habits rouges qui furent logés à l'Auberge de l'Érable, chez le père Jos. Les militaires, qui ne comprenaient aucun mot de français, vivaient en autarcie et un silence éloquent s'établissait entre l'habitant et le soldat.

(**Doric Club* : Association loyaliste dirigée par Adam Thon, opposant notoire aux Patriotes)

Quand sur la rue, un citoyen rencontrait deux ou trois militaires, car aucun militaire ne circulait seul, on feignait un salut hypocrite et par-derrière on se moquait des intrus très mal venus. Être ainsi épié chaque jour, créait des tensions et des suspicions de part et d'autre.

Inévitablement, la situation tendue augmenta et l'impensable se produisit.

En décembre de cette même année, deux cents patriotes embusqués dans une église de Saint-Eustache furent encerclés par plus de mille militaires britanniques. Après quelques heures de combat, l'église fut incendiée et les deux cents hommes qui s'y étaient réfugiés, furent brûlés ou massacrés. On n'avait pas cru que les Anglais iraient jusqu'à tuer des Patriotes.



Quand la nouvelle, dans toute sa brutalité, atteignit Nicolet et ses environs, l'habitant, même le plus éloigné, en fût ébranlé. La garde fut doublée et des hommes de troupe parcoururent les rues de la petite ville pendant plus d'une semaine.

Comment en était-on arrivé là ?

Une rumeur circulait à Saint-François, qu'un dénommé Jean Desfossés, député du coin, fut arrêté et emprisonné. Que la rumeur soit fondée ou pas, on ne revit plus jamais l'homme politique. Il s'agissait d'un parent éloigné de Basilide.

Puis dans les semaines qui suivirent, Papineau, Nelson, Ouimet et d'autres députés du parti des patriotes s'enfuirent vers les États-Unis. Le colonisateur venait de montrer les dents et ainsi rappeler aux Canadiens français que le pays était, une fois pour toutes, britannique.

L'habitant pencha la tête et se soumit rageusement.

Peu à peu, la vie reprit son cours, les troubles se dissipèrent et le calme revint. Les Canadiens français venaient de vivre un épisode tragique d'une lutte qui allait être longue vers la conquête de leur liberté.

L'année suivante, le nouveau gouverneur, John George Lambton, Comte de Durham, émit un rapport aux autorités britanniques à la suite des événements sanglants de Saint-Eustache, où il était dit :

- Les Canadiens français forment un peuple sans histoire et sans littérature. C'est pour les tirer de cette infériorité que je désire leur donner notre caractère **anglais**.

On avait été trop tolérant. Il fallait retirer au Bas-Canada tous les privilèges accordés par l'Acte de Québec et tenter de ramener ce peuple inculte dans le giron anglophone.

Sous l'égide de Lord Durham, il fut convenu, avec l'accord de Londres, d'amoindrir l'importance du Bas-Canada.

On allait réunir les deux provinces du Haut et du Bas-Canada dans un seul pays et ainsi noyer les doléances autonomistes des Canadiens français.

Le **Canada Uni d'Amérique** était né.

Quelques dizaines d'années plus tard, la Reine Victoria accorderait au nouveau pays, par une sanction royale : « Bristish North America Act », le nom de « *Dominion of Canada* ».

Cette nouvelle Confédération canadienne allait être constituée des deux provinces du Canada Uni, soit le Haut et le Bas-Canada, ainsi que des nouvelles provinces du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. Le poids politique des anglophones progressait indubitablement, et ce, malgré la courageuse « *Revanche des Berceaux** ».

(**Revanche des Berceaux* : Moment qui correspond à une très forte natalité chez les Canadiens français.)

Le pays était désormais résolument anglophone à l'exception d'une enclave le long du Saint-Laurent. Si pendant longtemps, le régime seigneurial, héritage des Français, avait avantage les paysans canadiens-français en leur offrant des terres gratuites, les choses allaient maintenant changer.

Après la rébellion de 1837-1838, plus des deux tiers des seigneuries passèrent aux mains de marchands anglo-saxons. Ceux-ci, désireux de rentabiliser au maximum leurs nouvelles terres, forçaient les paysans à s'endetter pour acquérir de nouveaux lots ou exigeaient que les plus pauvres travaillent pour eux.

L'habitant se voyait désormais priver de nouveaux champs et il devenait plus difficile pour les familles de trouver des terres pouvant servir à l'installation des enfants présents ou futurs. Pire encore, ces nouvelles exigences provoquèrent un morcellement des terres existantes et une diminution des superficies disponibles.

Il y avait encore quelques anciennes seigneuries qui concédaient quasi gratuitement des terres, mais celles-ci devenaient graduellement très peuplées et il fallait toujours s'enfoncer davantage dans l'arrière-pays où l'absence de routes convenables rendait difficile l'accès et le défrichement.

Cette période ingrate pour les Canadiens français incitera de nombreuses familles à quitter leurs terres ancestrales pour immigrer vers les États-Unis, pays en pleine expansion.

Entre 1840 et 1930, près d'un million de Québécois, soit le tiers de la population du Québec de l'époque, émigreront aux États-Unis. Ils travailleront dans les usines de textiles, de filage de coton ou de chaussures de la Nouvelle-Angleterre. Le chiffre demeure approximatif, car la frontière de l'époque était complètement fluide. Mais une chose est certaine, ces travailleurs migrants canadiens-français pouvaient faire plus d'argent dans ces usines américaines en un mois qu'au Québec en un an.

Mais à Saint-François, on se laissait bercer et peut-être même berner par les vagues politiques successives et les dangereux changements qui s'insinuaient à l'horizon. La vie du colon suivait son cours.

La principale préoccupation de l'heure était cette fameuse taxe scolaire, première taxe directe imposée au pays. Tous jugeaient cette taxe injuste et inutile. Tous les prétextes étaient utilisés pour décrier la taxe exigée : les maîtres d'école étaient d'une incompétence notoire, les écoles étaient mal équipées et l'habitant se disait trop pauvre pour se payer ce luxe. On appellera cette période : *La guerre des éteignoirs*.

Le politicien Denis-Benjamin Papineau résumait ainsi sa pensée :

- Comment peut-on ignorer tous les avantages que procure l'instruction.

La grogne suscitée par cette petite rébellion des milieux populaires découlait sans doute de cette trop longue désaccoutumance de l'école et de la pauvreté endémique du moment.

Les descendants de quatre générations d'hommes tenus dans l'ignorance ne pouvaient qu'en être la racine.

Mais malgré cette résistance, en 1851, la fréquentation scolaire au Québec se chiffrait à près de 80,000 enfants de tout milieu confondu. Chaque école était visitée régulièrement par un inspecteur officiel et depuis quelques années, on assistait même à l'ébauche de quelques écoles normales pour la formation des maîtres. Des congrégations religieuses d'hommes et de femmes prirent en main la plupart des écoles élémentaires.

Le progrès incontestable de l'enseignement populaire était en marche et plaçait la province au-dessus de plusieurs pays européens.

En 1868, Basilide et Marie-Agathe avaient eu onze enfants et leur entreprise agricole se portait bien. Le troupeau laitier comptait maintenant dix-huit vaches laitières, ils avaient une porcherie de vingt porcs et un petit poulailler de seize poules brunes.

Mais comme la famille avait beaucoup grandi, il fallait produire plus. Il fallait investir dans de nouveaux instruments agraires plus performants et efficaces afin de suivre la compétition. On devait acheter au village de nombreux biens consommés, car la ferme ne rendait pas les familles complètement autosuffisantes comme autrefois. De plus, comme Basilide avait fait l'achat de nouvelles terres agricoles limitrophes à la sienne afin de pour poursuivre le développement de son entreprise, on devait maintenant rembourser les créances consenties par les financiers anglophones de Trois-Rivières ou de Montréal.

Pendant que Basilide jonglait avec ses responsabilités financières toujours plus lourdes, Marie-Agathe et ses filles voulurent mettre la main à la pâte.

En se basant sur un procédé ancestral, hérité de l'ancienne campagne française, elles créèrent une petite entreprise familiale qui allait maximiser la production laitière. Pourquoi ne pas fabriquer du beurre et du fromage à partir du lait excédentaire ?

On écréma, baratta et malaxa manuellement le lait caillé qui était salé dès sa mise en moule et l'on obtenait, avec le temps, du beurre et des fromages délicieux. À petite échelle d'abord, puis avec le temps, suffisamment abondant, pour vendre les savoureux produits aux voisins.

Afin de ne rien perdre, les résidus, non traitables, de cette petite laiterie agricole, soit le « petit lait », étaient donnés aux pourceaux nouveaux nés. Ce commerce artisanal des femmes de la maisonnée allait ajouter un revenu supplémentaire et alléger les fins de mois difficiles.

Puisqu'il y avait des surplus à la ferme et à la laiterie, pourquoi ne pas écouler la marchandise sur un plus grand marché ? Ainsi, à toutes deux semaines, Basilide se rendait avec quelques-uns de ses enfants à Trois-Rivières pour y écouler ses produits excédentaires.

Cette sortie lucrative pour les parents plaisait hautement aux jeunes, car c'était un moment instructif pour les adolescents, en quête de découvertes.

Le marché général, situé tout près du port, vaste terrain vague où l'agriculteur pouvait ouvrir librement son étal aux acheteurs potentiels, permettait aux jeunes de découvrir les attraits de la ville et l'effervescence de la population citadine.

De plus, il n'était pas rare de voir s'avancer sur le fleuve le fameux vapeur Montréal-Québec. L'énorme navire, entouré de son panache de fumée noire, faisait régulièrement escale dans la cité trifluvienne à un des trois quais aménagés par l'armateur montréalais John Molson. Quelle attraction extraordinaire !

Se rendre dans la grande ville où la vie était tellement différente et si trépidante, faisait la joie autant des petits que des grands.

Puis un jour, sans que l'on sache trop pourquoi, et au plus grand bonheur de tous, la demande des produits de la ferme augmenta comme jamais.

Comme souvent le malheur des uns fait le bonheur des autres, les Canadiens allaient profiter des bouleversements qui naissaient sur le territoire voisin des États américains.

Après avoir conquis leur indépendance âprement, les treize colonies américaines se butaient maintenant à un conflit intérieur. Les états du Nord affrontaient ouvertement les états du Sud dans une guerre fratricide, **la guerre de Sécession**. L'enrôlement de nombreux fermiers américains dans les troupes militaires du jeune pays fit périliter les productions agricoles du pays et par conséquent fit apparaître des besoins d'approvisionnement supplémentaires.

Les exportations vers les États-Unis montèrent alors en flèche et devinrent subitement très rentables pour les habitants canadiens.

Un traité de réciprocité, signé quelques années plus tôt, entre le Canada et les États-Unis, permettait, de plus, d'éviter toute forme de taxes douanières. En vertu de ce traité, les produits dits naturels étaient libres de tous droits. Ce traité qui accompagnait les forts besoins agroalimentaires des états américains voisins était vu par les Canadiens comme une manne inespérée.

Basilide, plusieurs voisins et amis se félicitaient de ne pas avoir succombé à l'attrait du rêve américain ; on évitait ainsi d'être impliqué dans un conflit armé meurtrier et on profitait indirectement de revenus inespérés.

Puis la vie suivit son cours et les années s'égrenèrent.

En juin 1870, Basilide qui atteignait l'âge vénérable de 63 ans avait de plus en plus de difficulté à compléter ses journées. Ses jointures se déformaient et ses articulations étaient devenues trop douloureuses pour maintenir le rythme.

Il devait penser à la relève.

Son fils aîné qui portait également le nom de Basilide Junior, était déjà marié depuis deux ans et demeurait chez ses beaux-parents Berthiaume. Un arrangement entre les deux familles faisait en sorte que Junior hériterait, en partie, de la terre des Berthiaume lorsque le temps serait venu.

Il était alors tout à fait logique que le garçon suivant, *Joseph-Ludger*, devienne l'héritier du bien paternel.

Joseph-Ludger, 26 ans, était déjà un homme accompli et il avait toutes les qualités pour prendre en charge la ferme familiale. Il savait lire, il savait tenir les comptes et surtout il aimait la vie à la campagne. Un de ses amis avait poursuivi des études au séminaire de Nicolet pour devenir prêtre, un autre était parti travailler en ville dans un moulin à scie; mais lui demeurait fidèle à la terre et voulait poursuivre la tradition. Son grand-père et son père avaient été des agriculteurs et lui aussi le serait.

Ce soir là, juste après la prière collective qui suivait le repas du soir, Basilide se rendit à l'étable avec son fils pour *faire le train** quotidien.

Basilide qui était généralement assez taciturne et de peu de paroles s'adressa à son fils :

- Écoute mon Joseph, il faut qu'on jase.

Joseph qui avait commencé à nettoyer les stalles des animaux, planta sa fourche dans une meule de foin et regarda son père avec interrogation.

- Qu'est-ce qui ne va pas, le père ? Es-tu malade ? lui dit-il soucieusement.
- Tout va bien, mon gars...ne t'inquiète pas !...Ben, v'là l'affaire. Je pense que je vais arrêter de tenir la ferme.

(**Faire le train* : Faire les travaux relatifs à la mise en ordre de l'étable.

Tout en passant le râteau pour ramasser
le résidu de foin et les bouses des vaches,
Basilide reprit :

- J'commence à trouver les journées
longues et mes os me font beaucoup
souffrir. Yé temps que tu t'installas
icitte et que tu fondes ta famille.

Joseph n'aimait pas voir son père dans
cet état, mais il avait bien remarqué ces derniers
temps que son père n'avait plus autant d'énergie.
Il avait vieilli et il n'avait plus l'ardeur
d'autrefois.

- Comme tu voudras le père. Mais
j'aurai besoin de tes conseils.
- Ben, tu peux compter sur moi
Torvis ! dit-il avec un grand sourire.

Joseph était à la fois triste de voir son
vieux père diminué, mais heureux que celui-ci lui
fasse confiance. Il savait qu'il était de plus en
plus difficile d'acquérir de nouvelles terres sans
s'endetter à outrance ; mais reprendre la ferme en
son nom ! Hum ! C'était une lourde
responsabilité. Était-il prêt ?

Puis il n'avait toujours pas fait sa demande à la belle Victoria.

Après quelques instants de réflexion, ses premières appréhensions se dissipèrent. Il se mit à rêvasser à son avenir: il entrevit les améliorations qu'il allait pouvoir apporter aux bâtiments et à l'outillage. Une toute nouvelle moissonneuse- faucheuse tirée par deux solides étalons l'accompagna dans sa rêverie.

Le mois suivant, Joseph Ludger, toujours aussi timide, voulut faire sa demande officielle aux parents de Victoria. Il avait passé une journée entière à formuler et reformuler son approche en vue d'obtenir l'assentiment du père Durand. Mais le bonhomme l'intimidait. C'est après le souper, qu'il se rendit chez ses futurs beaux-parents et qu'il bredouilla nerveusement sa demande. Le solide paysan regarda d'abord le jeune prétendant en fronçant les sourcils malicieusement et là... d'un rire communicatif, il regarda sa femme amusée et dit d'un ton enjoué :

- Il était temps que tu te mouilles mon gars ! Tu peux avoir la main de ma fille et je vous souhaite beaucoup de bonheur.

Moins de quatre mois plus tard, il était marié à Victoria et occupait la terre que son père lui avait cédée.

Par une journée chaude du mois de juin, toute la maisonnée était fébrile chez les Desfossés. On venait d'assister à la naissance du premier enfant du jeune couple. L'enfant, une fille, porterait le nom d'Alpaïde, en l'honneur de la grand-mère de Victoria. Probablement, que ni Victoria, ni Joseph ne savait alors que la première Alpaïde ayant existée, dans les années sept cent, avait été la seconde femme de Pépin Le Bref, roi des Francs. Mais ceci était une autre histoire.

Comme parfois certains nuages noirs s'amènent dans un ciel bleu sans que l'on ne les ait conviés ; certains moments heureux de la vie sont aussi parfois suivis de périodes plus sombres. Pour Joseph, l'avenir allait être éprouvant.

Une *crise bancaire**, d'une ampleur inégalée, éclata les mois suivants et perturba d'abord l'Europe, puis l'Amérique entière.

À Paris, Vienne et Berlin, on assista à des centaines de faillites de banques qui avaient prêté trop généreusement à des investisseurs hasardeux qui ne pouvaient plus remettre leurs emprunts. Ailleurs dans le monde, d'autres banques vivaient un véritable cauchemar comme on ne l'avait jamais vu.

En Amérique, le krach allait se répercuter d'une façon tout aussi dramatique.

Le tout débuta par la faillite de la banque « Jay Cooke & Co. » de New York. Cette jeune banque avait vu grand et avait financé une gigantesque émission d'obligations pour supporter la guerre de Sécession. Puis elle avait accordé de généreux prêts pour d'ambitieux projets spéculatifs de développement ferroviaire à travers toute l'Amérique.

(**Crise bancaire* ou *Grande Dépression de 1873* : Touche fortement les banques, l'agriculture, l'industrie alimentaire et l'industrie du bois.)

Mais là... L'argent se faisait rare.

Dans la foulée des faillites qui suivirent, la « Northern Pacific Railway » fut à son tour victime de la récession et entraîna dans son naufrage tout un pan de l'économie du pays.

Rien n'allait plus !

La crise économique qui sévissait dans les grandes agglomérations mondiales n'épargna pas les petites localités éloignées.

Ainsi, tout le pourtour du Lac-Saint-Pierre écopa.

Les petites sidérurgies des forges Radnor et du Saint-Maurice périclitèrent. De nombreux moulins à scie, qui ne trouvaient plus preneur pour le bois d'œuvre, fermèrent leurs portes. De petites usines et de nombreux commerces firent faillite.

Les agriculteurs, pour leur part, n'arrivaient plus à écouler leurs produits et durent se replier sur eux-mêmes. On survivait avec le peu qu'on avait.

Chez les Desfossés, la baisse du pouvoir d'achat se fit vivement sentir. Les ventes **hebdomadaires faites en villes ne rapportaient** plus, les denrées nécessaires à la famille devenaient hors prix et il était difficile de rembourser les créanciers.

Heureusement, certains agriculteurs réussissaient à survivre grâce à leur autoproduction, fruit de leurs surplus agricoles ; mais tous n'y arrivaient pas. De nombreux amis et voisins des Desfossés durent se résigner au pire.

Le journal des Trois-Rivières titrait à la une:

- « L'hiver s'annonce sombre ; l'absence complète du commerce de bois, la langueur des autres affaires commerciales, le prix élevé des objets de première nécessité et la rigueur prématurée de la saison ont déjà introduit la misère dans beaucoup de familles. Combien de temps durera tout cela encore ? »

On vit de nombreuses maisons des voisins immédiats de Victoria et de Joseph, placardées et abandonnées. Les Lacroix et les Rouleau du rang voisin quittèrent le village pour tenter leur chance dans la grande ville : Montréal.

D'autres familles, telles que les Brière, les Dumas et les Lefèvre s'expatrièrent vers la Nouvelle-Angleterre où les industries du textile engageaient encore des immigrants. La guerre civile américaine avait érodé passablement la main-d'œuvre des usines de la Nouvelle-Angleterre et la venue d'émigrants était appréciée. Les Canadiens français étaient, de plus, reconnus comme étant de bons travailleurs et surtout peu exigeants.

Et ceux qui restaient... Ils vivaient en espérant des temps meilleurs.

Joseph Ludger et Victoria hésitèrent. Devaient-ils eux aussi tout vendre et tenter leur chance aux « *states* » comme leurs amis et parents ?

Heureusement, le sort leur fut favorable.

Par pure chance, ils découvrirent dans leur boisé non exploité, au fond de leur terre, un écosystème qui avait permis la croissance d'une essence d'arbre négligé, jusque-là. Cette découverte inespérée allait permettre à la famille de s'accrocher, un moment, et d'atténuer cette période morose. Un résineux, plein de nœuds, et ayant une valeur commerciale dédaignée, allait pallier à la déprime du moment.

La **pruche** devenait soudainement un bois recherché.

Le boisé de pruches qui avait servi, depuis toujours, à abriter les cerfs de Virginie toujours nombreux sur les terres agricoles des Desfossés allait maintenant être exploité. L'arbre mal aimé prenait soudainement de la valeur.

Curieusement, c'est la construction des chemins de fer qui offrit un débouché pour ce bois !

La pruche reconnue pour sa résistance aux intempéries, donc à la pourriture et à l'humidité, était désormais une essence populaire.

Les compagnies ferroviaires, en pleine expansion, avaient un urgent besoin de ce bois qui servait de « dormants ». Chaque kilomètre de voie ferrée développée exigeait des centaines et des centaines de traverses de bois pour soutenir les rails qui s’alignaient dans un cordon sans fin. Alors ceux qui pouvaient fournir le bois précieux aux compagnies gourmandes faisaient momentanément de bonnes affaires.

Mais cette lueur économique fut de courte durée et insuffisante. La pauvreté guettait même les plus audacieux. Chez la jeune famille Desfossés, on tirait le diable par la queue comme la plupart des agriculteurs de l’époque.

La morosité causée par la monstrueuse crise économique laissa ses traces.

Malgré l’essor de nouvelles entreprises naissantes et le réajustement de l’économie nationale, les années qui suivirent cette période de noirceur allait marquer bien des vies et appauvrir l’ensemble des familles qui se vouaient à l’agriculture.

Si l'industrie, les banques et l'économie en générale reprirent graduellement de leur vigueur, le monstre avait laissé des cicatrices qui marqueraient longtemps le paysage québécois.

Joseph dut se départir d'une partie de ses animaux de ferme pour s'acquitter de ses obligations et se rendit même au village pour trouver de petits emplois temporaires afin d'arrondir les fins de mois.

Le couple, devenu indigent, se demandait s'il n'aurait pas dû s'exiler comme l'avaient fait plusieurs de leurs parents et amis.



Vers la prospérité, 1891.

(Huitième génération : Joseph Zéphirin Desfossés)

Marie-Délia, comme c'était le cas de nombreux enfants à cette époque, vécu trois jours. Le nourrisson était né avec une teinte bleutée de la peau, des lèvres et des ongles. Sa respiration accélérée et mal contrôlée ne lui avait pas permis une tétée normale. Le médecin qui était passé à la maison deux jours après la naissance avait conclu que le nouveau-né était atteint d'une malformation cardiaque congénitale. Il émit l'hypothèse que les quelques cas de rubéoles (rougeoles) qui avaient touché les autres enfants pendant la grossesse de Victoria, pouvaient aussi être une des causes du décès.

Peu importe les raisons qui avaient entraîné sa mort, Marie-Délia aurait été le dixième enfant de la famille. Ce moment attendu de tous, qui devait être heureux, se transforma en un profond deuil.

Après une courte exposition de trois jours, dans le salon de la maison familiale des Desfossés, Joseph Ludger, Victoria, Alpaïde, Dorcas, Jesses, Édouard, Arthémise, *Joseph Zéphirin*, Albert, Henri et Étienne se retrouvèrent réunis au cimetière paroissial. Ils prièrent devant un trou béant qui allait avaler à tout jamais celle qui aurait pu être leur bébé ou leur petite sœur.

Joseph Zéphirin avait à ce moment-là huit ans. Il fréquentait l'école primaire du village et ses parents étaient devenus pauvres, à la suite à la crise désastreuse de 1873.

Joseph, avec ses pantalons troués, mainte fois rapiécés, et son gilet de lainage trop petit pour lui, était assis à son pupitre de bois à deux places, en compagnie de la jeune Bernadette Séverin. Sa jeune voisine, au physique ingrat, arborait de grosses lunettes à monture métalliques qui accentuaient son nez proéminent. De plus, une vilaine verrue au menton attirait sans cesse, et ce, bien malgré lui, le regard de Joseph sur la jeune fille très peu jolie.

Les écoliers apprenaient, ce jour-là, à tracer des lettres majuscules avec une plume trempée dans l'encre. L'enseignante, sœur Odille, exécutait, à la craie sur le tableau noir, les lettres figiolées que chaque élève devait reproduire dans son cahier ligné.

La jeune Bernadette, la langue sortie, comme pour mieux se concentrer, reproduisait parfaitement la lettre demandée, alors que Joseph, ne pouvant détacher son regard lunatique de la verrue qui l'obnubilait, lambinait.

Au village, il y avait plein de gens qui avaient laissé le travail de la terre pour s'adonner à des fonctions citadines. Il y avait celui qui passait le lait de maison en maison, celui qui gérait le magasin général, le forgeron, le maréchal-ferrant, le marchand de glace, le cordonnier, sans compter les personnes très instruites tels le notaire, le médecin ou le curé. Tous ces gens semblaient en bien meilleure santé financière que les parents du jeune Joseph qui vivaient encore des maigres revenus de l'agriculture.

Ce constat rendait le garçon songeur et dubitatif.

Ce lundi matin là, une semaine après les funérailles de Marie-Délia, Joseph, perdu dans ses réflexions, n'avait pas le cœur au travail scolaire. Alors que son enseignante parlait et parlait encore devant une classe somnolente, Joseph, méditatif, fixait la jeune fille sans vraiment la voir. Il avait oublié l'encre noire de sa plume qui lui coulait maintenant entre les doigts et tachait son cahier.

Affligé de la mort de sa petite sœur qu'il n'avait pour ainsi dire pas connue, malheureux des corvées ingrates auxquelles il était soumis sur la ferme et surtout désabusé de l'état de pauvreté lamentable dans laquelle sa famille vivait, il se dit pour lui-même :

« Moi je ne serai pas cultivateur comme mon père plus tard. J'irai vivre en ville. »

Un cinglant coup de règle bien appliqué sur le bras gauche du garçon le fit sursauter et ramena le penseur à la réalité du moment.

- **Joseph Desfossés** ! Réveille-toi !
Lui lança, furieuse, son institutrice
peu complaisante.

Revenu de sa rêverie, Joseph reprit sa tâche inachevée face aux rires moqueurs de ses compagnons.

- **Silence** vous autres ! Lança
rageusement l'institutrice de sa voix
nasillarde.

Pendant que Joseph Zéphirin, honteux, reprenait fébrilement sa tâche d'étudiant, une histoire invraisemblable se dessinait sur la rive nord du Saint-Laurent.

Un marchand de Montréal, un nommé John Forman, ratissait les abords d'un cours d'eau turbulent pour trouver l'endroit qui allait, dans quelques années, changer le cours de l'histoire de Joseph et de toute une génération.

Forman avait imaginé, et allait réaliser, une vision : **Utiliser la force hydraulique du Saint-Maurice pour créer une industrie.**

Son rêve allait être l'élément précurseur de l'éveil industriel de la Mauricie. L'homme n'était pas un inventeur ; mais son mérite résidait dans sa connaissance des plus récents procédés de fabrication de la « pâte de bois ».

Son histoire commença en 1880. Alors qu'il n'avait qu'une trentaine d'années, il savait qu'en Mauricie, le bois était abondant et désormais sous-utilisé suite à la crise désastreuse. On avait, bien sûr, coupé abondamment le bois franc et les plus beaux pins pour nourrir les moulins à scie qui avaient pullulé le long de la rivière. Mais voilà qu'avec la grande dépression, le sciage du bois se languissait. Comment changer une situation perdante en une réalisation gagnante ?

Comme Forman était convaincu qu'il restait encore une énorme réserve de sapins et surtout d'épinettes, très propres à la production de la *pulpe**. C'était cette matière ligneuse qui l'intéressait.

(**Pulpe* : Pâte résultant du bois broyé servant à fabriquer le papier.)

Depuis dix ans en France, grâce à la puissance des cours d'eau qui descendaient des Alpes, on avait imaginé et mis en action des cylindres énormes capables de réduire le bois en pâte. Déjà bien au fait de ces informations européennes, il se rendit en Mauricie dans le dessein de trouver une grosse rivière qui aurait un débit suffisant pour actionner un tel mécanisme.

Il y avait beaucoup de cours d'eau disponible dans la région telles : la Batiscan, la Sainte-Anne, la Nicolet ; mais seulement la « Saint-Maurice » avait le débit et la puissance qu'il recherchait.

Après une année d'exploration à travers bois, marécages et insectes piqueurs, il arrêta enfin son choix sur un site où la vélocité du courant pouvait mettre en action des turbines énormes qui produiraient à terme, une puissance encore jamais vue.

L'endroit baptisé Grand-Mère par les Amérindiens tenait son nom d'un rocher qui saillait des eaux de la rivière et qui avait le profil d'une vieille femme. Ceux-ci y avaient vu le visage d'une bonne grand-mère.

Les énormes rapides qui entouraient ce rocher iconique, juste en amont de la grande chute Chaouinigane, devaient être harnachés.

La ville de Grand-Mère n'était, bien sûr, pas encore née, mais le site semblait idéal pour réaliser le projet du tenace Forman. La rivière fournissait une belle dénivellation de 52 pieds, et de plus, l'endroit était à proximité d'un chemin de fer. En effet, afin d'unir le Lac-Saint-Jean à la Mauricie, une nouvelle station ferroviaire appelée « Lac-à-la-Tortue » avait été inaugurée en 1878. Cette petite gare se trouvait à moins de deux milles de l'emplacement choisi.

L'idée et l'endroit étaient trouvés, il ne manquait plus que les capitaux.

L'homme sollicita et reçut l'appui de quelques hommes d'affaires de Montréal qui investirent la coquette somme de cinquante mille dollars. L'argent recueilli, véritable fortune pour l'époque, lui permit de fonder la *Canada Pulp co*. Les travaux purent débiter. Avec une poignée d'hommes, il entreprit courageusement d'aménager les abords de la rivière.

Mais la tâche était gigantesque ; beaucoup plus vaste qu'anticipée. Très rapidement, Forman réalisa l'ampleur du projet et dut admettre que l'argent recueilli était insuffisant. Très confiant et surtout entêté, il relança ses commanditaires ; mais, cette fois-ci, il eut une réception plus froide. En 1883, la Compagnie de Forman était réduite à la faillite. Pas un seul gramme de pâte de bois n'avait été produit.

Forman aurait pu se décourager ; mais il n'était pas homme à abandonner. Moins de cinq ans plus tard, en 1887, c'est vers New York qu'il orienta sa nouvelle cueillette de capitaux.

Cette fois il eut la main heureuse, car des experts américains en affaire de bois, de pulpe et de papier acceptèrent de s'impliquer dans son projet. Le plan initial de Forman allait enfin prendre tout son essor. C'est la Laurentide Pulp Company qui reprit les travaux amorcés et qui réalisa, trois ans plus tard, le rêve du Montréalais.

L'initiateur de l'entreprise fut engagé par la compagnie américaine et devint le secrétaire général de la nouvelle papetière. En Mauricie, le nom « *Forman* » demeura longtemps dans les mémoires des gens.

Si l'année 1852 avait ouvert la forêt mauricienne aux premiers bûcherons qui nourrissaient les scieries, les années 1890 allaient lancer la Mauricie vers un nouvel avenir. Sans le savoir, John Forman, par son initiative audacieuse, allait changer le cours de l'histoire et du même coup, créer de nouvelles villes et changer même le destin de Trois-Rivières.

Joseph Zéphirin Desfossés, comme de nombreux autres agriculteurs de la rive sud, de la rive nord, de la région de Québec et de Montréal, serait bientôt aspiré par l'énorme vacuum que constitueraient désormais les villes nées du Saint-Maurice.

Cette laborieuse expérience de Grand-Mère obtint une portée qui allait largement dépasser la destinée de l'usine imaginée par Forman. On venait de mettre en évidence l'immense force qu'il était possible de tirer des déclivités du Saint-Maurice.

Après le succès obtenu par l'aménagement de la rivière Saint-Maurice à Grand-Mère on osa voir plus grand. D'autres investisseurs lorgnaient de nouveaux sites prometteurs.

- « Pourquoi ne pas utiliser, ce qui avait été impensable pour Forman, les cent cinquante pieds de dénivellation de la chute de Shawinigan ? »

Une compagnie américaine osa. Elle acheta en 1898 les terrains en bordure de la gigantesque cataracte et se mit à étudier le potentiel de la chute.

En 1899, mille cinq cents hommes étaient à l'œuvre aux abords de la monstrueuse chute qui tombait dans « *Le trou du Diable** ». Le chemin de fer fut amené de Joliette à Shawinigan pour satisfaire aux besoins de la construction en cours et en prévision des usines à venir. Le nouveau siècle allait s'ouvrir sur la naissance de la *Compagnie Shawinigan Water and Power*.

En 1901, l'usine produisait déjà ses premiers kilowatts d'électricité.

Très rapidement, dans les années qui suivirent, la centrale électrique attira à ses côtés de nombreuses usines gourmandes en énergie. Des entreprises d'Aluminium, de Carbure et de Papier vinrent s'installer à proximité. Le rêve de Forman était devenu plus grand que tout ce qu'il avait imaginé.

Les villes de Shawinigan et de Grand-Mère venaient de naître.

(**Le trou du diable* : Au bas des chutes se trouve une large cuvette rocheuse dans laquelle s'engouffre avec fracas une importante masse d'eau. Le spectacle grandiose a créé, dans l'imaginaire populaire, une légende qui raconte que le gouffre sans fond était celui du Diable.)

En 1891, la ville de Trois-Rivières n'avait pas encore ressenti le « boom » industriel qui allait bouleverser toute la région.

Si la ville avait été une extraordinaire pépinière de voyageurs et d'explorateurs au début de la colonie avec ses Jean Nicolet, Pierre Boucher, Radisson et plus tard Lavérendry, elle était, depuis cette époque glorieuse, dans un état latent. En fait, Trois-Rivières faisait du sur place depuis deux cents ans et progressait qu'avec une lenteur désespérante.

Deux événements finirent par changer le cours des choses.

Bien sûr, l'arrivée de l'électricité en provenance de Shawinigan allait projeter l'industrie trifluvienne en avant-scène et attirer de nombreux investisseurs ; mais surtout créer une profusion d'emplois. Une masse de travailleurs provenant des quatre coins du Québec allait faire doubler la population de la ville en moins de vingt-cinq ans.

Puis un deuxième événement, tout à fait fortuit celui-là, changea également la donne.

En 1908, un violent incendie se déclara au cœur de la cité et détruisit le quartier centre de Trois-Rivières. Seulement quelques bâtiments datant du régime français purent être sauvés tels le Monastère des Ursulines et le Manoir de Tonnancour.

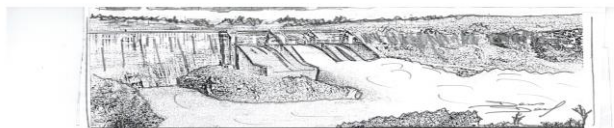
Le sinistre, qui affecta pour un moment toute une population, fut paradoxalement un véritable coup de fouet pour ses citoyens. La reconstruction du centre-ville créa emploi et renouveau et lança une fois pour toutes la cité trifluvienne dans une ruée industrielle extraordinaire ; du jamais vu !

En une vingtaine d'années seulement, la ville, si longtemps stagnante, allait devenir méconnaissable. Des investisseurs de partout dans le monde flairèrent les bonnes affaires.

Du bois, de l'énergie et une main d'œuvre abondante et bon marché attiraient.

Des Écossais établiraient bientôt l'usine de textile, la « Wabasso », des Américains investiraient dans de nombreuses et gigantesques papeteries, puis, en bordure du Saint-Maurice, un autre groupe créerait un établissement métallurgique, la « Canada Iron Foundries ». Il fallait fournir les conduits et le matériel nécessaire aux barrages hydroélectriques qui se multipliaient et équiper les usines à papier naissantes.

Trois-Rivières allait enfin sortir de sa torpeur centenaire et la roue économique allait désormais tourner pour elle aussi.



L'attrait de la ville, 1905.

Après que Joseph Ludger (père) eut cédé sa terre au garçon aîné de la famille, Félix Édouard, comme la tradition le demandait, Joseph Zéphirin (fils) dut orienter son avenir. Il avait 23 ans et venait d'épouser Élisabeth Tessier, son aînée de deux ans.

Deux solutions se présentaient, à lui ; soit il acceptait de développer le lopin de terre offert par la famille Tessier-Gill, les parents d'Élisabeth, soit il tentait sa chance de l'autre côté du fleuve où l'industrie florissante et les salaires alléchants suscitaient son intérêt. La mère d'Élisabeth, Adèle, était la petite fille (troisième génération) de la célèbre famille Gill, anciens grands propriétaires de la seigneurie de Saint-François-du-Lac, et elle avait les moyens d'offrir au jeune couple une bonne terre à développer, mais fallait-il encore que le rebelle Joseph veuille bien s'impliquer.

Rester et devenir cultivateur ou traverser le fleuve pour aller vivre l'expérience de la ville... Quoi faire ?

Il n'était pas le seul à se laisser attirer par *l'eldorado* mauricien. De nombreux amis et voisins délaissaient progressivement les travaux ingrats et peu lucratifs de la terre pour chercher un emploi dans les industries naissantes de Trois-Rivières, de Shawinigan ou de Grand-Mère.

Tout en mijotant son choix, Joseph se remémora un certain lundi matin de son enfance où il s'était dit qu'il n'était pas né pour élever des vaches et des cochons. Il ne voulait pas suivre les traces malheureuses de son père et de son grand-père. Il avait un peu d'instruction, car il avait brillamment terminé sa septième année et, surtout, il était fasciné par les nombreux attraits que la ville offrait.

Sa décision fut vite prise.

Une semaine plus tard, après avoir eu une longue conversation avec son épouse, il annonçait à sa famille qu'il partait pour le Cap-de-la-Madeleine.

Il avait peu d'argent en poche, mais il avait un projet en tête. Il deviendrait avec l'aide d'Élisa : **boulangier**. Faire du pain et le livrer jour après jour dans les chaumières était mieux, selon lui, que de besogner quotidiennement sur une ferme.

Un certain samedi de juin, il gréa sa charrette de ses quelques effets personnels et, fièrement, il secoua énergiquement les guides de son humble attelage en cria :

- Hue la Grise!... Et il salua la compagnie.

Toute la famille, réunit sur le perron de la maison paternelle, lançait des aux revoirs au fils aventureux. La dame aux cheveux gris, Victoria, essuya, avec le coin de son tablier, une larme qui roulait sur sa joue flétrie. Son fils tentait la grande aventure de la ville et elle était anxieuse et en même temps fière de son rejeton. Il avait du courage. Elle ne put s'empêcher de lui crier de sa voix chevrotante:

- Fais attention à toi mon grand et donne-nous vite de tes nouvelles.

Joseph (père), avec un grand geste du bras en guise d'au revoir, étouffait ses sanglots. Il n'avait pas osé quitter sa ferme, mais son fils allait, lui, commencer une nouvelle vie et abandonner, après plusieurs générations, le métier d'agriculteur.

Élisa posa une main affectueuse sur l'épaule de sa belle-mère éplorée, et de sa main libre, agita un mouchoir en guise d'adieu. Le jeune couple se séparait momentanément en vue de vivre éventuellement une nouvelle aventure.

Pour sa première incursion dans la grande ville, il avait été entendu que Joseph ferait le voyage seul. Il voulait d'abord trouver l'endroit idéal où s'installer et étudier un peu le marché avant de s'investir. Puis un coup fixé, il allait préparer le nid familial pour recevoir sa famille.

Comme Élisa était déjà fort avancée dans sa première grossesse, il avait été convenu que la famille Desfossés s'occuperait de la jeune maman en devenir, le temps requis aux préparatifs.

Il se rendit donc, avec sa charrette remplie d'objets plus ou moins utiles, le peu qui lui appartenait, à Sainte-Angèle, petite localité portuaire en face de Trois-Rivières. De là, il s'embarqua sur le traversier fluvial qui faisait régulièrement la navette entre la rive sud et le port trifluvien.

Il était confiant en l'avenir et avec toute la fougue de sa jeunesse, il savait qu'il pouvait rendre son projet à terme. Debout sur le traversier, près de son fidèle cheval, il laissait l'air du large fouetter son visage rougi par le soleil printanier. Face à l'inconnu, il était sans peur. Il se voyait déjà dans son commerce florissant entouré de sa douce Élisabeth et de sa flopée d'enfants.

Une fois descendu du *chaland** qui faisait office de traversier, il se retrouva presque en face de la riche maison J.E.Turcotte, sise sur le boulevard du même nom et qui deviendra par la suite la terrasse piétonnière Turcotte.

(**Chaland* : Bateau fluvial dont on se sert pour transporter les gens et les marchandises)

Après un bain de foule obligatoire, il laissa derrière lui la ville encombrée et criarde pour atteindre la limite nord des habitations. Un petit chemin de terre longeant la rivière le conduisit vers la résidence Corbin située en bordure du Saint-Maurice.

À moins d'un kilomètre du fleuve, le long de la rivière Saint-Maurice, les Corbin possédaient un vaste terrain à un endroit que l'on appelait « *Fond de Vaux** ». L'embarcadère des Corbins se trouvait sur la rive ouest de la rivière, à un endroit que tous désignaient sous le nom de « Cap aux Corneilles ». Ce passage étroit de la rivière, juste au pied du coteau, permettait le passage entre les deux rives. C'était le dernier endroit franchissable avant l'élargissement de la rivière. Plus en aval, près du fleuve, les îles du delta élargissaient le cours d'eau et divisaient la rivière en plusieurs embranchements.

Une frêle embarcation à fond plat, appelé « *bac à manège** », reliait les deux rives.

(**Fond de vaux* : Le val de la rivière en opposition au mont.)

(**Bac à manège* : traversier mû par deux chevaux montés sur une voie sans fin.)

Joseph et son attelage furent pris en charge par le passeur officiel, Odile Pagé, moyennant dix sous. Le gros homme bedonnant et moustachu était tout à son affaire et n'adressa pas la parole au jeunot qu'il transportait. Pagé avait vu bien d'autres déracinés avant Joseph et il avait une piètre estime pour ces campagnards sans le sou qui venaient tenter leur chance en ville.

- Encore un habitant débraillé qui arrive en ville, pensa-t-il pour lui-même.

La traversée se fit sans ambages. Les deux hommes échangèrent peu de mots, chacun demeurant sur ses convictions. Joseph, timide et réservé, gardait la tête basse, alors que Pagé, le visage au vent, magnait pompeusement son embarcation.

Sur la rive opposée, Joseph se retrouva à l'endroit appelé : « *Le Chemin du Passage* » de Cap-de-la-Madeleine. Cette façon de franchir la rivière, à l'ancienne, substituait temporairement un pont en construction, un peu plus en aval.

Il y avait eu un pont de bois, quelques années plus tôt, pont qui reliait les deux rives des villes voisines et qui prenait emprise sur l'île Saint-Christophe, mais celui-ci avait malencontreusement brûlé en 1899. La reconstruction du nouveau pont à charpente métallique était bien commencée, mais non complétée. Le pont embryonnaire était donc encore impraticable, d'où l'obligation de traverser la rivière à l'ancienne.

Il était 16 heures quand Joseph mit pied à terre. Il gravit la côte escarpée et prit la route de terre boueuse qui l'amena vers un lotissement de petites maisons alignées le long d'un long trottoir de bois. La rue Saint-Laurent, nom évoquant le grand cours d'eau voisin, allait être la destination finale du jeune aventurier.

Il ne mit pas longtemps à trouver un logement satisfaisant. Une chambre peu onéreuse s'offrait à lui à quelques pas de l'auberge McCarthy. L'établissement Mc Carthy semblait très populaire, car il était bondé de clients. Il s'attarda à l'auberge, car l'endroit était propice à glaner des informations qui allaient lui servir pour la suite des choses.

De plus, un bon gobelet de bière blonde, froide et mousseuse allait agréablement désaltérer le voyageur fatigué.

La ville de Cap-de-la-Madeleine qui comptait à peine 900 âmes en 1860 était passée à près de deux mille habitants en 1905. Alors, pour accommoder tous ses nouveaux arrivants qui voulaient profiter du boom économique florissant de la région, de nouveaux commerces devenaient nécessaires. Et pour suffire à toute cette population croissante: épicerie, boucherie, laiterie et bien sûr boulangerie étaient les bienvenues. C'est sur les besoins de base, de la ville en effervescence, que misait Joseph.

Le lendemain matin, après avoir assisté religieusement à la messe dominicale au petit sanctuaire Notre-Dame du Cap, Joseph se rendit au « magasin général » tenu par Mme Cyrille Perreault. La veille, on l'avait informé que s'il voulait faire affaire au Cap, Mme Perreault était la personne toute désignée pour le guider.

Le magasin général était un vaste établissement, un peu désuet, mais rempli de marchandise. Constitué d'une seule et vaste pièce, il regorgeait de tablettes bien remplies de pots, de sacs ou de boîtes de toutes les grandeurs et les murs étaient garnis d'innombrables accessoires accrochés pêle-mêle : des bûches, des scies, des pelles, des échoppes et d'un tas d'autres instruments tout aussi hétéroclites. Un coin était réservé aux dames pour y choisir tissus, fil et vêtements. L'abondance de marchandise contrastait avec la simplicité des lieux. Des murs faits de simples pièces de bois enchâssées et couvertes d'une chaux blanche étaient minimalistes.

Le vieux bâtiment attirait. Sa situation privilégiée sur la rue Sainte-Madeleine, pas très loin du Sanctuaire, était pratique, car chacun y laissait sa monture juste le temps d'aller remplir son devoir de chrétiens et ramassait, au retour, quelques achats complémentaires.

À cette époque, à cause de l'éloignement de la population rurale et par la force des choses, l'ouverture de ce commerce était tolérée le dimanche, ce qui n'était pas le cas des débits de boisson ou autres établissements commerciaux. Ainsi le Magasin Général remplaçait l'Auberge Mc Carthy le dimanche et devenait le lieu de rencontre obligé.

L'effervescence était palpable dans la grande boutique et les clients de tout acabit n'étaient pas avares d'informations. Chacun aimait donner ses conseils, son avis et ses recommandations aux nouveaux arrivants.

Mme Perreault, femme d'affaires avisée, était fort occupée à servir cette clientèle dominicale. Deux jeunes commis aidaient la femme rougeaude à répondre à tout ce monde. Elle prit tout de même quelques moments de son précieux temps pour s'attarder à répondre au jeune campagnard et à lui donner quelques conseils avisés :

- Tu sais, le jeune, si tu veux de l'ouvrage *icitte*, ce n'est pas ça qui manque.

La femme à l'anatomie généreuse compléta la pesée de sucre blanc qu'elle transférait dans de plus petits sacs de papier brun et poursuivit :

- Il y a justement la North Shore Power qui engage des gars pour planter ses poteaux électriques dans les rues de la ville, puis il y a la Grès Falls qui cherche des hommes pour son moulin à scie de l'île Saint-Christophe et il y a aussi la ville qui cherche de la main-d'œuvre bon marché...

Joseph, peu intéressé par ces emplois hors de ses compétences, se gratta la tête sous son épaisse calotte de lin et lui avoua candidement :

- Ben ! Mon projet, Madame, c'est plutôt de m'ouvrir une petite boutique pas loin d'icitte. J pense faire commerce de boulangerie avec ma femme dès que je serai installé.

La grosse femme rouquine à la poitrine abondante et aux hanches saillantes s'arrêta net et regarda le jeune homme avec intérêt. Elle avait des yeux proéminents et son regard en imposait. Joseph se sentit quelque peu intimidé par l'air sévère de la femme.

Puis un sourire radieux se dessina sur son visage ; la femme mercantile y vit son intérêt. Après une courte réflexion, elle dut admettre que l'idée du garçon lui plaisait. Au fond d'elle-même, elle avait déjà un préjugé favorable envers ce jeune paysan qui semblait si décidé. Elle reprit :

- Hum... ! Tabarnouche ! C'est une bonne idée mon homme. Mais tu t'y connais en boulangerie, ti-gars.
- Ben, un peu... Mentit-il ! Mais c'est surtout ma femme qui sera la patronne. Moi j'pense plutôt livrer les pains de maison en maison.

La femme aimait bien ce jeune homme entreprenant. Elle flaira l'affaire et se dit pour elle-même qu'une boulangerie dans le coin pourrait sûrement être favorable à son commerce.

- Mon gars, reviens me voir après le souper ce soir, je vais t'aider à lancer ton affaire. Pour le moment je suis un peu débordée.
- Oui, madame, je n'y manquerai pas !
Joseph enfonça sa calotte sur sa tête chevelue et prit congé de la femme affairée.

En sortant du commerce, le soleil aveuglant lui sourit. Il était confiant et heureux. Il erra toute la journée dans cette petite ville débordante d'activités, histoire de se familiariser avec les lieux.

Au fil de sa pérégrination, il se réjouit d'y trouver une animation étourdissante qui contrastait diablement avec son milieu rural si paisible.

Il n'y avait pas de grandes maisons riches, mais l'agglomération de petites maisons coquettes était traversée de nombreuses rues qui s'entrecroisaient. La paroisse Marie-Madeleine devenait tellement grande qu'on allait bientôt la diviser pour créer les nouvelles paroisses Saint-Lazare et Sainte-Famille.

Il flâna ainsi, sans voir passer le temps, jusqu'au moment où les cloches de l'*angélus** se firent entendre. Il se voyait comme un touriste désœuvré qui découvre de nouveaux lieux d'intérêt.

Mais les heures avaient passé si vite qu'il était maintenant temps de retourner vers le magasin général pour revoir Mme Perreault. Il espérait bien pouvoir apprendre tout ce qui lui serait nécessaire à l'ouverture de sa nouvelle boulangerie.

*(*Angélus : ou prière à l'Ange. Prière de l'Église catholique qui est récitée trois fois par jour, soit à six heures, midi et dix-huit heures. Les cloches des églises se font entendre ainsi trois fois par jour pour rappeler ce moment aux fidèles.)*

À sa grande surprise et avec une certaine appréhension, il trouva les portes du commerce fermées. Avait-il lambiné trop longtemps ? Déçu, il ne voulut pas abandonner si facilement.

Il se dirigea vers une entrée située à l'arrière du bâtiment et cogna timidement à une porte close. Après un court instant, la grosse dame souriante qui l'avait si bien reçu l'après-midi même, vint lui ouvrir. Son accueil fut tout aussi chaleureux. Elle lui offrit un breuvage chaud et commença à informer son invité sur les mœurs de la place.

Assis sur une chaise de bois inconfortable, dans la salle à manger de son hôte, il passa près de deux heures à recevoir toutes sortes de conseils plus utiles les uns que les autres.

La commerçante lui fit part de l'ensemble des éléments dont il devait tenir compte avant la création de sa boulangerie.

Elle lui parla de la taxe d'affaires exigée par la ville, des bâtiments disponibles à proximité et de ceux qui pourraient convenir à une boulangerie. Elle l'informa de l'équipement nécessaire à la cuisson des fournées, et surtout, de l'argent essentiel pour s'établir. En fait, il reçut, en une seule fois, plus d'informations qu'il avait espéré en recevoir en une semaine.

Joseph se coucha ce soir-là avec des étoiles dans les yeux. Il avait plein de nouvelles idées en tête. Mais un étrange malaise financier le hantait :

- Comment vais-je réussir à amasser la somme nécessaire au démarrage de la boulangerie? Se dit-il à haute voix.

Sa réponse vint en dormant.

Le matin venu, il se réveilla en pleine forme. Ses idées étaient claires ; il savait ce qu'il ferait.

Il avait entendu dire, à l'auberge, que des bûcherons, revenus du Rapide Blanc, au nord de La Tuque, avaient de l'argent plein leurs poches.

Là-bas, on engageait et les salaires étaient bons. Peut-être que s'il se faisait embaucher sur un chantier forestier dans le nord du Saint-Maurice pour la prochaine période hivernale, engrangerait-il suffisamment d'argent pour amortir les frais de démarrage de son commerce?

Sa décision était prise. Il en parlerait à sa conseillère, dame Perreault, pour que celle-ci le guide et l'informe. Plus tard, il retournerait à Saint-François pour informer Élisabeth de ses intentions.

Si tout se passait bien, il se lancerait, l'automne venu, dans l'aventure de la coupe du bois. Le séjour en Haute-Mauricie l'aiderait à coup sûr à payer l'investissement nécessaire à sa boulangerie toute neuve.

En octobre de la même année, toujours aussi enhardi, Joseph arriva à La Tuque par le train du Canadien National, en provenance de Cap-de-la-Madeleine. Il avait convaincu Élisabeth, le mois précédent, que le salut de leur projet passait par son exode temporaire en forêt.

C'était la première fois qu'il montait dans un convoi ferroviaire remorqué par ces monstrueux engins métalliques qui crachaient la vapeur. Il avait d'abord été nerveux et inquiet, puis il avait trouvé l'expérience grisante. Malgré son intrépidité, il était demeuré sur le qui-vive ; le bruit et les vibrations constantes l'avaient rendu craintif et il appréhendait, à chaque courbe, une sortie de voie.

Mais, comme l'ensemble des passagers, il s'était enfin rendu sans encombre à destination et il était content de toucher enfin la terre ferme.

C'était l'été indien et la végétation omniprésente avait revêtu ses couleurs automnales. À part l'inconfort intérieur que lui avait procuré son expérience ferroviaire, tout semblait aller pour le mieux.

À sa descente de train, grâce aux références fournies par Mme Perreault, il fut pris en charge par un gros homme chauve et bourru : un nommé Jos Monfat.

Monsieur Monfat était l'intendant d'une compagnie américaine qui finançait la coupe du bois sur un immense lot concédé par le gouvernement. L'homme peu loquace semblait très occupé. Il devait recevoir et orienter tous ces nouveaux «*Bleus** » venant de la ville. En peu de mot, il indiqua à Joseph un géant barbu, vêtu d'une blouse à carreaux rouges, qui devait être son chef de chantier. Comme un écolier lors du premier jour de classe, Joseph fut interpellé par son nom et placé dans un petit groupe de quatre hommes dissemblables.

Le groupe se composait de Pit Lefebvre dit *La Grove*, de Zacharie Cloutier dit *le Pic*, de Jean Guyon dit *le brûlot* et du jeune Mathurin Berchevin surnommé *le chevalin*, du à son nom et surtout à sa dentition particulière.

(**Bleus* : nouveaux travailleurs inexpérimentés)

Pit, le plus costaud du groupe, était le défricheur et son travail consistait à ouvrir le passage en forêt et à débroussailler les lieux d'abattage. Il avait un minimum d'instruction, ne parlait presque jamais, mais il maniait la hache, la machette et le *godendard** avec dextérité et efficacité. On aimait souvent le narguer pour rigoler, mais compte tenu de sa corpulence et de ses bras plus gros que des billots, on demeurerait prudent dans les sarcasmes pour ne pas le mettre colères.

Puis il y avait Zacharie et Jean, deux colosses barbus qui s'occupaient de choisir et d'abattre les conifères matures. C'étaient des bûcherons expérimentés, mais combien malengueulés. Un des deux hommes était le chef de bande, mais Joseph ne savait dire lequel des deux. Aucun des deux ne se distinguait et on ne savait pas trop qui était le meneur. Une chose était commune aux deux ; tous les mots, qui sortaient de leur bouche, étaient à connotation sexuelle et immanquablement suivie d'un juron déformant un objet liturgique.

(**godendard* : grosse scie munie à chacune des extrémités, d'un manche court et vertical.)

L'humeur des deux hommes était changeante et souvent héritable. Il ne fallait pas les houspiller inutilement si l'on tenait à sa santé. Les deux mecs aimaient bien se moquer des autres, mais étaient très susceptibles quand il s'agissait de leur propre personne. Drôle de meneur d'hommes !

Enfin, les deux jeunots du groupe Mathurin et Joseph allaient eux s'occuper d'un attelage de deux gigantesques étalons
« *Percherons** ».

Joseph avait été choisi pour ses connaissances reconnues des chevaux. Lui et son collègue devaient dégager le terrain des lourds billots abattus. À l'aide des gigantesques chevaux, ils remorqueraient les troncs d'arbres, les traînant à l'aide de chaînes sur plusieurs dizaines de mètres afin de les empiler en bordure du chemin. L'hiver venu, les billots ainsi empilés seraient chargés sur des traîneaux pour être déversés sur un cours d'eau glacé, propice au flottage.

(**Percheron* : Énorme et solide cheval de trait, de race française.)

L'équipe avait reçu comme territoire d'abattage la région de « La Tranche », située à quelques kilomètres de La Tuque. Chacun connaissait la tâche qui lui était assignée et chacun s'efforçait de l'exécuter de son mieux. Ils devaient être efficaces et productifs sous peine d'être renvoyés sans préavis.

Même si les conditions alimentaires et sanitaires des camps forestiers s'étaient grandement améliorées dans les dix ou vingt dernières années, l'isolement, les longues heures de travail et la routine quotidienne pesaient lourd sur les hommes du chantier.

Joseph, bravement, malgré l'ennui, le froid et les multiples inconvénients de son isolement, supporta bien son travail de charroyeur. L'hiver était long, les matins froids et humides, mais les gars faisaient une bonne équipe. Avec le temps, Mathurin *le chevalin*, garçon docile et poli, devint le meilleur ami de Joseph. Combien de fois, les deux complices s'étaient-ils moqués en catimini de leurs coéquipiers mal engueulés ? Combien de fois s'était-il isolé pour échanger des propos parfois nostalgiques, parfois enjoués sur leurs familles et amis laissés si loin derrière eux.

Mais les jours se suivaient et rien ne ressemblait autant à hier que demain. Le groupe disparate besogna ainsi harmonieusement jusqu'au milieu de l'hiver. Pourvu que la domination créée par la sélection naturelle fût respectée, chacun y trouvait son compte. Les jeunes se faisaient discrets et peu loquaces en présence des meneurs alors que les plus vieux se permettaient des paroles maladroites et parfois offensantes que tous devaient endurer. La loi du plus fort faisait foi de tout. Ainsi, une certaine paix fragile avait régné au sein du groupe jusqu'au moment où la tragédie se produisit.

Il était quinze heures quand le vent se mit à souffler. On n'avait pas cru que la tempête arriverait avant la nuit. Le ciel devint noir et une neige lourde et humide se mit à tomber. Les flocons de bonne taille giflaient les visages et collaient aux arbres et aux hommes. Zacharie constatant la soudaineté de l'intempérie cria à ses collègues :

- Les gars ! On ramasse le matériel puis on entre au camp. Vous avez dix minutes.

À peine eut-il fini sa phrase que le vent emporta ses paroles. La neige et le vent s'engouffraient dans le vallon aveuglant et assourdissant tout sur son passage. Des craquements sinistres se firent entendre et les arbres balancés de part et d'autre s'entrechoquaient comme des fétus de paille. Sans plus d'avertissement, la tempête s'amena. Les hommes étaient pris dans un véritable « *Chablis* * ».

Puis soudain, l'accident se produisit.

Une « *faiseuse de veuves** » s'abattit directement dans le dos du jeune Mathurin qui perdit l'équilibre et se retrouva cloué au sol. Le vent et la neige empêchaient les hommes de bien voir ce qui se passait. Le garçon n'avait émis aucun son, tellement le coup avait été soudain. Seul l'énorme craquement révélait la tragédie.

(* *Chablis* : Corridor de forêt chamboulé par des vents violents.)

(**Faiseuse de veuves* : Expression utilisée par les bûcherons pour désigner une branche qui se brise accidentellement lors d'une tempête ou du travail d'abattage.)

Joseph, qui par habitude, avait toujours un œil sur son coéquipier, le chercha à travers le blizzard et l'aperçu d'abord indistinctement. En s'approchant de l'énorme branche pourrie, il entrevit des jambes désarticulées qui semblaient sortir de la neige.

- Au secours ! Au secours ! Homme à terre !



On dégagea le pauvre Mathurin de sa fâcheuse posture et l'on tenta de réanimer le blessé du mieux que l'on put. Le jeune homme qui saignait abondamment à l'arrière de la tête reprit momentanément connaissance.

Sa chevelure abondante était trempée d'un liquide gluant et sirupeux ; l'eau, la sueur et le sang s'y mêlaient. Le garçon accablé de délire se mit à raconter, dans un discours à peine audible, des propos discontinus sur sa mère et son enfance. On l'adossa à un arbre et on lui tendit une louche d'eau fraîche. Le gars était comme paralysé, incapable de boire ou de bouger.

On avait voulu l'aider, le mettre en sécurité ; mais il n'aurait pas fallu le déplacer, car la manœuvre accentua les blessures du malheureux. En moins de dix minutes, le garçon blême et disloqué rendit son dernier souffle.

Il ne bougeait plus... Sans plus d'avertissement, le jeune homme tantôt si gentil et rieur... n'existait plus.

Pendant ce temps à Saint-François-du-Lac, Élisa, bien entourée de la famille Tessier et Desfossés, accueillait le premier-né de la famille de Joseph : Le garçon porterait le nom de J. Hector-Edgar.

L'empreinte de l'Église.

Quand Élisabeth retrouva Joseph au printemps suivant, elle constata que son homme avait bien changé. Très amaigri et barbu, il avait beaucoup pris confiance en lui-même, aimait bien maintenant prendre un petit verre de Gin « *Geneva** » et surtout, il avait adopté de détestables patois tel: « *Tabarnac** ».

Mais le comportement désordonné de Joseph n'était pas étranger aux mœurs strictes du temps. Le Canadien français, longtemps isolé, avait dû subir le pouvoir parfois oppressant de l'Église catholique et une sourde révolte, souvent tue, avait toujours habité le colon. Mais comme le paysan était docile et peu revendicateur, il exprimait souvent sa résistance passive dans des expressions douces telles : maudit, Tordieu ou Viarge.

(**Geneva* : Marque commerciale d'un gin canadien)

(**Tabarnac* : Déformation d'un objet liturgique : Le Tabernacle.)

Mais bientôt, surtout avec le retour des hommes des chantiers où la retenue n'était plus de mise, les patois devenaient plus virulents et reproduisaient plus directement les objets sacrés.

Le Christ, les vases liturgiques et plusieurs objets du culte étaient utilisés abondamment en guise de patois. Chaque homme avait choisi son blasphème préféré et ne se gênait plus pour l'utiliser à tout moment dans ses conversations, sauf devant le curé.

Un article du journal de l'époque, « Le Trifluvien », citait l'évêque du diocèse qui dénonçait une forte augmentation de gens qui abusaient de la boisson et du blasphème. Il rappelait à ses ouailles que l'église et les objets du culte devaient être respectés. Le maître de la famille, **le père**, devait montrer l'exemple à ses enfants et s'abstenir de ces péchés abominables. Il rappelait à ses paroissiens que tout bon chrétien se verrait absous de ses fautes par son regret exprimé lors du sacrement du pardon et par sa fréquentation assidue à la messe dominicale.

Mais il était trop tard... Les *sacres* étaient déjà entrés dans les habitudes et ces vocables blasphématoires devenaient peu à peu des expressions communes. Fort est d'admettre que le juron transgressif allait désormais faire partie des mœurs de la nouvelle culture québécoise du moment et qu'il se perpétuerait sur de nombreuses générations à venir.

L'hiver avait été rigoureux et la neige abondante en cette année 1907. Bien que le mois de mai fut en place depuis plus de trois semaines, quelques congères de neige sale, blotties dans des coins d'ombre, résistaient encore aux chauds rayons du soleil.

Joseph et Éliisa avaient maintenant pignon sur la rue Saint-Laurent et le couple regardait passé, avec Hector emmitouflé dans un landau, la procession de la « *Fête Dieu** ».

(**Fête-Dieu* ou fête du Saint-Sacrement est célébrée 60 jours après Pâques.)

La nouvelle boulangerie des Desfossés était pavoisée de drapeaux mariaux bleu et blanc et de banderoles aux mêmes coloris. Chaque résident d'ailleurs se faisait un honneur de décorer fièrement sa devanture à l'occasion de cette fête printanière.

Lorsque le vieux curé Tourangeau, abrité d'un dais porté par quatre «*enfants de chœur* * », se présenta devant le couple, Éliisa et Joseph s'agenouillèrent en baissant la tête. Sans trop le laisser voir, Joseph avait le cœur lourd. Une pensée pour son ami Mathurin s'imposait. Son jeune ami, parti si tôt, était digne de la prière silencieuse qu'il lui adressait.

L'Ostensoir, pièce d'orfèvrerie religieuse qui symbolisait l'eucharistie, était décoré de rayons dorés qui brillaient de toute sa splendeur au soleil. C'était un moment d'intériorité pour le jeune couple et davantage pour Joseph.

(**enfants de chœur* : enfants, habituellement des garçons, servant à la messe dominicale.)

Puis une fois, le cœur de la procession passé, ceux qui avaient été spectateurs dans un premier temps se joignaient, à leur tour, au défilé pour grossir les rangs de la marche religieuse.

Ce dimanche-là, la procession devait faire une halte à l'intersection de la rue Saint-Laurent et de la *rue Du Pont**. La paroisse venait d'y ériger la croix de la « *Tempérance* » et le curé Tourangeau voulait marquer l'événement par une bénédiction solennelle.

Quelques prières à Marie, mère de Jésus, furent récitées et le curé s'adressa à la foule. Il ne manqua pas de soutenir l'importance de la Sainte Communion et de la pratique assidue des rites religieux. Il poursuit en haranguant les brebis galeuses qui faisaient honte et déshonneur à la collectivité. Le blasphème et l'intempérance étaient des maux qu'il fallait bannir, car ils étaient le *chancre* qui ronge le cœur de l'homme.

(**Rue du Pont* : Ancien tronçon de la route 2, qui prit le nom de rue Fusey en l'honneur du curé Éphrem Fusey, fondateur de la paroisse Sainte-Famille)

Après un long sermon qui ne manqua pas d'incommoder la foule, la procession put enfin suivre son cours.

Depuis près de deux mois, tous les jours que le seigneur apportait, Éliisa pétrissait inlassablement la pâte et façonnait les pains. Elle préparait les fournées pour que Joseph puisse, le matin venu, très tôt, mettre la pâte au four juste avant sa tournée dans les rues de la paroisse. Ça sentait bon dans la boulangerie. Le produit frais du jour se vendait bien. On disait :

- « Comme les p'tits pains chauds du père Jos ».

Une fois la tournée matinale terminée et les pains vendus, Joseph revenait à la maison pour nourrir et abreuver ses chevaux. Après un dîner copieux, il dégréait sa voiture couverte et réattelait ses deux chevaux canadiens sur sa « *barouche* ». Cette deuxième voiture était d'une conception rudimentaire : c'était quasiment un plancher de planches sur quatre roues, sur lequel on avait installé quatre sièges rembourrés pour accueillir des passagers.

La voiture prête, Joseph prenait le chemin au bout de la rue St-Laurent et se rendait à la gare située à près d'un kilomètre plus au nord. Le train de deux heures, reliant Montréal et Québec, y larguait inmanquablement quelques passagers sur le petit débarcadère minimaliste. Joseph offrait alors aux voyageurs un service de transport. Il faisait ainsi office de taxi. Les clients voulant se rendre de la petite gare isolée au centre-ville ou au sanctuaire, déjà très fréquenté à cette époque, devaient payer quelques sous pour la navette. Un chemin de terre difficile, sablonneux et parfois boueux pouvait ainsi être épargné aux arrivants.

À la fois boulanger le matin et charretier par la suite, Joseph devenait un homme connu en ville et sa notoriété l'obligeait à s'intéresser au domaine communautaire de sa petite communauté naissante. Tous les vendredis soir, il participait, en compagnie des notables et des commerçants de la place, aux réunions qui se tenaient à la salle communale attenante au presbytère. La *Ligue de l'Action catholique*, sous l'égide de son curé, établissait les règles de l'action populaire chrétienne comme suggérées par le nouveau pape Pie X.

Dans la paroisse Sainte-Marie-Madeleine, l'assemblée était dirigée par le Curé Tourangeau qui recevait ses instructions de Mgr Cloutier en personne. Pendant une heure et parfois deux, les paroissiens influents de la ville discutaient des choses de l'église, mais aussi des choses du bien commun. À cette époque, il était du devoir du clergé d'intervenir dans tous les aspects de la vie de ses paroissiens. Le domaine politique n'y échappait pas. Il était clair, pour tous, que le droit de vote relevait du domaine religieux et moral. Le curé Tourangeau se faisait une joie d'instruire les commerçants de la place et de leur inculquer quelques notions élémentaires.

Lors de ces rencontres parfois longues et harassantes, on débattait, semaine après semaine, des thèmes tel que: Comment prévenir la Tuberculose, maladie des pauvres due au manque d'hygiène, disait-on. Comment combattre le blasphème et l'intempérance, ces maux qui s'insinuaient sournoisement dans les familles. Comment bien exercer son droit de vote, car il était péché de mal voté et le clergé savait orienter ses ouailles.

Il était également important lors de ces réunions de mettre en garde l'habitant pour que chacun puisse dénoncer les mauvais candidats politiques qui pouvaient nuire aux Catholiques. On devait démasquer les Francs-maçons, les Socialistes, les Protestants, les Juifs et les partisans de l'intempérance. La ligue avait une vaste mission ; elle devait combattre l'ennemi, plus imaginaire que réel, dans tous ses recoins.

Mais tous ne prenaient pas les directives du bon curé à la lettre.

Joseph et quelques membres de la ligue se rendaient, parfois, après ces longues réunions paroissiales plutôt assommantes, chez l'un ou l'autre des ligueurs pour discuter des enseignements reçus. C'était le moment de commenter en toute liberté, à l'abri des oreilles du curé, les propos entendus et d'émettre même, en catimini, sa dissidence.

Le tout se faisait devant un p'tit verre de « Gros Gin » et une bonne pipée. Quelques blasphèmes, bien sentis, étaient à l'occasion échappés malencontreusement.

En cette année 1907, la famille de Joseph allait s'enrichir d'un nouveau membre. Élisabeth, qui en était à son huitième mois de grossesse, allait mettre au monde le deuxième fils de la famille : *Corad Elphège*.

La boulangerie faisait ses frais et Joseph avait même augmenté sa clientèle récemment. Vivre en ville avait son charme, le travail ne manquait pas et la vie était surtout beaucoup plus trépidante qu'à la campagne. Le voisinage était proche, l'entraide faisait partie des mœurs et chacun était au fait des réalités locales. Les nouvelles circulaient vite et étaient abondantes. Joseph et Élisabeth adoraient leur nouveau milieu de vie.

Même si la petite localité avait accès au journal de la ville voisine « Le Trifluvien », bien peu de gens y étaient abonnés. Le journal c'était pour l'élite, les personnes instruites et éduquées. Pour le commun des mortels, on s'informait le dimanche, à la sortie de l'église, comme la tradition l'exigeait.

Le moyen privilégié pour transmettre les nouvelles de l'heure était « La *Crié* » et le personnage qui la présidait se nommait « *Le Crieur* ».

Ce matin-là, c'était le grand Lacombe qui était le crieur officiel.

La scène était théâtrale. L'homme endimanché se juchait sur un promontoire improvisé, soit une boîte de bois, soit un rempart de ciment, pendant que la foule curieuse s'assemblait. Le crieur profitait orgueilleusement de l'instant où chacun le dévorait des yeux pour sortir avec majesté, de sa poche arrière, un mouchoir voyant à carreaux. Comme pour faire durer le plaisir, il faisait entendre une série de détonations nasales fortes protocolaires puis il s'éclaircissait la voix bruyamment.

Mesdames et Messieurs, Hum ! Hum ! Votre attention ...

Un peu à l'écart, sans trop se faire voir, quelques gamins impertinents se moquaient de l'homme pompeux par quelques grimaces ou par des imitations assez bien réussies.

Dans un premier temps, le « crieur » expédiait rapidement les annonces officielles et anodines de la semaine tels les ventes par autorité de justice, les ordres du *grand-voyer**, les avertissements des inspecteurs provinciaux et les recommandations du bureau d'hygiène. Puis il passait aux annonces d'intérêt général telles que les encans de meubles ou de terrains, des objets perdus, etc.

À chaque occasion, le bonhomme se gardait, pour la fin, la nouvelle de l'heure. Cette journée-là, il rapportait un événement fort percutant:

- Votre attention s'il vous plaît... Le pont de Québec, que vous connaissez tous, celui qui traverse le fleuve Saint-Laurent, vient de s'effondrer. Ajouta-t-il d'un air mélodramatique.

(* *Grand-voyer* : Fonctionnaire municipal responsable de la construction des routes.)

Des clameurs surgirent de la foule surprise. On entendit des ho ! Et des ha ! Et la discussion prit l'allure d'une véritable cacophonie.

La nouvelle était de taille. Elle ravivait, chez les citoyens madelinois, une expérience malheureuse, qui avait eu lieu quelques années plus tôt, quand le pont de bois sur la rivière Saint-Maurice avait été la proie des flammes.

Mais, qu'un pont métallique de cette envergure, orgueil de toute la province, s'effondre ! C'était impensable ! La nouvelle laissa le groupe estomaqué et ce dimanche-là, la foule bavarde ne quitta pas les lieux pendant près d'une heure.

Ce gros village qui veut devenir une ville, 1911.

(Neuvième génération, Elphège Desfossés)

Le sanctuaire Notre-Dame du Cap qui était d'abord paroissial, puis diocésain était désormais devenu provincial et même « national ». À chaque année au mois d'août, la ville se transformait en lieu de pèlerinage où des gens venus des quatre coins du pays, voire même des États-Unis, envahissaient la petite communauté. Le 15 août, c'était la neuvaine mariale, on fêtait Marie, la très sainte mère de Jésus.

Pour Joseph, cette période de l'année était faste et débordante d'activités. La boulangerie doublait ses ventes et les charretiers multipliaient leurs allées et venues pour véhiculer tout ce beau monde.

Élisa, encore enceinte, n'avait plus la force et l'énergie de boulanger chaque jour plus de pâte tout en s'occupant de ses jeunes garçons.

Très vite, elle dut se rendre à l'évidence ; il fallait engager une employée pour satisfaire à la tâche journalière. Une jeune voisine, d'origine irlandaise, Élisabeth Nourry, allait devenir apprentie boulangère. La jeune fille était douée et assidue au travail. Elle connaissait déjà les rudiments du métier pour avoir aidé, à quelques reprises, Élisabeth dans sa tâche routinière et elle devint rapidement indispensable au commerce naissant. Malgré l'ajout d'une employée, donc d'un salaire à payer, la boulangerie familiale faisait largement ses frais. À mesure que l'agglomération augmentait, la clientèle croissait et se fidélisait. Cette année-là, la population allait dépasser les deux mille âmes.

Dans la ville voisine, Trois-Rivières, l'activité était également intense. Comme des bourgeons au printemps, des entreprises de toutes sortes surgissaient: Usine de textile, entreprises de pâte et papier, fonderie... Le boom économique était en marche.

Mais, à Cap-de-la-Madeleine, les industries tardaient à s'implanter ; on assistait en spectateur au développement rapide de la ville voisine sans que la manne traverse le pont.

On aurait dit que tout se passait à l'ouest de la rivière. Le Cap profitait, bien sûr, de cette industrialisation effrénée de sa voisine, car on trouvait aisément un emploi à Trois-Rivières ; mais c'était comme si on se contentait d'être un bassin de main-d'œuvre sans que le commerce et l'industrie s'installent fermement.

Mais voilà donc que des Écossais s'étaient mis en tête de construire un moulin de pulpe de bois sur la rive est du Saint-Maurice, à Cap-de-la-Madeleine. L'industrialisation allait-elle enfin déborder la rivière et s'installer dans la petite ville mariale ?

Un jour où Hector, 6 ans, promenait son jeune frère Elphège dans sa brouette d'enfants, un étrange véhicule métallique passa à toute allure, soulevant sur son passage un nuage de poussières aveuglantes. L'engin qui possédait son propre pouvoir laissait échapper à l'occasion un bruit de klaxon tonitruant.

Les deux garçons ébahis
s'immobilisèrent, décontenancés.



Hector, imité par son jeune frère, la bouche grande ouverte, regardait passer l'engin inusité et bruyant sans mot dire. Il s'agissait d'une voiture qui avançait inexplicablement sans chevaux et qui laissait échapper un ruban de fumée bleutée, désagréable et nauséabonde.

En fait, c'était une luxueuse limousine Model Ford T, une de ces nouvelles automobiles construites aux États-Unis qui fonctionnait à l'essence. La voiture abritait quatre passagers habillés de complets noirs et portant la cravate.

Quel mystérieux engin et quels étranges personnages !

Les deux enfants décontenancés, les yeux ronds, demeuraient comme figés devant ce spectacle inhabituel.

- Une voiture qui fonctionnait sans chevaux ! Impensable ! Pensa Hector. Il allait assurément en parler à son père au souper.

Les quatre investisseurs de la Compagnie Union Bag Pulp and Paper s'amenèrent au Cap pour acheter la « devanture » des terres de cinq cultivateurs qui bordaient le fleuve. Les terrains riverains situés entre la rue Notre-Dame et le fleuve Saint-Laurent étaient convoités. Les propriétaires concernés étaient, à partir de la propriété des Pères Oblats, Henri Loranger, Henri Rocheleau, Siméon Lacroix, Pascal Montplaisir et J.-Edmond Loranger. Comme l'endroit était propice à l'aménagement d'un quai fluvial et qu'il était plausible d'amener le chemin de fer à proximité du site choisi, la compagnie avait vite compris que le site était idéal.

Un peu plus tard, l'entreprise ferait également l'acquisition de la terre de Wilfrid Montplaisir pour y construire *le Parc des Anglais*, une série de coquettes maisons de ville nécessaire au logement des dirigeants anglophones de la compagnie en devenir.

En moins d'un an, le train atteignait les abords du fleuve, une quantité impressionnante d'hommes, venant de tous les horizons, s'amènèrent et la construction de la papetière commença.

Les bâtisseurs de l'usine et les principaux préposés à l'installation des machines à papier provenaient de grandes villes de l'est des États-Unis ou de divers pays européens. Tous ces nouveaux arrivants, pourtant tous si différents, avaient tous une chose en commun : Ils parlaient anglais.

Quelques hommes du Cap-de-la-Madeleine furent engagés comme manœuvres au début des travaux. Des fournisseurs ou des entrepreneurs locaux participèrent également à la construction de l'usine. Mais cet apport de la communauté local causa un véritable mal de tête aux dirigeants.

On dut faire un effort considérable, de part et d'autre, pour résoudre le problème, car la communication était ardue. Des patrons apprirent quelques mots de français et les nouveaux employés allaient devoir connaître les rudiments de l'anglais.

Puis finalement, la ville eut sa première industrie d'importance. La compagnie exploita le site quelques années avec succès, puis en 1916, l'usine fut vendue et devint la *Pulperie Grès Falls*.

Quinze années plus tard, en 1930, la production allait se poursuivre sous une nouvelle appellation : La St-Maurice Paper Mills.

En ce début de siècle, des problèmes de santé, mal connus à cette époque, menaçaient la population. À tout moment des propagations virales tel la diphtérie, la coqueluche et la variole, communément appelées « petite vérole » ou « picote », pouvaient éclater. Comme ces infections étaient très virulentes et contagieuses, on ne pouvait laisser dégénérer des cas isolés en épidémie.

La vie en collectivité pouvait aussi avoir ses mauvais côtés. La proximité était l'amie de la contagion.

Une journée fraîche d'automne alors que Joseph, accompagné de son garçon aîné, Hector, faisait sa tournée de livraison routinière, il dénombra trois maisons placardées où on pouvait lire :

« Quarantaine, stricte interdiction d'entrer. »

- Que se passe-t-il donc ? se fit Joseph comme réflexion.

Curieux et à la fois inquiet, Joseph voulut connaître le mal qui touchait les trois familles sinistrées de la rue Rochefort. Il stoppa donc son attelage en bordure de rue, laissa ses chevaux au soin de son fils et se dirigea vers l'homme qui portait un brassard rouge en face d'une des trois maisons placardées.

C'est un certain Zotique Cadotte, un préposé engagé par la ville, qui avait pour mandat une garde à vue sur les trois demeures.

Le gros homme rougeaud, qui en imposait par son ventre proéminent, accepta volontiers d'informer le boulanger des faits :

- C'est la variole, *Osti* ! Lui lança l'homme affable. Et j'y pense ben que ça s'étend de plus en plus. La semaine passée, il n'y avait que les Biron qui étaient isolés. Mais, v'là que maintenant, il y a trois familles sur cette rue et quatre autres sur la rue Notre-Dame, près du pont.
- Mauvaises nouvelles tout ça ! Pensa Joseph anxieux.

Il était bien au fait des ouï-dire et des colportages qui circulaient chez ses clients depuis quelque temps et il savait que de l'autre bord du pont, à Trois-Rivières, le mal faisait rage. Une sueur froide lui mouilla le bas du dos. Il reprit :

- *Tabarnac* ! Dis-moi pas ça ! Tu sais qu'à Trois-Rivières plus de vingt familles sont isolées.

- Ben ! J’pense que c’est rendu *icitte astheure**. Ajouta Zotique.

Joseph jeta un coup d’œil vers son fils qui tenait bien en main les guides des chevaux. Soucieux pour sa propre famille, il espérait, comme chacun des citadins, que le mal demeurerait confiné à quelques malheureuses demeures. S’il fallait que le malheur s’abatte sur sa jeune famille ! Il laissa Zotique à sa surveillance et lui lança en guise de conclusion :

- J’espère que la maladie va se calmer *Tabarnac* ! Alors bonne journée quand même Zotique ! Et prends garde à toi.

Il se dirigea droit vers sa voiture, claqua la langue sur son palais et les chevaux se mirent en marche.

(* *Astheure* : maintenant, à cette heure-ci.)

Le Cap avait bien, depuis 1902, un bureau d'hygiène pour répondre à la santé de sa communauté, mais il n'y avait aucun médecin pour l'animer. Le ministère provincial avait obligé tous les villes et villages, de plus de cinq cents habitants, à former un bureau d'hygiène pour s'occuper de la prévention et de l'intervention en cas d'urgence ; mais chaque localité devait se débrouiller avec ses pauvres moyens. Dans les cas où l'on appréhendait une épidémie, on se contentait d'isoler la population touchée.

Le conseil municipal avait donc nommé, par mesure de sécurité, trois braves citoyens volontaires pour s'occuper de la chose. Ces hommes avaient un mandat d'un an, renouvelable d'une année à l'autre. Ces citoyens ordinaires n'avaient aucune connaissance médicale pour soigner les malades ; là n'était d'ailleurs pas leur rôle. En cas d'épidémie comme celle redoutée, ils avaient comme mandat d'isoler, de surveiller et de s'occuper des familles touchées. C'est à cette tâche ingrate que s'affairait précisément le bénévole, Zotique Cadotte.

L'hiver passa et la situation ne s'améliora pas. De plus en plus de familles étaient isolées et la mortalité augmentait. Joseph ne pouvait plus livrer son pain comme à l'habitude et vivait dans la crainte perpétuelle que lui ou un des siens furent frappés par le mal qui perdurait.

Au mois de juin, presque un an après le début de l'épidémie, et après de multiples demandes insistantes, le conseil de ville obtint la présence de trois médecins en provenance de Québec. Les médecins désignés devaient prêter main-forte au bureau d'hygiène madelinois.

Pendant des semaines, les médecins visitèrent les maisons atteintes, ordonnèrent la désinfection des lieux à la « formaline* » et vaccinèrent la population. La tâche fut colossale.

(**formaline* : Marque de commerce composée de formaldéhyde stabilisé par un alcool méthylique.)

Puis, peu à peu, avec l'arrivée de l'été, l'épidémie se mit à faiblir.

Joseph et sa famille l'avaient échappé belle, mais plusieurs clients et amis de la famille Desfossés avaient dû subir l'irréparable. Des personnes âgées ou de jeunes enfants avaient été emportés en grand nombre par la maladie.

Une fois l'épidémie passée, plusieurs furent d'avis que les mesures, entreprises par le ministère de la Santé, eurent des résultats possiblement douteux, du moins critiqués.

La maladie avait sans doute fait son temps et après avoir tué plusieurs citoyens, inquiété toute une population vulnérable, causé des maux de tête aux édiles municipaux et créé un gouffre financier non négligeable, la maladie disparut d'elle-même.

À la messe du dimanche, Éliisa, enceinte de quatre mois, et Joseph, accompagné de sa petite famille endimanchée, occupaient un banc complet de la septième rangée.

Ce banc était loué annuellement à la *fabrique** et appartenait à la famille Desfossés.

Près du couple était alignés en ordre croissant les cinq fils : Le bébé, Abel, encore emmaillotté dans ses langes, Anatole 2 ans, Urbain, 4 ans, *Elphège*, 6 ans et Hector, 8 ans. Joseph, fier comme un « *paon* » avec sa cravate de laine tricotée par Élisabeth, jetait un coup d'œil sur ses gars tout en écoutant le prône du père Valiquette :

- Mes chers paroissiens, dimanche dernier, je vous ai dit que la population était de 4,256 âmes et que chaque jour de nouveaux arrivants vient grossir ce nombre. Nous avons maintenant, en bordure des rues principales, des trottoirs de béton et plusieurs rues ont reçu une couche de bitume. L'électricité éclaire nos maisons et l'aqueduc et les égouts seront bientôt dans toutes les chaumières.

(**fabrique* : groupe de laïques administrant les biens de l'église)

L'homme d'Église s'éclaircit la voix pompeusement et poursuivit :

- Le Cap est une véritable ville sans en porter le nom et aussi, sans en avoir les privilèges. Voilà pourquoi il faut réagir. Signez la requête de vos édiles municipaux. Le temps presse ; ne craignez pas de signer le registre. Et surtout, n'hésitez pas à vous présenter à l'assemblée de l'hôtel de ville, jeudi prochain. Exigez d'être entendu !

Le sujet était sur toutes les lèvres depuis plusieurs mois, mais la population était craintive devant la nouveauté.

Chacun se disait dans son for intérieur :

- Faire de notre patelin une ville ! Hum ! C'était un peu se faire des idées de grandeur. Et pis ! Combien tout ça va-t-il encore coûter ? C'est ben sûr que les taxes vont encore augmenter !

Pendant que Joseph jonglait avec l'idée émise par le curé, Élixa dut intervenir auprès d'Urbain pour qu'il cesse de taquiner son frère Elphège avec le feuillet paroissial transformé en éventail. Garder à l'œil quatre garçons turbulents n'était pas toujours une mince tâche.

L'idée du père Valiquette fit son chemin même chez les plus sceptiques. Malgré l'incertitude et les craintes de plusieurs, le pari de l'homme d'Église allait être gagné.

Le neuf février 1918, une loi provinciale sanctionnait le statut de ville à l'agglomération.

La ville était née et le progrès allait continuer à surprendre ses habitants.

L'année suivante, le conseil municipal, nouvellement élu, soumettait à la population un projet de transport en commun. Les contribuables, enorgueillis par leur nouvelle ville, se prononcèrent en faveur du projet coûteux par une mince majorité de quarante-neuf voies.

Un tramway électrique de la compagnie *Three Rivers Traction* faisait entrer résolument la ville dans le monde moderne.

Les tramways arriveraient de Trois-Rivières par le nouveau pont de la rivière Saint-Maurice, emprunteraient les rues Fusey, Rochefort, Montplaisir, Saint-Pierre, Sainte-Madeleine, Bellerive, Toupin, Rocheleau, Sainte-Madeleine, pour ensuite faire le parcours en sens inverse, avec certaines voies d'évitement pour faciliter les rencontres.

L'essor de la ville était en marche et les progrès inéluctables. Du moins aimait-on à le croire.

Guerre, Maladie et Crise, 1914.

La vie au Canada semblait être au beau fixe. Le progrès était en marche, la population augmentait et les emplois étaient abondants. Les journaux locaux ne faisaient que peu de cas des incidents d'outre-mer et la population demeurait à l'abri des sursauts de ces pays lointains.

Mais là-bas, la tension était vive. Depuis quelques semaines, les nuages précurseurs d'une guerre s'annonçaient. Le climat était chauffé à blanc entre les Slaves et les Autrichiens. Tout devait logiquement s'embraser. On n'attendait que le prétexte, l'étincelle. En fait d'étincelle, ce fut la foudre : le 28 juin 1914, des Serbes assassinaient l'archiduc Ferdinand d'Autriche à Sarajevo. Nous nous retrouvions soudainement à la veille de la Première Guerre mondiale.

Tout s'enchaîna très rapidement. L'Allemagne appuya ses voisins, l'Autriche et la Hongrie, et les chars d'assaut envahirent la Serbie. La Russie, allié inconditionnel de la Serbie, se porta à la défense du petit pays.

Comme, à cette époque, une alliance appelée « *Triplice** » liait la Russie, la France et le Royaume-Uni, le conflit risquait de se propager rapidement. Et ce fut le cas. Parallèlement aux avancées allemandes, les Français, puis les Anglais entrèrent en guerre.

Dès le début des premiers affrontements, les colonies et les dominions de l'Angleterre furent sollicités d'une façon volontaire.

Au Canada, quelques jeunes en provenance de la Mauricie s'engagèrent dans les Forces armées canadiennes par goût de l'aventure et pour relever le défi de l'inconnu.

Pendant plusieurs mois, pour la seule base militaire de Valcartier, près de Québec, trente mille volontaires furent formés. Nos soldats devaient être prêts à toute éventualité pour se porter à la défense des alliés.

(**Triplice* : Triple Entente créée entre les trois pays en 1907)

Soixante-dix pour cent de la nouvelle armée canadienne était constituée de nouveaux immigrants issus des pays du Royaume-Uni et moins de dix pour cent étaient de souche canadienne-française. Un premier choc, des deux solitudes, allait de se produire. Francophone et anglophones pouvaient-ils cohabiter, collaborer et même se battre ensemble pour le Canada ou pour l'Angleterre ? Les francophones éparpillés dans différentes unités anglophones étaient mal perçus et peu reconnus à cause de leur religion catholique et surtout de la langue qui les rendait inhabiles à communiquer. L'expérience fut malheureuse pour les jeunes soldats francophones et laissa un goût amer dans l'ensemble de la population québécoise.

En 1917, trois ans après le début du conflit, la Grande-Bretagne qui s'enlisait dans une guerre qui n'en finissait plus, demanda un support plus que matériel et volontaire à ses colonies.

Le parlement canadien, soucieux d'aider la mère patrie, allait alors débattre de l'adoption d'une loi dite de conscription : la loi « **Borden** ».

Au Québec, la grogne s'amplifiait, car on s'opposait farouchement à cette loi qui brimait les choix d'un peuple. Henri Bourassa, défenseur des Canadiens français, déclarerait :

- Que devons-nous à l'Angleterre pour ainsi aller y répandre notre sang ?

À Trois-Rivières, Joseph assista à des réunions politiques parfois virulentes où des députés, tel Armand Lavergne, prêchaient la désobéissance civile. Joseph et plusieurs de ses voisins et amis étaient sensibles aux arguments des orateurs dissidents et un matin d'août 1917, des manifestants sortirent dans les rues. Ils allaient crier haut et fort leur désaccord à cette loi inique.

- À bas *Borden** ! Non à la guerre !
Vive la révolution !

(*Robert Laird Borden, Néo-Écossais et chef du parti Conservateur du Canada, était le huitième premier ministre canadien. Il fit voter une loi sur les mesures de guerre.)

Des affiches contre la conscription étaient posées partout sur les magasins et sur les poteaux de la ville. On pouvait y lire :

**- À bas Borden et ses Trusts anglais.
Non à la conscription !**

Pendant les jours qui suivirent, une foule qui de se démontait pas, parcourut les rues des principales villes du Québec en maudissant la loi et le gouvernement corrompu et impopulaire qui voulait les expédier à la guerre contre leur volonté.

Ottawa se trouvait encore une fois face à ces rebelles canadiens-français si réfractaires et si peu reconnaissants envers la mère patrie.

La révolte fut perçue, au parlement fédéral, comme une forme de mutinerie. Les autorités militaires voulurent y remédier. Une chasse aux insoumis fut mise en place et se propagea dans toutes les villes de la province. Des policiers et des soldats sillonnèrent les rues en créant un climat malsain et répressif.

Tous redoutaient une visite inopinée des fédéraux, car chacun avait un blâme à confesser.

Jour après jour, des conscrits québécois continuaient à désertre en masse les camps d'entraînement. Les fuyards étaient recherchés par la police militaire qui n'obtenait que de maigres résultats. La connivence quasi généralisée de la population contre Ottawa protégeait les insoumis. Les déserteurs se terraient dans les sous-sols, les greniers ou les bois environnants et demeuraient introuvables. Pour 19 050 conscrits, mis sur les listes officielles, 18 850 refusèrent de prendre les armes dont Joseph Desfossés.

Heureusement, le chassé-croisé ne dura pas et la guerre s'essouffla.

Un bon matin, on apprit avec joie et soulagement que la paix venait d'être signée entre les alliés et l'Allemagne domptée. Les déserteurs purent entrer chez eux.

Loin des remords, l'événement allait laisser, dans la population canadienne- française, une impression indélébile.

Il était désormais possible de dire « non » aux conquérants britanniques. Le Québec commençait à avoir une identité propre.

À peine remis de la Grande Guerre, les peuples durent affronter une calamité tout aussi dévastatrice. *La grippe espagnole* s'invita.

La première apparition du virus se fit sentir au printemps 1918 en Chine. Très contagieuse, la grippe se répandit à une vitesse fulgurante.

En France, on crut que l'origine du mal provenait des produits alimentaires importés d'Espagne.

En réalité, la grippe était déjà présente, sous forme latente, dans tous les pays d'Europe dévastés par la Grande Guerre. L'Espagne, pays neutre lors du premier conflit mondial, fut un des premiers pays à combattre le virus et à diffuser des informations utiles sur cette souche H1N1.

Dû à son avancée médicale dans le combat du virus, on soupçonnait, à tort, que la maladie provenait de ce pays. L'imbroglio persista et l'épidémie prit alors le détestable nom de: *La Grippe Espagnole*.

La grippe n'avait pas de frontières. Elle débarqua bientôt en Amérique par l'entremise des navires médicaux qui transportaient les blessés revenant du front. Un grand nombre de soldats blessés ou valides, infectés à leur insu, contribuèrent donc, bien malgré eux, à une propagation rapide du virus. Toutes les villes des États-Unis et du Canada connurent leur épisode de contagion.

Dans la seule région de Trois-Rivières, des écoles, des commerces et des usines furent fermés par manque de personnel ou par crainte de contagion. Seuls les hôpitaux et les églises accueillèrent encore les malades ou les fidèles.

Peu de voisins ou d'amis osaient se fréquenter, car le mal sournois couvait ou sévissait. La maladie était implacable.

La famille de Joseph et d'Élisa fut touchée par le malheur. Leur plus jeune enfant, le bébé Joseph Ida, fut atteint et succomba au mal après une courte fièvre. On n'avait pas cru cela possible au début de la maladie, mais le virus frappait aveuglément et surtout d'une façon fulgurante. Chaque jour, la crainte hantait les parents et l'on priait tous les jours pour que le reste de la famille échappe à la maladie pernicieuse et dévastatrice.

Un décès était déjà un décès de trop.

Amis, voisins et parents étaient atteints en grand nombre. La grippe elle-même ne tuait pas, mais elle s'attaquait au système immunitaire et les gens mourraient finalement de bronchite, de pneumonie ou de symptômes semblables. La souche grippale était inconnue, les antibiotiques existants étaient inefficaces et l'épidémie semblait quasi impossible à freiner.

Après l'euphorie provoquée par l'annonce de la fin de la Grande Guerre, c'était comme si la vie s'était maintenant arrêtée ; chacun se terrait dans sa demeure et on évitait tout contact.

Puis à la fin de 1919, on ne sait trop pourquoi, il ne restait plus que le souvenir d'un cauchemar. La maladie avait disparu graduellement et mystérieusement.

La pandémie avait fait près de 100 millions de morts dans le monde, dont près de 50, 000 au Canada. Selon l'Institut Pasteur, l'épidémie venait d'être décrétée la plus mortelle de l'histoire, compte tenu du laps de temps très court où elle avait sévi.

Mais la guerre n'avait pas apporté que son cortège de tensions, de craintes, de malheur et de décès ; elle fut également, pour la Mauricie, un moteur incroyable de développement économique.

Les usines d'armement, les ports, les innovations et l'ensemble des activités nécessaires à soutenir une grande guerre avaient créé le plein emploi dans toutes les municipalités. Le chômage était tombé à son taux le plus faible.

Mais là ne s'arrêtait pas l'avancée. Voilà que l'industrie de la pâte et du papier devenait, à son tour, omniprésente. La Wayagamack, située sur l'île de la Potherie, entre le Cap et Trois-Rivières et la St-Maurice Paper Mills de Cap-de-la-Madeleine augmentèrent leur production par l'ajout de nouvelles machines à fabriquer le papier.

En 1920, le moulin à scie des Américains, situé à Trois-Rivières, à l'embouchure de la rivière Saint-Maurice et du fleuve Saint-Laurent, fut fermé et cédé à une nouvelle compagnie américaine. Un tout nouveau et moderne usine à papier allait naître : L'International Paper Compagny ou C.I.P.

Plus à l'Ouest, à la sortie de la ville, une autre usine à papier allait naître en 1922, la St-Lawrence Paper Mills.

La région de Trois-Rivières devenait subitement **la capitale mondiale du papier.**

L'agglomération animée par ses nombreuses industries grandissait plus que jamais. Trois-Rivières fit un bond de 13 700 âmes en 1911 à près de 28 000 habitants en 1924. Le Cap-de-la-Madeleine ne fut pas en reste et passa de 2 100 âmes en 1911 à près de 8 500 habitants pour sa seule partie urbaine.

À cette époque de prospérité et de renouveau, la famille Desfossés avait atteint sa maturité. Thérèse et Marianne, les deux benjamines du couple, étaient entourées de six frères parfois taquins, mais combien protecteurs. Joseph avait quarante-deux ans et il était entouré de garçons suffisamment vieux pour alléger ses longues journées de labeur. La concurrence était désormais féroce, mais la réputation du commerce était assurée et la famille se tirait bien d'affaire.

Cependant, le décès malheureux du jeune Ida avait affecté terriblement le moral d'Élisa. La femme endeuillée était demeurée taciturne et dépressive même plusieurs mois après l'événement. Pourrait-elle jamais se remettre d'avoir perdu son bébé ? Heureusement, il lui restait de beaux grands enfants en santé qui faisaient sa fierté.

Un des garçons particulièrement travaillant, Elphège, semblait vouloir suivre les traces du paternel. Il se levait tôt, soignait les chevaux et était toujours disponible pour accompagner son père dans les tâches journalières. Joseph disait souvent à sa femme:

- J'suis ben fier de celui-là. C'est un bon travaillant !

Élisa ne contrariait pas son homme, mais elle aussi avait son préféré, sans le dire ouvertement. Elle voyait un avenir remarquable se dessiner pour le jeune Anatole. Elle prophétisait à qui voulait l'entendre :

- Celui-là a un don. Je pense qu'il va faire de grandes choses plus tard.

Bien sûr, Anatole était le plus jeune garçon de la famille et avait une place particulière dans le cœur de la femme protectrice.

Cinq ans plus tard, en 1929, tout semblait aller pour le mieux ; les conseillers municipaux voyaient leur ville grandir et s'enrichir, les commerçants faisaient des affaires d'or et les citoyens entretenaient de grands espoirs pour l'avenir.

Tout cela cachait malheureusement un autre moment difficile à venir.

Une crise économique mondiale, d'une ampleur sans précédent, se profilait à l'horizon avec son cortège de fermeture d'usines, de baisse de salaires, de chômage et de misère.

Cette crise, que l'on croyait faussement temporaire, dura assez longtemps pour étendre ses tentacules dévastateurs jusque dans les plus humbles demeures du Cap-de-la-Madeleine.

Les premiers coups de butoir vinrent des usines de papier, première économie de la région. La Consolidated Paper Corporation, propriétaire des usines Wayagamack et St-Maurice Paper, qui voyait ses commandes de papier diminuer, fut la première à réagir.

Plutôt que de faire fonctionner deux usines à perte, elle ferma son usine de Cap-de-la-Madeleine. On avait cru la chose impensable. Puis, peu à peu, d'autres entreprises, tant de papier que de produits divers, cessèrent graduellement leur production quand elles ne fermèrent pas carrément.

Des chefs de familles, avec de nombreux enfants, qui devaient payer le loyer et la nourriture, étaient désormais incapables de le faire. La paroisse, la *Société Saint-Vincent-de-Paul** ou les autres œuvres charitables qui subvenaient jusque là au besoin des plus démunis étaient débordées par la monstruosité des besoins.

Joseph voyait ses profits péricliter. Il avait une liste de clients insolvables et des comptes impayés qui s'allongeaient de jour en jour. Il avait peine à rembourser ses fournisseurs.

*(*Société St-Vincent-de-Paul : Organisation internationale fondée en 1848 et présente dans 140 pays. La société a pour but d'aider les personnes les plus vulnérables.)*

Un peu partout, on vit des propriétaires de logements demander cinq dollars par mois et même parfois rien du tout à leurs locataires en espérant des temps meilleurs. L'argent ne circulait plus et la misère devenait criante et insoutenable.

Les villes ne recevaient plus les taxes exigées, étaient sans recours et sans ressource et, par le fait même, ne pouvaient plus s'acquitter de leurs obligations. Plusieurs villes tombèrent bientôt sous la tutelle de la commission provinciale des municipalités.

Le gouvernement fédéral allait bientôt profiter de la situation exceptionnelle du chômage pour s'inviter dans le champ constitutionnel des Provinces. Il versa, cette année-là, vingt millions de dollars dans des programmes de travaux publics et de secours directs, partagés entre les provinces et les municipalités.

Le gouvernement du Québec élaborera, pour sa part, un double mouvement de lutte à la misère en milieu urbain.

Il mit en place d'abord une politique du retour à la terre, puis il préconisa divers programmes d'Assistances apportées aux chômeurs.

On pouvait lire dans le journal « *Le Nouvelliste* » du 17 mars 1933:

« Toute famille qui désire aller s'établir sur une nouvelle terre en Abitibi ou au Témiscaminque recevra, du fédéral, six cents dollars de départ et un lot à exploiter offert par le gouvernement provincial en retour d'une location annuelle minimale. »

Même si l'offre était alléchante, compte tenu du contexte difficile, peu de familles acceptèrent de s'éloigner et de participer à cette délocalisation. Tous croyaient que les temps pénibles ne dureraient pas et qu'un jour ou l'autre un embelli corrigerait ces moments accablants.

Pour ceux qui désiraient ainsi rester, il ne leur restait plus que le secours direct qui se présentait sous la forme du « *Piton** ».

À ce sujet, le journal « *Le Nouvelliste* » rapportait l'incident suivant :

« L'agitation a régné au cours de la journée d'hier parmi les chômeurs. La ville ayant décidé de payer en argent les charretiers chargés du déneigement alors que les ouvriers, travaillant à la pelle, seront payés eux, par des *bons*. Le mécontentement ainsi provoqué a créé un tumulte. Un charretier a vu son chargement renversé par des travailleurs en colère. »

Le charretier en question était le jeune Hector qui travaillait pour son père Joseph Desfossés.

(**Piton* : L'Aide aux familles, administrée par les municipalités, était une distribution périodique de *Bons* pour l'achat de nourriture. Ces *Bons* appelés péjorativement *Pitons* par les prestataires furent rapidement vus comme étant une forme humiliante d'assistance parce qu'elle identifiait les porteurs.)

Joseph qui avait soumissionné pour le transport de la neige, pour compenser les pertes qu'enregistrait la Boulangerie, se retrouvait dans une situation problématique et surtout conflictuelle.

Le commerce du pain périclitait, l'argent liquide était rare et l'on devait se contenter de se faire payer sous forme de *bons*. Et voilà qu'on était maintenant empêché d'effectuer du déneigement à cause de chômeurs mécontents. Rien n'allait plus !

À ce moment de l'histoire, la moitié des travailleurs madelinois étaient sans travail et plus de 3 5000 individus survivaient grâce à l'aide municipale.

Les administrateurs des villes qui jonglaient avec des revenus qui rapetissaient comme une peau de chagrin n'en pouvaient plus. Ils forcèrent donc les entreprises situées sur leur territoire à embaucher une main-d'œuvre locale et désœuvrée en échange de généreuses subventions ou congés de taxes.

On n'allait pas s'enrichir ainsi, mais au moins on remettrait quelques salariés au travail.

Malgré les subventions gouvernementales et tous les efforts déployés, les maigres réserves de la ville se tarissaient rapidement. Les temps étaient durs et l'avenir, sombre.

Le 15 novembre 1933, la ville de Cap-de-la-Madeleine, acculée à la faillite, fut mise sous tutelle par la Commission des affaires municipales de Québec.

La vie reprend son cours, 1934.

Cinq ans de vaches maigres, à tirer le diable par la queue, avaient tout de même abouti à créer une belle solidarité et un esprit d'entraide qui avait raffermi les liens avec la famille et le voisinage. Chacun faisait de son mieux pour alléger les difficultés des autres et la solidarité était omniprésente.

À cette époque, on ne disait pas : *demeurer dans un quartier de la ville, mais bien demeurer dans une paroisse*. Et dans la paroisse tout le monde se connaissait, tout le monde s'entraidait. La vie tournait autour de la paroisse, de l'église et de son curé. La paroisse était au cœur du fondement de l'appartenance communautaire citoyenne.

Mais les affaires se languissaient, la boulangerie de Joseph périclitait et l'argent se faisait rare.

À l'âge de vingt et un ans, Elphège demeurait toujours chez ses parents. Il s'était engagé comme manœuvre pour effectuer des travaux publics qui rapportaient quelques piastres. Ses maigres gains étaient versés à son père en guise de pension.

Pendant des jours et des jours, avec des chevaux attelés à une charrette rudimentaire, il faisait la navette entre la carrière de Saint-Louis-de-France, situé à quelques kilomètres au nord de la ville, et des zones marécageuses au cœur de la ville. Il transportait des blocs de pierres brutes qui permettaient la construction de murets de soutènement pour canaliser les eaux éparses et ainsi créer de vastes étangs artificiels.

Ces travaux d'envergure, commandités par les gouvernements, aidaient à remettre les gens au travail et permettaient, à la fois, d'assécher des terrains inutilisables et de canaliser des zones humides et malsaines. Ces ouvrages communautaires allaient créer, à terme, d'agréables étangs entourés d'espaces verts au cœur des parcs Des Chenaux et Du Moulin.

Par tous les moyens, on tentait de pallier au chômage endémique et de mettre au travail le plus de gens possible. Tous ceux qui le voulaient, pouvaient trouver une occupation qui permettait aux familles de survivre en attendant des jours meilleurs. À Trois-Rivières, la ville faisait charger, à la pelle, le sable des coteaux proches pour remplir les quais en construction sur le bord du fleuve Saint-Laurent. Ces corvées manuelles, parfois ingrates, redonnaient aux hommes une certaine dignité.

Elphège et ses frères étaient fiers de rapporter à la maison un peu d'argent qui procurait aux siens les denrées qui faisaient grandement défaut. Tous mettaient la main à la pâte pour aider la famille à s'en sortir.

Urbain, l'aîné de la famille, un peu l'émule d'Elphège, s'était marié l'année précédente et donnait à réfléchir à son jeune frère. Elphège, il allait devoir changer des choses, se distancer de sa famille, reconquérir son autonomie et, surtout, trouver un travail stable.

Il s'était un peu oublié dans les dernières années à vouloir aider parents et amis. Il avait quitté l'école après sa huitième année afin d'épauler son père à traverser les moments difficiles. Il avait bossé de longues heures à la boulangerie, il avait conduit des attelages de chevaux pour le charroi de passagers, de neige ou de matériaux. Il avait été sans cesse volontaire et il n'avait pas été avare de son temps.

Cinq ans plus tard, Elphège voulut aussi fonder sa propre famille. Il avait rencontré sa douce moitié, Juliette Janvier, une jolie fille de Trois-Rivières et il était temps qu'il commence un peu à penser à lui. À son âge, beaucoup de ses amis étaient mariés depuis longtemps, et il voyait inexorablement, le temps fuir.

À l'été 1937, les jeunes amoureux se lancèrent dans l'aventure nuptiale. Le mariage tardif fut célébré à l'église de la paroisse Saint-Lazare de Cap-de-la-Madeleine. Le nouveau couple avait du temps à rattraper... Quelques mois plus tard, le premier fils d'Elphège et de Juliette, était en route.

À la fin de ces années difficiles, le Québec eut un nouveau premier ministre. Celui-ci militait dans un tout nouveau parti politique : *l'Union Nationale*. Par pure coïncidence, le chef de cette nouvelle formation politique appartenait à l'élite trifluvienne.

Maurice Le Noblet Duplessis, avocat de Trois-Rivières, allait régner en roi et maître sur la destinée de la province de Québec pendant près de vingt-cinq ans. C'était un petit homme travailleur et exigeant pour ses députés, ses fonctionnaires et ses électeurs. Il méprisait les tièdes, il tolérait mal l'adversité et demandait une parfaite loyauté à son entourage. Comme il avait hérité comme couleur pour son parti du « *Bleu** », il se targuait de dire à tout propos lors de ses discours politiques :

**- Le ciel est bleu (Union Nationale)
et l'enfer est rouge (Libéraux).**

(Bleu* : Le parti de l'Union Nationale remplaçait d'une certaine manière, l'ancien parti Conservateur qui arborait la couleur bleue.)

Certains qualifieront plus tard cette période de « *Grande Noirceur* ». Mais en y regardant de plus près, force est de constater que l'homme politique s'est retrouvé à une période charnière de l'évolution du Québec.

À son arrivée au pouvoir, il avait devant lui un peuple jeune, peu nanti intellectuellement et économiquement. La population francophone survivait, depuis des années, au milieu d'une Amérique anglophone qui la submergeait de toute part. Elle venait de souffrir les affres d'une crise économique internationale désastreuse et elle avait bien besoin de se reprendre en main et de s'affirmer. En fait, ce petit peuple francophone isolé se cherchait un leader charismatique, un chef, presque un père.

Maurice Duplessis allait incarner, pour l'époque, l'homme de la situation.

Le politicien autoritaire avait une vision : « il fallait développer à tout prix le territoire pour relancer l'économie. » Duplessis savait que sa province était grande, potentiellement riche et peu exploitée.

Il devait ouvrir le Nord québécois encore vierge pour attirer des investisseurs étrangers en sol québécois. Si on voulait remettre les gens au travail, il fallait attirer les capitaux et donc les grandes entreprises. Il s'affaira, dans un premier temps, à développer l'infrastructure routière en province, puis il favorisa l'exploitation minière et forestière du jeune territoire. L'homme était proactif et il voulait mener le Québec vers un avenir meilleur.

Il créa parallèlement le *Crédit Agricole*, pour aider les jeunes agriculteurs à persévérer et à poursuivre le développement agroalimentaire, il amorça les mouvements coopératifs pour favoriser la naissance de petits entrepreneurs et il permit la création d'un organisme qui allait s'occuper de l'électrification du Québec soit l'*Hydro-Québec**.

(**Hydro-Québec* ; Prend d'abord le nom de : *La Commission de l'électricité*. L'organisme gouvernemental a pour but de réglementer la tarification et les conditions d'exploitation des compagnies privées d'électricité. En 1944, La Commission deviendra : *Hydro-Québec*.)

Comme il avait à cœur la jeunesse, il savait qu'investir dans l'éducation était porteur d'avenir. Pour preuve, lors d'une assemblée tenue à Montréal en juin 1937, il lança cette phrase mémorable qui traduisait ses intentions :

- Si l'Hydro produit de la lumière artificielle pour chacun de nous, il n'est que juste que les revenus qui en découlent servent à répandre la lumière intellectuelle et morale sur nos jeunes.

Bien sûr, comme tous les politiciens de l'époque, il était un fervent chrétien, il s'opposait aux projets dits communistes et à tous ses zéloteurs. C'était avant tout, un nationaliste conservateur et fidèle aux traditions québécoises. Son slogan préféré était : « Maître chez soi » ; slogan qui fut réutilisé à mainte occasion par la suite.

Le politicien ne fit pas toujours l'unanimité en province, car il avait tendance à favoriser les amis du parti ou la grande industrie souvent américaine.

Mais à Trois-Rivières, on aimait beaucoup l'homme d'état car la ville bénéficiait grandement de son premier ministre. Il avait fait ses classes au séminaire Saint-Joseph, collège privé d'enseignement classique de Trois-Rivières, et il avait un préjugé favorable pour sa région.

Un gigantesque projet allait d'ailleurs être mis en construction en 1938 et allait laisser sa marque : « *Le Parc de l'Exposition* ». Une bâtisse industrielle, un aréna, un stade de baseball, un hippodrome, une piscine de grandeur plus qu'olympique étaient construits sur le coteau de Trois-Rivières. L'entrée du site prestigieux allait être encadrée par une arcade monumentale, baptisée : « *Porte Pacifique Duplessis** ».

L'homme marquait sa ville, tout en favorisant l'emploi.

(* *Pacifique Duplessis* : frère récollet, un des premiers missionnaires du début de la colonie.)

Mais son empreinte ne s'arrêta pas là. Duplessis favorisera l'agrandissement du Séminaire Saint-Joseph, son alma mater, il permit la construction du Pavillon St-Arnaud et l'aménagement du parc Pie XI. Puis un nouvel hôpital vit le jour; l'hôpital Sainte-Marie, et un nouveau pont fut construit sur la rivière Saint-Maurice. Le nouveau pont porterait d'ailleurs fièrement le nom de l'homme politique.

À l'ère Duplessis, où la prospérité refaisait surface, trois forces agissaient sur le bon peuple conciliant, docile et profondément religieux : le Clergé, les Grandes Entreprises étrangères, principalement anglophones et un nouveau pouvoir politique québécois qui redonnait confiance à une population timorée : l'Union Nationale.

Cette période de transition, entre un Québec folklorique et le nouveau Québec de demain, constitua l'élan qui allait projeter, quelques années plus tard, les Québécois vers une révolution dite tranquille.

Après Duplessis, le Québec ne serait plus jamais le même.

Pendant ce temps, Elphège profitait du fait que l'économie souriait enfin aux Trifluviens pour redessiner son avenir.

Il suivait assidûment, depuis trois ans, des cours par correspondance et allait bientôt obtenir une attestation qui le qualifierait comme maître-machiniste. Cette spécialisation allait être son billet d'entrée dans le monde de l'industrie en pleine évolution.

Cette même année, il parvint à se faire embaucher dans une usine de production de papier de Trois-Rivières. Parce que la ville exigeait toujours que l'on engage prioritairement de la main-d'œuvre locale, parce qu'il détenait maintenant une certification de métier agrégée et parce que l'économie régionale reprenait de la vigueur, il obtint sa chance dans la prestigieuse et toute nouvelle usine de papier « *C.I.P** ».

(* *C.I.P.* : The Canadian International Paper.)

On était en octobre, et Juliette venait juste d'accoucher de son troisième enfant. Il y avait d'abord eu, trois ans plus tôt, Pierre-Paul, suivi d'Yves et voilà que la première fille, Monique, venait combler le jeune couple.

Elphège avait acheté un vieux *duplex** sur la rue Notre-Dame, rue pionnière de la ville, et il s'était donné la mission de rénover de fond en comble la vieille habitation de deux étages. Ainsi, chaque jour, quand il terminait sa journée de travail à l'usine de Trois-Rivières, il enfourchait sa bicyclette, traversait le pont Duplessis pour revenir rapidement à la maison où il passait une partie de sa soirée à remettre à neuf le nid familial.

Alors que tout allait rondement à Trois-Rivières et que les mauvaises années s'oubliaient lentement... Très loin de là, encore une fois, une nouvelle catastrophe mondiale se dessinait.

(**Duplex* : habitation de ville à deux étages, pouvant accueillir deux familles.)

Trois nations ayant des ambitions expansionnistes et hégémoniques débordaient leurs frontières. Les trois pays que l'on allait nommer éventuellement « *L'Axe* » étaient : L'Allemagne Nazie, l'Italie fasciste et l'empire du Japon.

Le Japon était déjà en guerre depuis quelque temps contre ses voisins immédiats, la Chine et la Corée. Mais ce conflit lointain était localisé et n'affectait pas les pays occidentaux. Le pays du « *Soleil Levant* » avait l'intention, dans un premier temps, d'étendre son idéologie nationaliste, fondée sur la suprématie de la race nipponne, partout en Asie.

Pour sa part, l'Allemagne, fortement humiliée lors de la première Grande Guerre mondiale, vingt ans plus tôt, ruminait une vengeance. Des traités imparfaits et inéquitables, ratifiés par un peuple vaincu, avaient suscité, chez les peuples autrichiens, hongrois, bulgares et allemands, que rancœurs et frustrations.

L'Italie, pour sa part, sous l'égide du « *duce** » Benito Mussolini, avait des visées expansionnistes. Ses ambitions inassouvies et intéressées sur la colonisation des pays du nord de l'Afrique et ses intérêts économiques sur ses voisins méditerranéens, poussa le jeune parti National fasciste à conclure un pacte d'alliance avec le régime nazi d'Adolf Hitler. Cette association intéressée fit naître le « *Pacte D'Acier* ».

Le premier septembre 1939, les hostilités débutèrent.

Le nouveau conflit allait s'étendre sur l'ensemble des continents et allait se conclure par près de 62 millions de morts, dont une forte majorité civile.

(*Duce** : Mot italien dérivé du latin « Dux », signifiant : « chef ».)

Mais au Québec, on ne s'inquiétait pas trop. C'était encore une guerre lointaine, une guerre qui ne nous concernait pas.

La population des villes était tout de même au fait des mauvaises nouvelles rapportées par le radiodiffuseur : *Radio Canada*. Des journalistes qui couvraient les événements internationaux, tel René Lévesque, informaient le monde que l'Allemagne venait d'envahir la France et que le Japon poursuivait son avancée en Asie.

Mais la Première Guerre mondiale avait laissé des traces et l'on ne voulait surtout pas revivre cette époque douloureuse où beaucoup de jeunes Canadiens français y avaient laissé leur vie.

De plus, on avait l'assurance que les tensions vécues, à l'époque, par l'enrôlement obligatoire, seraient évitées. Mackenzie King, le jeune premier ministre anglophone, réélu le 24 juin 1940, avait fait la promesse solennelle suivante :

- En cas de nouvelles guerres, le gouvernement canadien, que je dirige, ne présentera pas des mesures de conscription et les Canadiens n'auront pas à servir à l'étranger.

Fort de la promesse de leur premier ministre, les Québécois étaient confiants. Cette fois-ci, ils seraient à l'abri des tueries d'outre-mer et le Canada resterait neutre et à l'écart du conflit qui se dessinait à l'étranger.

Mais pouvait-on se mettre la tête dans le sable et tout dénier alors que le reste du monde était mis à feu et à sang ?

Très vite, la réalité rattrapa le Canada. Au printemps 1942, la guerre était ravageuse et interminable tant en Europe, en Afrique, qu'en Asie. L'Allemagne assiégeait l'Angleterre et soumettait les Îles britanniques à un bombardement intensif, le Japon était victorieux sur tous les fronts dans le Pacifique et l'Italie s'imposait en méditerranée.

Dès lors, des pressions, venant particulièrement de l'Angleterre, se mirent à s'intensifier sur les dirigeants canadiens.

L'Angleterre était en péril.

Le 27 avril 1942, un *Avis* paraissait dans tous les grands quotidiens du pays. Mackenzie King, premier ministre du pays, voulait un plébiscite dans lequel il demandait aux Canadiens de le délier de sa promesse de ne pas tenir de conscriptions. Malgré certaines dissidences, une loi sur l'enrôlement obligatoire fut votée par l'assemblée des élus : *Tous les hommes célibataires de plus de 21 ans, aptes à devenir militaires, allaient désormais être enregistrés.*

Au Québec, la loi fut accueillie froidement. On venait d'être trahi par nos propres politiciens, la promesse faite ne tenait plus et nos jeunes allaient devoir encore porter l'uniforme militaire.

On assista alors à une ruée vers les mariages. On voulait éviter à tout prix d'être enrôlé.

Mais cette guerre inhumaine et interminable avait encore une fois son côté positif.

L'économie de Trois-Rivières, comme celle du pays en entier, tournait à plein régime. Il fallait fournir armes, munitions et ravitaillement aux alliés qui en avaient bien besoin. Fournir à l'Angleterre du matériel de guerre convenait à tous, mais participer au conflit au péril de sa vie était impensable.

Elphège, déjà marié, ses garçons trop jeunes pour prendre les armes, était épargné momentanément par le conflit mondial. Mais le frère de Juliette, Samuel, des voisins immédiats du couple, des fils d'amis, toute une jeune génération dut s'enrôler et participer à l'effort de guerre.

On revivait d'une certaine manière un film déjà vu.

Pendant cette période lourde et oppressante, on voyait apparaître des usines d'armements par centaines.

Pas très loin du domicile du grand-père Joseph, au nord de la rue Saint-Laurent, un vaste terrain, déjà aménagé en aéroport municipal, devint une base d'aviation pour l'entraînement des nouveaux pilotes de l'armée royale du Canada. Plus près, une usine de transformation d'aluminium, l'International Foil Limited, se transforma en usine de guerre et devint : La Dominion Rubber Munitions.

À moins d'un demi-kilomètre de la demeure rénovée d'Elphège, sur les rives de la rivière Saint-Maurice, une usine de guerre navale était en pleine action.

Le petit pont ferroviaire qui unissait le Cap-de-la-Madeleine à l'île de la Wayagamack se mit à tourner de plus en plus fréquemment pour laisser passer des frégates de guerre imposantes qui allaient être réarmées ou réparées à l'usine navale riveraine: la Canada Steamship co.

Mais en plus de changer le décor et de créer le plein emploi, la Grande Guerre changeait les mentalités.

On vit de plus en plus les femmes sortir du foyer familial pour prêter main-forte à l'effort de guerre. La main-d'œuvre était manquante et de nombreuses sphères de l'activité économique devaient être occupées désormais par l'agent féminin. Nous assistions à une véritable révolution des mœurs.

Parce que la femme avait pris une place importante dans la vie communautaire, hors du foyer, parce qu'elles avaient su s'imposer dans plusieurs sphères d'activités ou... tout simplement... parce que le temps du changement était venu, le 25 avril 1940 fut un jour marquant pour l'ensemble des femmes du Québec. Ce jour-là, les femmes obtenaient, pour la première fois de leur histoire, le droit de vote.

Cette ouverture du monde politique fut le fruit d'un combat acharné de politiciennes telles *Thérèse Casgrain** et de ses nombreuses suffragettes.

(**Thérèse Forget Casgrain*, secrétaire d'État dans le gouvernement King, elle dirigera pendant plusieurs années un combat acharné pour obtenir le droit de vote pour les femmes.)

La modernité, 1950.

(Dixième génération, Denis Desfossés)

La guerre n'était plus qu'un mauvais souvenir, l'Europe se reconstruisait et le monde reprenait confiance en l'avenir. La reprise économique était indéniable.

Au Québec, le temps des grandes réformes était venu. Des résolutions politiques étaient mises en place et devaient changer grandement le quotidien des citoyens.

Désormais, tous les enfants de six à douze ans devaient fréquenter l'école et la scolarisation devenait gratuite et obligatoire pour chacun d'eux. De plus, une loi fédérale accordait, à toutes les familles ayant des enfants, des sommes d'argent que l'on nommait : *Allocations familiales*.

La *Montréal Light Heat and Power* et toutes les compagnies privées d'électricité qui éclairaient la province depuis le début du siècle furent nationalisées.

Hydro-Québec devenait un monopole d'État. Le drapeau fleurdelisé remplaçait maintenant l'Union Jack sur le parlement de Québec et le peuple était de plus en plus maître de son destin.

Chez les Desfossés, la famille augmentait. Après Pierre-Paul, Yves et Monique, d'autres enfants s'ajoutèrent : Hélène, Henri puis *Denis*.

Autrefois, à la campagne, quatorze, quinze ou seize enfants par famille étaient fréquents. Pour l'agriculteur besogneux, chaque enfant devenait un actif, une main-d'œuvre utile et bon marché. Les fils surtout étaient appréciés lors des corvées saisonnières. Mais la réalité du mode de vie citadine changea la donne et le nombre d'enfants par familles diminua. Avoir des enfants coûtait maintenant très cher.

Les parents modernes désiraient profiter davantage de la vie, s'accorder certains luxes impensables autrefois et surtout offrir aux enfants plus qu'eux-mêmes avaient reçu.

Il fallait payer les frais reliés à l'école, les soins dentaires et médicaux, s'occuper de l'habillement et de la nourriture sans compter tous les autres frais inhérents. Alors, six ou sept enfants pesaient déjà très lourd sur le budget familial et ne permettaient pas toujours la prospérité espérée.

Mais ces changements de mœurs ne plaisaient pas au clergé. Cette façon de voir des nouveaux couples était honteuse et ne respectait pas les bons enseignements de la foi chrétienne. Ce furent les mères de famille qui en portèrent souvent l'odieux. On les accusait d'empêcher les naissances.

Mais, pour Elphège, les affaires de l'église ça se passait à l'église et il ne se sentait pas interpellé. Même si le bon curé Picotte voulait, par ces discours dominicaux, décourager les pratiques contraceptives, Juliette et Elphège ne s'en firent pas un cas de conscience.

La vie était bonne, Elphège venait d'acquérir un deuxième duplex et il voyait maintenant l'avenir s'embellir.

Il oubliait graduellement les dures années de sa jeunesse où il avait dû travailler si fort pour aider sa famille à survivre.

Comme cette deuxième propriété, située sur la rue Saint-Laurent, à proximité du logement de Joseph, était vieillot et désuète, Elphège avait décidé de l'améliorer. Comme il l'avait fait sur la rue Notre-Dame, il entreprit des rénovations. Aidé de ses garçons les plus âgés, il profitait de tous ses temps libres pour rafistoler les nouveaux appartements. Il trimait dur pour faire fructifier son pactole.

En plus de cette double occupation, l'usine le jour et les rénovations le soir et les fins de semaine, il aidait, à l'occasion, son père et ses frères.

Il avait gardé un peu de son âme missionnaire.

Élisa, maintenant âgée de soixante-cinq ans, était fragile et souvent dépressive ; elle ne s'était jamais réellement remise de la mort de son dernier enfant. Le temps fit son œuvre et la vieille dame tomba bientôt très malade.

Joseph, peu aguerri aux travaux ménagers, resta un moment désespéré. S'occuper de la femme malade, de son écurie et des autres travaux connexes à la maison devenait très lourd pour l'homme qui était peu versé dans les travaux ménagers. Elphège, toujours prêt à aider, fut le premier à épauler son vieux père inquiet.

Le médecin qui avait été demandé au chevet de la malade, le jour précédent, était peu optimiste pour la suite des choses. Il avait demandé à Elphège d'aviser ses sœurs et ses frères de l'état de la situation, car il croyait que la fin était proche pour la vieille dame.

Quelques jours plus tard, entourée de ses enfants et petits-enfants, Élixa s'éteignit, laissant un mari éploré et une famille endeuillée.

Avec le soutien à apporter à son père veuf, son travail journalier en usine et les nombreux travaux qu'exigeaient ses vieux logements, Elphège, sans s'en rendre compte, s'éloignait de plus en plus de sa propre famille.

Plusieurs irritants commençaient à troubler la sérénité du couple. L'harmonie du début s'en trouvait altérée. L'absence fréquente du père à la maison faisait porter sur les épaules de Juliette une partie de l'éducation des enfants.

Heureusement, pour contrebalancer tous les soucis du couple, une nouvelle agréable émergea. À l'âge de quarante ans, Juliette se retrouva enceinte de son septième enfant.

Ce matin là du mois de juin, Denis, qui allait avoir six ans dans quelques jours, observait les moineaux qui picoraient le crottin de cheval laissé sur le pavé par les chevaux de l'attelage du laitier, Jos Miller.

Sur la rue De la Ferté, petite rue secondaire débouchant sur la rue Notre-Dame, il y avait maintenant, bien sûr, des voitures motorisées comme partout en ville ; mais les services domestiques étaient encore livrés par des voitures *hippomobiles**.

(**Hippomobile* : se dit d'un véhicule tiré par un ou plusieurs chevaux.)

Les fruits et les légumes de monsieur Beaumier, le lait livré tôt le matin par monsieur Miller ou le bloc de glace nécessaire à rafraîchir la glacière, située dans le *tambour**, porté par monsieur Tellier, arrivaient encore à la maison sur des charrettes tirées par des attelages de chevaux.

Même si la famille Desfossés était loin d'être la famille la mieux nantie de la paroisse Sainte-Famille, Elphège s'enorgueillit de posséder une rutilante voiture noire de marque *Dodge*. Pour astiquer, réparer et abriter son précieux bien, il s'était construit, de ses propres mains, un garage où il remisait son joyau.

Afin de pratiquer lui-même l'entretien de base, il avait aménagé, dans le plancher du garage, une cavité étroite qui lui permettait de se glisser sous l'automobile pour effectuer les réparations d'usage. On appelait cette cavité noire et humide: le « *Le Pit* ».

(**Tambour* ; terme québécois désignant une galerie fermée, située à l'arrière et servant de rangement.)

Mais là n'était pas la seule fierté du couple. En fait, la chose la plus exceptionnelle de la maisonnée, la chose qui épatait le voisinage, était le tout nouveau téléviseur à écran tube. L'appareil aux images noires et blanches trônait majestueusement dans la cuisine. Tel un bibelot, l'objet ne prenait vie que le soir. Si le téléviseur était actionné en d'autres moments, il n'y avait aucune émission ; seulement une tête d'Indien immobile trônait sur une cible lumineuse; et rien d'autre.

Mais les samedis soir !... Toute la maisonnée s'animait.

Après que Juliette eut rapatrié toute sa marmaille qui traînait à l'extérieur, il y avait le chapelet radiodiffusé de dix-neuf heures sur les ondes de la radio de Radio-Canada suivi de l'arrivée des amis et voisins de la rue De La Ferté. Ils se rassemblaient dans la cuisine de Juliette et d'Elphège pour assister au programme double télévisuel: « La Famille Plouffe » suivit de « La Soirée de Lutte » avec sa vedette incontestée : Édouard Carpentier.

Ces soirs-là, alors que les adultes étaient fort occupés devant le petit écran, les enfants avaient le loisir de veiller un peu plus tard. Et ainsi tout le monde était heureux.

Entre les deux émissions, Juliette devait parfois s'absenter, car le bébé de la famille demandait sa tétée. Quelques mois plus tôt, en février, la famille s'était enrichie de son septième enfant. C'était un joli poupon rose qui avait reçu comme patronyme le nom d'une déesse mythologique : Diane.

Les grandes sœurs, Hélène et Monique, âgées alors de douze et treize ans, étaient aux anges. Quand Juliette était trop occupée à la cuisine, les filles ne se faisaient pas prier pour jouer à la mère avec leur nouvelle petite soeur. L'enfant faisait le bonheur de la maisonnée d'autant plus que l'enfant s'amenait à un moment où on croyait que la famille avait atteint son terme.

Mais pour Denis, toujours à regarder les moineaux sans trop les voir, deux choses le turlupinaient. D'abord, il y avait ce « *Bonhomme Sept'heures* », cet être machiavélique qui enlevait les enfants le soir venu et qui hantait les rues toutes les heures de la journée. Juliette, qui était une conteuse hors pair, avait un peu amplifié le récit, histoire d'inciter les enfants à entrer quand l'heure était venue. Pour le garçon naïf, le Bonhomme existait réellement puisqu'il le voyait régulièrement dans la journée avec sa vieille charrette délabrée attelée d'un cheval bai, tout aussi vieux et maigrelet. Il l'entendait crier de sa voix éraillée et nasillarde :

- Guenilles... ! Guenilles ! Qui veut donner des guenilles ?

Alors, à la venue du gueux, chacun trouvait un coin autour de la maison pour se réfugier à l'abri du malin personnage. Il était facile, pour un jeune garçon imaginaire, d'associer le misérable mendiant qui errait dans la rue de la ville à cette histoire du mauvais bonhomme qui enlevait les enfants la nuit venue.

Mais, même si le bonhomme faisait peur, là n'était pas le principal souci du garçon.

Il y avait une chose encore plus menaçante et latente qui allait se produire dans quelques semaines, chose à laquelle il n'était pas du tout volontaire : *L'Entrée à l'école.*

Denis n'était pas prêt à laisser de côté ses belles journées oisives et ses jeux d'enfants pour entreprendre ce service obligatoire et quasi militaire que les adultes imposaient aux enfants de six ans.

Heureusement, il avait encore tout l'été devant lui !

Mais malgré la liberté oisive que l'été donnait aux enfants, il y avait à l'occasion d'heureux moments qui venaient briser la monotonie estivale.

Ce dimanche-là, juste après la messe de onze heures, une grande visite s'amena chez Elphège.

Un grand véhicule motorisé luxueux s'arrêta devant le 79 rue Notre-Dame. Ce genre de véhicule maison, encore rare pour l'époque, attirait tous les regards. Des têtes fouineuses de plusieurs voisins apparurent aux fenêtres. Qui était donc ce richissime personnage qui se présentait chez les Desfossés ?

Il s'agissait de l'oncle J.-Anatole Desfossés, le célèbre guérisseur, de Montréal. L'homme qui guérissait les gens sans les toucher... Seulement par la force de son esprit.

Anatole était accompagné de son chauffeur privé et de sa secrétaire particulière. La réputation du guérisseur le précédait. Partout en province et même aux États-Unis, Anatole était reconnu et consulté. Même l'Almanach du peuple, cette bible du moment, vantait son « *Don* » et publiait sa publicité.



Almanach du peuple (Beauchemin, 1955)

Elisa, sa mère, l'avait bien dit : Un jour mon garçon fera de grandes choses. Et voilà que grâce à ce « don de guérisseur », privilège, disait-on, du septième garçon, Anatole réalisait la vision d'Élisa.

Même s'il avait son lot de détracteur et qu'il était souvent traité de charlatan, son travail lui faisait gagner beaucoup, beaucoup, d'argent partout où il passait. Mais comme toute bonne fortune a son revers, il avait un ennemi implacable qui le harcelait sans cesse : *Le collège des médecins*. L'organisme, sous prétexte de protéger la population, attaquait en justice l'homme qui osait venir jouer dans la cour de la médecine traditionnelle.

Alors, Anatole devait dépenser des fortunes pour se défendre devant la justice. Et malgré tout, il prospérait.

L'homme célèbre était admiré de la famille et à chacune de ses visites, il savait animer la marmaille.

Ainsi, dès son entrée dans la maison de son frère, son premier geste consistait immanquablement à tirer des poignées de vingt-cinq cents au sol à l'intention des enfants qui se ruaient sur la manne. Ce geste pompeux et prétentieux était fortement apprécié des jeunes et peu importe les convenances, on n'en attendait pas moins de l'homme. Anatole prospérait et aimait démontrer à tous qu'il s'était hissé au-dessus de sa condition première.

Comme à cette époque, une entrée aux cinémas *Madelon* et *Champlain* coûtait vingt-cinq cents et un breuvage *Polo Rico*, que l'on appelait *liqueur*, se vendait cinq cents, il était loisible de penser que si l'on attrapait trois ou quatre pièces de monnaie, on était comblé pour la semaine.

Et là, plein d'admiration pour le *grand* homme, qui était, en fait, plutôt petit et gros, on pouvait passer une heure ou deux à l'écouter discourir. Le récit de ses voyages partout en Amérique, l'accueil qu'il recevait dans chaque ville et surtout les guérisons miraculeuses qu'il effectuait fascinaient son auditoire. Tous s'esclaffaient devant l'homme grandiloquent, digne du frère André, son saint Patron de l'oratoire Saint-Joseph.

Anatole, malgré ses airs théâtraux, était philanthrope. Il avait vécu lui aussi les années difficiles de la crise et il était généreux envers sa fratrie et particulièrement envers son vieux père.

Il savait que son père avait toujours été un amateur des chevaux et que son principal passe-temps était son écurie qui lui permettait de louer des chevaux pour les promeneurs du dimanche. Alors, chaque fois que la chose était possible, Anatole faisait parvenir à son paternel, un ou deux chevaux de sa prestigieuse ferme d'équitation de Rock Forest, près de Sherbrooke.

Les chevaux n'étaient pas toujours en excellente condition, car il s'agissait parfois de canassons un peu vieux ou de chevaux blessés qui ne pouvaient plus courir sur les terrains de courses professionnels. Mais pour l'usage qu'en faisait Joseph, les bêtes étaient adéquates et même constituaient des animaux racés pour les fins de l'utilisation.

Ainsi, un peu grâce à son fils, le vieil homme vivait ses dernières années heureuses. Il soignait ses bêtes, il les bichonnait et les louait dans son écurie de la rue Saint-Laurent. La ferme d'équitation du Père Jos était célèbre dans toute la ville de Cap-de-la-Madeleine.

Si par malheur une bête ne convenait plus, dû à son état avancé en âge, Joseph ne s'embarrassait pas de scrupules. Ils étaient même, à l'occasion, un peu *maquignons**.

(**Maquignon* : Marchand de chevaux peu consciencieux)

Un cheval finit ou en trop mauvais état pouvait être drogué pour le rendre temporairement fringant et une vente rapide et douteuse pouvait ainsi être effectuée. Alors chacun recyclait comme il le pouvait la marchandise reçue.

Elphège et ses autres frères aidaient aussi le vieil homme à maintenir ses écuries en bon état et ses petits fils Pierre-Paul, Yvon, Jean-Guy, Yves et Henri étaient toujours volontaires pour s'improviser comme garçons d'écurie ou guides dans l'entreprise équestre du grand-père.

Quel adolescent n'aurait pas aimé, au lendemain de l'épopée héroïque des grandes chevauchées westerns, avoir un grand-père comme Joseph ? Un grand-père qui possédait des chevaux racés sur lesquels il était possible de devenir momentanément des cow-boys légendaires tels Roy Rogers et Gene Autry. Quelle joie pour ces adolescents de galoper à volonté dans la grande forêt de pins géants qui bordait la propriété du vieil homme ?

« Quiet revolution », 1960.

Un illustre inconnu du journal torontois *Globe and Mail* écrivait, après les élections provinciales de 1960, que le Québec entrait dans une ère de révolution tranquille. Il intitulait son article : « The Quiet Revolution ».

Maurice Le Noblet Duplessis, l'homme qui avait gouverné le Québec depuis la *grande crise*, était décédé subitement, l'année précédente, à Schefferville dans le nord du Québec. Il avait accompagné pendant, des dizaines d'années, son peuple mal assuré, peu instruit et attaché à ses traditions, vers un monde d'ouverture.

L'état québécois allait désormais adopter les principes de *l'état providence* et la population allait enfin reprendre confiance en elle. Le vecteur central du grand changement allait être l'affirmation collective des francophones.

Si l'on a parlé de révolution, c'est que la rupture brutale des Québécois avec leur passé s'est faite à un rythme intense et concentré. En peu de temps, sous l'égide du gouvernement Libéral de Jean Lesage, l'état québécois s'est réorganisé de fond en comble. De nouveaux programmes voyaient le jour dans les domaines sociaux, éducatifs et économiques. Ces bouleversements fondamentaux allaient changer le visage du Québec traditionnel irrémédiablement. On allait assister non seulement à une révolution des mœurs, mais aussi à une disparition progressive du cléricalisme dans presque tous les champs d'activité qu'il avait occupés jusque-là. Les écoles devenaient graduellement des institutions laïques et dans les hôpitaux, les communautés religieuses étaient remplacées par des infirmières et des infirmiers diplômés.

Les mentalités changeaient ; la société délaissait progressivement la pratique religieuse, le nombre d'enfants par famille continuait à diminuer, les divorces augmentaient et la révolution sexuelle faisait son chemin au grand dam de l'institution catholique.

Il y avait du rattrapage à faire tant au niveau de la gouvernance que dans l'évolution des mœurs et le rattrapage se faisait à la vitesse "Grand V".

En ce début de 1960, les francophones, qui composaient 80% de la population de la province, contrôlaient assez peu les leviers financiers. Les anglophones, grands propriétaires de l'industrie et du commerce, occupaient presque tous les secteurs clés de l'activité économique.

Dans ce tournant d'époque, la jeunesse québécoise plus éduquée et consciente des inégalités, commençait à durcir son opinion face aux avantages que les anglophones s'étaient appropriés.

Pourquoi y avait-il deux catégories de gens ? Pourquoi retrouvions-nous, à divers endroits des principales villes francophones, des ghettos de riches anglophones qui vivaient en marge du reste de la société ?

Sur l'île de la Wayagamack, à Sainte-Marthe-du-Cap, à Trois-Rivières, à Shawinigan, partout en province les anglophones se rassemblaient dans des quartiers réservés où ils vivaient en milieu clos. Ces petites communautés souvent protestantes et patriciennes avaient leurs écoles, leurs églises, leurs centres sportifs. Ils avaient l'argent, ils dirigeaient les entreprises et exigeaient que l'on parle leur langue : l'*anglais*.

Pour les jeunes adolescents, comme Denis, une réflexion, déjà entendue et lue à mainte reprise, refaisait surface :

- Ne sommes-nous que « *des porteurs d'eau* » pour ces gens qui viennent ici exploiter nos ressources ?

Mais la réalité n'était pas toujours aussi tranchée. L'anglophone n'était pas toujours l'exploiteur.

Aussi étrange que cela puisse paraître, il y avait des familles anglophones qui se mêlaient parfaitement aux jeunes Québécois et qui vivaient exactement comme eux.

Les Halley, les Ashworth, les MacDuff, anglophones et catholiques, baragouinaient un français approximatif, vivaient dans le même quartier que les francophones et fréquentaient le St-Patrick Hight School de Trois-Rivières. Ces fils de descendants d'Irlandais semblaient parfaitement à l'aise avec les Canadiens français et côtoyaient amicalement les Desfossés, les Tremblay et les Toupin. Aucune animosité n'existait chez ces jeunes.

Puis encore plus surprenant, il y avait les O'Shaugnessy, les O'Connor ou les Davidson qui, malgré leur patronyme anglophone, ne parlaient même plus un seul mot d'anglais et fréquentaient les mêmes écoles que les francophones.

Bizarre, tout ce mélange ethnique !

Il était alors difficile pour les jeunes francophones de faire la part des choses, de bien comprendre que leur société n'était pas monolithique, mais bien en évolution.

Plusieurs années plus tard, ils allaient devoir également intégrer plusieurs autres communautés venues de toutes les parties du monde, des gens qui apporteraient leurs coutumes et leurs religions. Mais nous n'en étions pas encore là !

Un jour d'automne un peu morne, le 22 novembre 1963, alors que Denis revenait de l'école, une nouvelle tomba sur les gens comme une tonne de briques. C'était à la *une* du journal parlé de six heures et la nouvelle s'étalerait, le lendemain matin, dans tous les journaux du pays :

John Fitzgerald Kennedy, le président des États-Unis, venait d'être assassiné à Dallas, Texas.

Les informations, même internationales, voyageaient vite maintenant. La nouvelle aurait pu être banale en soi, car Kennedy n'était pas le premier président américain à être abattu dans l'histoire du jeune pays. Mais ce qui rendait la nouvelle si terrifiante, ce qui inquiétait tant les gens, c'était le contexte politique du moment.

Nous étions dans une période dite : « *de guerre froide* ».

Au temps du grand-père Jos., en 1900, l'éclosion du syndicalisme avait ébranlé le monde politique occidental. Pour les politiciens, les patrons et les investisseurs, le mot syndicalisme équivalait à *communisme* et dans beaucoup de pays on combattait ce mal pervers. Mais voilà qu'en 1960, il n'y avait plus que les syndicats locaux qui s'opposaient aux abus du capitalisme, mais des pays entiers tels la Chine, Cuba et surtout l'*U.R.S.S.**. Ces pays étaient devenus résolument communistes.

(**U.R.S.S.* : L'Union des Républiques Socialistes, groupes de pays de l'Europe de l'Est, chapeauté par la Russie.)

Ces pays de l'Europe de l'Est, cette force naissante s'opposait radicalement aux États-Unis et à son idéologie. Tous savaient que les deux belligérants avaient développé des bombes atomiques des centaines de fois plus puissantes que celle utilisée à Hiroshima au Japon à la fin de la dernière guerre. Alors, si jamais des agents de l'Union soviétique devaient être responsables du meurtre d'un président américain, c'était la guerre totale à coup sûr.

Le traumatisme était grand.

Mais les craintes appréhendées ne se confirmèrent pas. Les jours passèrent et rien ne se produisit.

Le temps et l'hiver naissant gelèrent l'histoire et la terrible nouvelle s'estompa. Une enquête du F.B.I., la police fédérale américaine, révélera plus tard que la tragédie était un acte interne ; il n'y avait aucun agent ennemi extérieur au pays mêlé à l'assassinat du président américain. On conclut à un événement malheureux.

Pendant ce temps, à Cap-de-la-Madeleine, les premiers flocons blancs de l'hiver annonçaient une autre saison froide même si le climat mondial était torride.

Denis renonça à sa bicyclette et entreprit sa marche journalière vers l'école avec son foulard et ses gants ; mais rien sur la tête. Il ne fallait pas aplatir ses cheveux avec une vulgaire *tuque** ; simple coquetterie d'ados.

Dans le début des années 1960, les filles fréquentaient des écoles uniquement pour filles et les garçons, des écoles uniquement pour garçons. L'école mixte n'existait généralement pas, tant au primaire qu'au secondaire ; pour les biens pensants, il ne fallait pas mélanger les genres.

Pour Juliette et Elphège, qui n'avaient pas pu profiter d'une scolarisation très avancée, l'école c'était une panacée. Les études étaient essentielles pour la vie d'aujourd'hui.

(*Tuque : Bonnet de laine à bord rabattu, parfois surmonté d'un pompon.)

Ils espéraient offrir à leurs enfants une solide instruction afin de leur assurer un avenir meilleur. Aucun des enfants n'allait quitter le nid familial sans un métier ou une profession convenable. Ils suivaient religieusement le leitmotiv du moment :

« Qui s'instruit s'enrichit ».

Alors, après la onzième année (cours secondaire), tous devaient choisir un cheminement scolaire supplémentaire.

Pour Pierre-Paul, Yves et Henri, le cheminement tout désigné était la nouvelle école *Des Arts et Métiers* de Cap-de-la-Madeleine. C'était l'endroit où l'on pouvait s'initier à un métier tels machinistes, ferblantiers, électriciens et autres. Les gars allaient acquérir un solide métier d'avenir, chose qui avait manqué à Elphège. Pour les filles, Monique et Hélène, il y avait l'école commerciale *Martel* où les jeunes filles étaient initiées au secrétariat et à la comptabilité.

L'école, c'était sacré pour Elphège. Peut-être pouvait-on manquer, à l'occasion, une messe le dimanche, mais, aucune raison ne tenait pour rater une seule journée de classe. Et gare à celui qui osait !

Si jamais un enseignant appelait à la maison pour signaler une absence ou un manquement à la discipline ; Elphège ne laissait pas passer l'incident sans un esclandre. Et attention... Si les notes ou la conduite scolaire s'avéraient déficientes ; le père réagissait promptement. Le paternel était craint de tous et Juliette, malgré un parti pris évident pour sa marmaille, veillait au grain et rapportait les impaires au maître du foyer.

Pierre-Paul, le fils aîné, devait être l'exemple pour les autres. Juliette et Elphège auraient voulu que leur grand fut un modèle à suivre. Mais, comme le garçon était parfois volage et aimait s'amuser comme tous les adolescents de son âge, les notes scolaires en souffraient ce qui exaspérait Elphège.

Un soir, pendant le souper, juste avant le chapelet de sept heures, Elphège interpella Pierre-Paul et l'invectiva :

- Si tu continues à faire ta tête de cochon et à penser qu'aux filles tout en délaissant tes études... Ça ne marchera pas entre nous deux !

Malgré les remontrances répétées du père, Pierre-Paul demeurait lui-même. Les études n'étaient pas son dada, car il y avait beaucoup plus à faire dans une société qui s'ouvrait sur le monde. De plus, beaucoup de ses amis étaient déjà sur le marché du travail et possédaient bagnole et argent. L'attrait du travail et de l'argent était grand.

Quelques mois plus tard, la menace d'Elphège prit forme.

Un certain jour de fin d'été, une valise attendait Pierre-Paul à la porte de sa chambre. Elphège, de connivence avec son frère Anatole, avait pris une décision radicale. Pierre-Paul et son cousin Jean-Guy, le fils unique d'Anatole, allaient prendre le chemin d'une école américaine. Un parent de la famille Desfossés, expatrié depuis plusieurs années au Massachusetts, allait accueillir les deux jeunes hommes.

Pierre-Paul et Jean-Guy, bien malgré eux, allaient fréquenter la Sacred-Heart school de *Lowell**. Une immersion en milieu anglophone et peut-être aussi un peu de discipline chez les frères du Sacré-Cœur américains ne leur feraient pas de mal à tous deux.

Après tout, l'anglais n'était-il pas la langue de ceux qui réussissaient au Québec !

(*Lowell, ville près de Boston, capitale de la « francoaméricanité », où un groupe important de Canadiens français formèrent ce que l'on appellera « la Survivance ».)

Vers un Québec indépendant, 1970.

René Lévesque, ministre des Richesses naturelles sous la bannière du parti libéral de Jean Lesage, avait contribué à nationaliser, au début des années 1960, l'électricité. Hydro-Québec était devenu une entreprise d'État. Pour la première fois de son histoire, le peuple québécois avait entre les mains un levier économique qui le rendait un peu plus indépendant face aux pouvoirs extérieurs.

Mais voilà que ce même petit bout d'homme, journaliste de carrière, né à New Carlisle en Gaspésie, osait se lancer dans un projet de société, un projet de pays. Avec les forces nationalistes et même séparatistes du moment, il fonda en 1968, le ***parti québécois***.

La naissance du projet allait d'abord passer par une période de grandes tensions. Les forces vives du moment s'affrontaient ; il y avait les modérés et les radicaux.

À ce moment-là, le parti politique de René Lévesque n'était qu'un groupement à travers une multitude de mouvements : le Ralliement pour l'Indépendance Nationale, le Front de Libération du Québec et l'Action socialiste pour l'indépendance du Québec.

Pour un temps, le camp du groupe radical monopolisa l'attention. Le Québec allait vivre une autre période douloureuse de son histoire : la *Crise d'octobre 1970*.

Ainsi, un groupuscule indépendantiste, impatient et frustré de voir le pouvoir économique appartenir presque exclusivement aux anglophones se lança dans une action radicale sans précédent.

Le F.L.Q. allait ébranler le Canada entier.

Pour attirer l'attention sur le malaise de tout un peuple, le Front de Libération du Québec tenta des actions hors du commun. En 1963, le groupe frappa pour la première fois. Une cellule revendiqua l'attaque de trois casernes militaires avec des bombes incendiaires. Un message fut retrouvé sur place :

- L'indépendance du Québec n'est possible que par la révolution sociale.

Puis le groupe récidivera en 1970 avec des gestes beaucoup plus radicaux. Le 5 octobre, le commissaire commercial britannique, James Richard Cross est enlevé. Puis le 10 octobre, c'est au tour du vice-premier ministre québécois, Pierre Laporte de connaître le même sort.

Le Québec et le Canada entier en furent commotionnés. Jamais quelqu'un n'avait tenté une action aussi audacieuse dans un pays si pacifique.

Le gouvernement canadien, dirigé alors par un certain Pierre E. Trudeau, eut une réaction violente. Les députés fédéraux votèrent *la loi des Mesures de Guerre*.

Le Québec allait être envahi, **encore une fois**, par les militaires canadiens. La vie s'arrêta presque à Montréal et la province entière fut traumatisée. Nombreux sont ceux qui furent accusés et arrêtés arbitrairement par une autorité nerveuse et parfois aveugle.

Le gouvernement canadien devait contrer le mouvement séparatiste des Québécois et l'occasion était belle pour s'imposer. On aurait dit un bond en arrière dans l'histoire du Québec.

Pendant cette période trouble, Denis, qui était étudiant à l'Université du Québec à Trois-Rivières, militant d'un mouvement plus tempéré, le *R.I.N.**, terminait ses études de baccalauréat en enseignement. Un mélange de crainte et de fierté habitait la plupart des jeunes et des moins jeunes du moment. Mais encore une fois, l'action se passait surtout à Montréal et c'est par la télévision que les Trifluviens vécurent l'événement. Tous déploraient les gestes radicaux et malheureux du F.L.Q., mais, en même temps, la grogne montait contre l'ingérence abusive du gouvernement fédéral dans la vie privée de centaines de Québécois.

(*R.I.N. Ralliement pour l'Indépendance Nationale, parti politique voué à l'indépendance du Québec, présidé par M. Pierre Bourgault.)

Loin d'éteindre la montée nationaliste du peuple québécois, *La Crise d'octobre* choquait et attisait la flamme. Beaucoup de Québécois demeurèrent outrés de l'ardeur qu'avaient mise les fédéralistes à étouffer le soubresaut causé par un groupuscule.

Le temps passait, les mémoires se souvenaient et le mécontentement ne se tarissait pas.

En 1976, le parti québécois, frange tempérée du mouvement séparatiste, prenait le pouvoir au parlement de Québec. La province était désormais dirigée par un parti souverainiste, malgré l'ire du gouvernement d'Ottawa. Le peuple s'était prononcé !

Le 20 mai 1980, le premier référendum sur la souveraineté du Québec eut lieu. Le « non » l'emportait par un vote extrêmement serré de 59,4%. Un autre référendum allait suivre, avec un vote tout aussi serré, mais jamais le grand rêve de René Lévesque ne se réaliserait de son vivant. Le Québec demeurerait résolument fédéraliste.

Pour beaucoup de jeunes, tel Denis, l'échec de la souveraineté fut une grande désillusion. Beaucoup avaient rêvé de voir un jour le Québec devenir un pays, mais le rêve ne s'était pas concrétisé.

Cette période dite de « Révolution Tranquille » a affirmé, comme jamais, les valeurs fondamentales de la jeune société alors que trop longtemps les élites précédentes en avaient surtout empêché son expression.

*Gérard Bouchard** dans le journal La Presse de novembre 2015, résumait ainsi cette phase de l'histoire :

Ce qui s'est perdu avec la Révolution tranquille c'est une société pauvre, élitiste, intolérante, dominée par le capitalisme Anglophone et par un haut clergé autoritaire allié à une classe de notables bien-pensants et condescendants.

(**Gérard Bouchard* : Historien, sociologue, écrivain et professeur au département des Sciences humaines de l'Université du Québec à Chicoutimi.)

Après avoir obtenu le droit d'être *ville* en 1918, après avoir connue une faillite honteuse en 1933, la ville de Cap-de-la-Madeleine, disparaissait finalement des villes du Québec, le 4 juillet 2001.

En effet, à cette date, le gouvernement du Québec unifiait, partout en province, les villes avec ses agglomérations environnantes et de petites municipalités disparaissaient au profit des grandes villes voisines.

La ville de Cap-de-la-Madeleine fut, comme d'autres localités, intégrée à la cité de Laviolette (Trois-Rivières) et disparut à jamais.

Ainsi, la nouvelle ville de Trois-Rivières, née de la fusion, devenait une entité de près de 150 000 habitants et occupait désormais le cœur du Québec.

La dernière branche, année 2016.

En guise d'épilogue :

Par le présent ouvrage, nous avons survolé d'une façon fort imparfaite, j'en conviens, l'histoire de la famille Desfossés en terre canadienne. Depuis leur arrivée en Amérique en 1650 jusqu'aux années 2000, soit en dix générations, nous avons imaginé la vie de ses premiers colons et de leurs descendants dans cette nouvelle terre d'accueil. Comme chaque humain évolue dans un contexte qui lui est propre, nous avons voulu faire ressortir à travers le quotidien de ses familles, les grands événements locaux, nationaux ou internationaux qui ont baigné toute la nation québécoise.

Ainsi en remontant le cours du temps, il était nécessaire, voire essentiel, de camper, du moins partiellement, les principaux personnages dans l'histoire du monde. Nous l'avons vu, il était impossible que l'habitant, même reculé dans son paysage rural, soit insensible aux événements qui s'y déroulaient en concomitance.

Qu'on le veuille ou pas, l'actualité marquait.

Chacun, à l'échelle de ses connaissances, était influencé par la mouvance de l'évolution. Le cheminement de Jean, Claude, Joseph ou Elphège Desfossés a donc suivi cette loi implacable.

J'ai voulu également intituler le récit : "La Dernière Branche", car la généalogie, comme l'extrémité des branches d'un arbre, arrive parfois à terme. Dans le cas qui nous intéresse, la généalogie descendante, c'est-à-dire *patrilinéaire** est un système de filiation dans lequel on relève le lignage uniquement de père en père. Denis ayant eu une progéniture uniquement féminine, soit Shany et Yuane, ne peut espérer, dans sa lignée propre, voir se transmettre son nom.

(**Patrilinéaire* : En anthropologie culturelle, un clan patrilinéaire est une personne ou un groupe de personne qui se reconnaissent un ancêtre commun. En suivant une généalogie descendante, on part du mâle le plus contemporain en allant vers son ancêtre masculin le plus éloigné.)

L'*agnation**, qui est au cœur de la généalogie moderne, nous indique donc la fin de la saga. Il nous est alors loisible de penser que cette ramification ou cette lignée de l'Arbre portant le nom de *Desfossés*, se termine ici.

Cependant, comme me l'a démontré avec insistance la jeune fille de Pascal, Rose Emmanuelle, peut-être y a-t-il encore un bourgeon au bout de la branche.

Lors d'une rencontre familiale au chalet de son grand-père Henri (frère de Denis), une discussion animée, auprès d'un feu de camp, eut lieu entre la jeune fille et votre humble serviteur. Rose Emmanuelle a voulu m'exprimer qu'elle n'accepterait pas que le nom *Desfossés* s'éteigne pour la lignée qui nous concerne. Pour étayer ses dires, elle m'a expliqué, du haut de ses douze ans, que les temps ont changés, que la femme s'est émancipée et que, pour sa part, elle ferait en sorte que ses enfants éventuels portent le nom de *Desfossés* afin de garder la lignée vivante.

(**Agnation* : Parenté par les hommes uniquement ou parenté mâle civile, seule reconnue par le droit romain, encore en vigueur.)

La chose est-elle possible ? Pouvons-nous faire abstraction de l'agnation ? Pour ma part, je n'ai pas pu désillusionner la jeune *Desfossés* si attachée à sa descendance.

Et puis... Qui sait ! Peut-être ne sommes-nous pas vraiment en présence de « *La Dernière Branche* ».



Complément d'information :

Comme pour faire suite à l'histoire racontée, un article de la revue UQAC, printemps 2013, est venu enrichir ou du moins accréditer une partie des faits lus en début d'histoire.

Il s'agit d'une étude nouvelle sur le patrimoine génétique des Québécois.

Nous savons que la majorité des ancêtres canadiens-français sont venus de France pendant le régime français ; mais ce qui est moins connu c'est que la génétique de ces premiers arrivants a reçu de nombreux apports de gens de diverses origines (Anglaises, Acadiennes, Irlandaises et autres) au fil des siècles.

Une étude récente sur l'ADN mitochondrial et sur le chromosome Y de plusieurs groupes de Québécois, a permis de prouver avec une certitude quasi absolue, les origines européennes ou amérindiennes de ces individus.

Par cette étude, il a été possible de trouver la proportion des participants au projet, qui ont au moins un ancêtre d'origine amérindienne dans leur arbre généalogique. Pour tous les Québécois observés, la proportion s'élève de 56% à 85%. (C'est dans la région de Montréal que l'on a observé la plus forte proportion de personnes ayant au moins un ancêtre amérindien soit 85%).

L'idée populaire qui dit : « Il coule du sang amérindien dans les veines de presque tous les québécois. » Est-elle exacte ?

Par cette étude, on peut affirmer, sans trop se tromper, que plus de la moitié de la population du Québec a, au moins, un ancêtre amérindien ou amérindienne dans sa généalogie. Nous l'avons vu, la famille Desfossés ne fait pas exception.

(Tiré de : La revue de l'Université du Québec à Chicoutimi, volume 10, no 1, *Projet Balsac*. L'article est écrit par Mme Hélène Vézina, directrice du Projet Balsac.)

Afin de conclure ce récit, permettez-moi d'espérer que vous avez eu autant de plaisir à lire ce texte que moi à l'écrire. Revenir sur le passé nous permet de redessiner le chemin parcouru et nous indique une possible orientation future. Si, à cette époque charnière que nous vivons, le peuple québécois semble se chercher, se redéfinir dans le grand concert des nations, j'espère que la voie nouvelle qu'il choisira ne fera pas complètement abstraction du laborieux cheminement qu'ont dû emprunter nos ancêtres.

Somme toute, peu importe ce que demain nous réserve, l'objectif central de ma démarche présente a été de laisser à mes petits-enfants, Sharlye, Mathis, Nathan et à mon grand, Anthony, une mémoire du temps passé pour qu'une trace puisse perdurer. Nos enfants auront bien sûr dans leur cursus scolaire des cours d'histoire, mais jamais n'auront-ils un cours aussi personnalisé que le récit présent.

Que ce cadeau, parfois teinté de la couleur de l'auteur, leur soit utile !

Quelques références :

Histoire du Canada français de Lionel Groulx.

Le jour de l'indien de Thomas-Edmond Giroux.

La Grand'Mère de Auguste Désilets.

Grandes gens, petite histoire de Yannick Gendron.

Les voyageurs et leur monde de Carolyn Podruchny.

Neuve-France (1524-1763) d'Albert Tessier.

Histoire du Cap-de-la-Madeleine 1651-1986 de Maurice Loranger.

Bribes d'Histoire du Cap-de-la-Madeleine de J.A.Cambray.

La Mauricie de Raoul Blanchard.

Histoire de la Mauricie de René Hardy et
Normand Seguin.

Bibliothèque, archives et revue « Héritage »,
Société de généalogie de T.R.

UQAC en revue, revue de l'Université du
Québec à Chicoutimi.

American Community Survey, Franco-Americans
in New-England.

Ainsi que plusieurs trouvailles sur différents sites
d'internet.

Dépôt légal : 2016.
Bibliothèque et Archives nationales du Québec et bibliothèque
nationale du Canada
ISBN : 978-2-9816117-0-3